

Le Samedi¹⁰

MAGAZINE ILLUSTRE — LITTERAIRE — HUMORISTIQUE — MUSICAL



MILDRED HARRIS



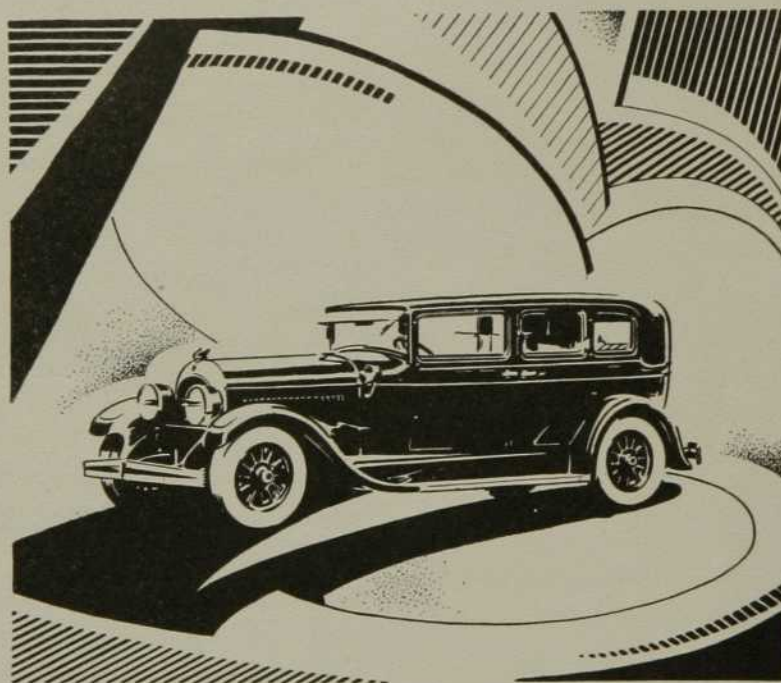
Dépasser le "72"?

... bien, pas facile!

SI le Chrysler "72" était simplement un peu plus beau — s'il ne représentait qu'une bonne valeur moyenne — il ne mériterait aucune attention spéciale de l'acheteur.

Mais il sait attirer son attention et réclamer sa considération par des avantages d'une valeur exceptionnelle qui ne peuvent passer inaperçus.

Tous les autos cherchent aujourd'hui à se rapprocher de la performance du Chrysler "72" en s'inspirant des perfectionnements Chrysler. Mais, après trois



CHRYSLER "72"

années d'efforts, valent-ils aujourd'hui le "72"? Ils en sont aussi loin qu'il y a trois ans.

Pendant qu'ils cherchaient à s'en approcher, le Chrysler "72" poussait de l'avant et les dépassait de beaucoup avec plus de facilité encore que le sensationnel premier auto Chrysler de 1924.

On peut prétexter une raison de prix pour acheter un auto moins coûteux que le "72". On n'a aucune raison de payer autant ou plus pour n'importe quel auto autre que le "72".

Prix de l'Illustre Nouveau Chrysler "72" — Coupé deux places (avec siège arrière) \$1995; Routière Sport (avec siège arrière) \$2060; Sedan Royal, \$2060; Coupé quatre places, \$2060; Sedan de ville, \$2205; Coupé Convertible (avec siège arrière) \$2265; Crown Sedan, \$2335. Tous prix f. à b. Windsor, Ontario, comprenant l'équipement régulier de la fabrique (transport et taxes en plus).

Le Nouveau Moteur Chrysler "Red-Head" — construit de manière à tirer tous les avantages des gaz à haute compression, fait partie de tous les modèles de l'Impérial "80", 112 h. p. ainsi que des routières. On peut aussi l'obtenir moyennant un léger supplément avec les autres modèles de carrosseries du "62" et du "72".

CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED - WINDSOR, ONTARIO

WALTER P. CHRYSLER, Président du bureau de direction



Volume XL
No 3ABONNEMENT
Canada

Un an	\$3.50
Six mois	2.00
Trois mois	1.00
Etats-Unis et Europe	
Un an	\$5.00
Six mois	2.50
Trois mois	1.25

HEURES DE BUREAU
8 h. 30 à 5 h. 30.
Samedi, 8 h. 30 à midi

Tél.: LANCASTER 5819 - 6002

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - MusicalPOIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - - - - - CANADAEntered at the Post Office of St. Albans, Vt., as
second class matter under Act of March 187916 juin 1928
Montréal,

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
maille commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces journal
sur demande.

Carnet Editorial

La Quarantième Année
du Samedi

LE "SAMEDI" vient d'entrer dans sa quarantième année; c'est un âge que bien des personnes n'atteignent pas et bien des journaux non plus. Pour une personne, il semble qu'une fois le cap de la quarantaine doublé, les chances de vie soient meilleures; pour un journal elles sont certaines.

Quarante ans! Mr de la Palice dirait qu'on n'a pas cet âge-là deux fois dans sa vie, mais nous pouvons dire avec non moins d'assurance que le chiffre quarante est un de ceux qui ne sauraient passer inaperçus car on le trouve dans bien des événements historiques à la liste desquels nous pouvons ajouter aujourd'hui — pour quoi pas? — le quarantenaire du "Samedi".

Voyons donc quelques exemples célèbres où l'on retrouve ce fameux chiffre quarante. Il est bien permis, en l'occasion, de remonter au déluge, puisque la Genèse nous dit que la pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits.

Plus tard, c'est le prophète Jonas qui crie, autour de Ninive: "Dans quarante jours, cette ville sera détruite." Puis, c'est Moïse qui reste quarante ans auprès de son beau-père Jethro avant de recevoir la mission de guide du peuple d'Israël captif. Quand il alla chercher les tables de la Loi sur le Sinaï en passant au travers de la nue, il resta sur la montagne pendant quarante jours et quarante nuits.

Quand il envoya des hommes de chaque tribu examiner le pays de Chanaan, ceux-ci en firent le tour et revinrent après quarante jours d'absence. Ce voyage ne fut que le prologue d'un autre bien plus long puisqu'il dura quarante années dans le désert avec la simple manne comme nourriture.

Jusque dans le temple de Salomon, nous retrouvons le nombre quarante, puisqu'il est dit, dans les "Rois", que la partie réservée au peuple, dans cet édifice, avait quarante coudées de longueur.

Passons à l'ère chrétienne; elle s'ouvre par ce chiffre puisque les Ecritures nous disent que Jésus-Christ vint dans le monde quarante siècles après la chute de l'homme, puis, avant de commencer sa vie active de prédication, il fut conduit par l'esprit dans le désert et y demeura pendant quarante jours et quarante nuits.

C'est pour commémorer cet événement que la durée du carême a été fixée à quarante jours. Dans d'autres événements d'importance comme les Jubilés, les calamités publiques et toutes occasions sortant de l'ordinaire, l'Eglise fait des prières qu'elle nomme Quarante Heures à cause du temps qu'elles durent.

Il y a aussi la fête des quarante martyrs de Cappadoce persécutés, l'an 319, par Lucinius Agricola qui fit mourir saint Blaise, évêque de Sébaste et quarante soldats de la Légion mélitine qui s'étaient avoués chrétiens; cela faisait bien un total de quarante et un mais le chiffre quarante a été maintenu.

On célèbre aussi la mémoire des quarante solitaires massacrés par les Sarrazins sur le Mont Sinaï.

Dans l'ancienne république de Venise, il y avait la Quarantie, qui était un tribunal composé de quarante membres et l'Académie française a ses quarante membres parmi lesquels on trouve quelquefois de vrais savants.

Jadis, on fabriquait du quarantain, drap solide dont la chaîne était composée de quarante fois cent fils et si ce drap n'existe plus, il y a toujours quelques plantes de ce nom.

C'est aussi la fameuse quarantaine, délai de retenue, dans un endroit réservé à cet usage, des navires venant de pays suspects pour une cause ou pour une autre; cette quarantaine confine également les gens dans les maisons frappées par une épidémie ou quelque maladie contagieuse.

Il y a aussi le quarantenier, lequel est un cordage ainsi nommé parce qu'il a trois torons et quelquefois deux, ce qui est bien de la logique humaine.

On trouve même, en France, une petite ville qui se nomme Quarante; on ne sait d'ailleurs pas pour quelle raison.

On pourrait sans doute trouver encore d'autres exemples à l'appui de la célébrité de ce chiffre quarante et justifiant l'importance qui s'y rattache; c'est donc, en même temps qu'un titre d'ancienneté déjà respectable pour un journal, une sorte de consécration officielle, de mise au rang parmi les choses historiques et de promesse d'une longue vie future.

Pendant ces quarante années écoulées, le "Samedi" a pénétré dans bien des foyers auxquels il a procuré de bonnes heures de saine distraction; il a vu bien des événements, subi sans broncher de rudes assauts comme celui de la crise du papier il y a quelques années; beaucoup de ses premiers lecteurs sont disparus, d'autres lui sont venus en plus grand nombre et ce nombre va sans cesse en s'augmentant.

Très répandu au Canada, il possède également une imposante clientèle aux Etats-Unis où il contribue fortement à maintenir dans ses milieux de distribution, le goût de la langue française. Il va aussi en Europe et même sur le continent africain et partout il n'a que de bons et fidèles amis.

Il vieillit ainsi tout doucement, sans s'en apercevoir, mais pour l'excellente raison qu'un journal ne vieillit pas; les années qu'il entasse derrière lui lui constituent une base d'autant plus solide que ces années sont plus nombreuses, chose en laquelle un journal est bien supérieur aux hommes.

Pendant les quarante années de son existence, le "Samedi" a vu sortir de ses presses des millions d'exemplaires qui, mis à bout, formeraient une piste ininterrompue de Vancouver jusqu'à Paris, traversant ainsi tout l'immense territoire du Canada, franchissant l'Atlantique et qui traceraient une semblable piste de retour jusqu'à Vancouver. Il resterait ensuite assez de numéros pour en remplir les dix étages d'un édifice moderne.

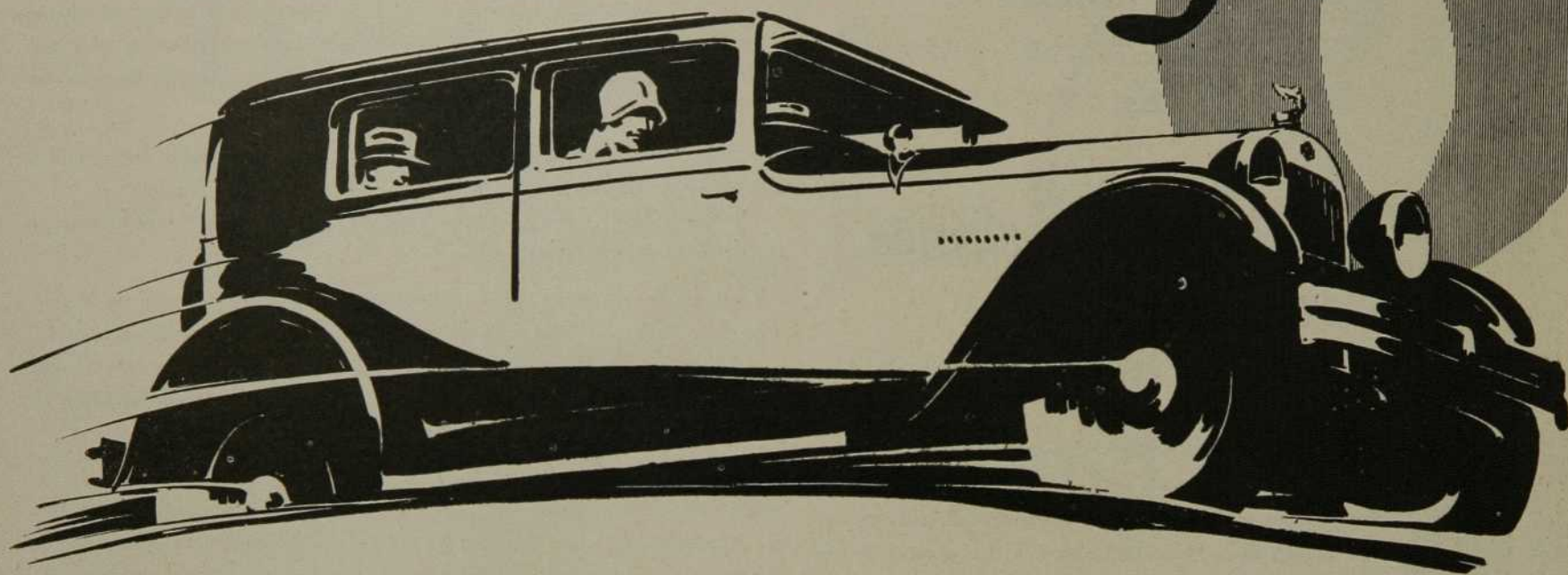
Si l'on mettait maintenant bout à bout toutes les lignes de lecture contenues dans ces millions de numéros, on obtiendrait une autre ligne qui se perdrait dans l'espace à une telle profondeur qu'après avoir touché la lune en passant, elle la laisserait derrière elle à une telle distance que l'œil humain ne l'apercevrait plus que comme un point presque imperceptible.

Toutes ces lignes, toutes ces pages, tous ces numéros sont allés de tous côtés depuis quarante ans; tout cela a été lu par des yeux dont beaucoup sont maintenant fermés comme je l'ai dit, mais d'autres s'ouvrent sans cesse, d'autres têtes se penchent sur le Magazine qui a charmé les loisirs de leurs prédécesseurs comme il charmera les loisirs des générations qui s'avancent.

A quarante ans, le "Samedi" plus jeune que jamais, en pleine force, souhaite également longue vie à tous ses fidèles amis et à tous ceux qui le deviendront par la suite des ans.

Fernand de Verneuil

ESSEX Super



LE PREMIER

de la course aux ventes, et d'emblée !

Les rapports des distributeurs et vendeurs de tout le pays attestent que l'Essex dépasse tellement tous les autres "Six" dans la course aux ventes qu'on peut dire qu'il n'y a pas de second.

Vous n'avez qu'à voir et à expérimenter un Essex pour partager l'enthousiasme de tout le pays comme du monde entier.

L'attraction des couleurs et des lignes qui captive les yeux à première vue se porte ensuite sur chaque détail des garnitures et du capitonnage de l'intérieur et sur la qualité de la main-d'œuvre, qualité qui ne se retrouve que dans les autos les plus dispendieux.

Lorsque vous reposez sur ses sièges spacieux, avec leur dossier élevé et leur exacte conformation aux lignes du corps, vous trouvez que tout autour de vous est élégant et confortable.

Tous les instruments de contrôle sont disposés à la portée de votre main. Vous notez en plus les portes à panneaux, bordées de garnitures étanches, la carrosserie de construction silencieuse, le parquetage et les pièces de ferronnerie dans de jolis modèles argentés.

Le moteur à haute compression de l'Essex-Super-Six est d'invention brevetée et exclusive; c'est certainement le plus puissant du monde dans sa dimension.

Les freins sur les quatre roues utilisés sur l'Essex sont du type employé par les voitures de grand luxe. Ils assurent le maximum de sécurité dans le freinage et une douceur de contrôle que seuls peuvent offrir les autos très dispendieuses.

A tous ces avantages, ajoutez un volant garni de caoutchouc noir, bordé d'incrustations pour les doigts, à colonne de direction en acier; un mécanisme de direction à disques et des volets de radiateur verticaux, autant de choses visibles et invisibles qui doublent la valeur réelle de l'Essex.

\$885 et plus

Coach	- - - - -	\$885
Sedan	- - - - -	960
	(4 portes)	
Coupé	- - - - -	900
	(Siège arrière \$35 extra)	
Routière	- - - - -	1025

*Tous prix f. à b., Windsor,
Taxes en plus*

*Les acheteurs payent sans entamer
de capital, à un taux d'intérêt et
d'assurance des plus minimes.*

LA PLUS GRANDE VALEUR DU MONDE *en tout ou en partie*

DISTRIBUTEURS

LEGARE AUTOMOBILE AND SUPPLY CO., Ltd, MONTREAL

SIEGE SOCIAL: 385, rue Ontario Est, MONTREAL

QUEBEC: 405, rue Saint-Paul — OTTAWA: 245, rue Queen — KINGSTON: 210, rue Wellington

COMPAGNIES SUBSIDIAIRES: Valley Junction — Chicoutimi — Cowansville — Granby — St-Evariste Station — Joliette — Montmagny — Mont-Joli — Sherbrooke — Sorel — St-Hyacinthe — St-Jérôme — Rivière du Loup — Thetford Mines — Trois-Rivières — Victoriaville

LE VICOMTE Gontran de Lestrade était perplexe et amoureux!... En effet, son coeur, qui jusque-là s'était contenté de chuchoter au cour des quelques aventures passagères auxquelles il l'avait associé, s'avisait de crier comme un sourd depuis qu'il avait fait la connaissance de la petite baronne, une veuve exquise au charme ensorceleur!

Mais, et c'était là que la perplexité entraînait en jeu, Gontran ne savait comment faire pour toucher le coeur de cette charmante femme qui ne semblait pas le prendre au sérieux et même lui avait déclaré un jour qu'elle n'épouserait qu'un homme qui aurait été beaucoup aimé... une sorte de Don Juan!...

Or, Gontran n'était pas un Don Juan. Hélas!... Il s'en fallait de beaucoup: sa face réjouie, son petit ventre en oeuf et son crâne où folâtrait une végétation touffue et d'une blond rosâtre, n'avaient jamais dû, de toute évidence, susciter de folles passions... Il s'en désolait!... Lui faudrait-il donc, parce que la nature ne l'avait pas construit en séducteur, renoncer au bonheur d'épouser celle qu'il aimait?... Allons donc!... Ce qu'il fallait, n'est-ce pas, c'était la persuader, elle, que malgré son physique il était capable d'éveiller des passions, de déchaîner des amours frénétiques et mêmes fatales! Mon Dieu! En étant malin, ce n'était pas impossible, après tout!...

Et notre rusé Gontran se mit à éplucher tous les jours une demi-douzaine de quotidiens à la rubrique *Faits divers*, bien résolu à exploiter à son profit la première aventure mystérieuse et flatteuse qu'il y découvrirait...

Un matin, il eut une joie profonde en ouvrant une de ces feuilles...

— Voilà mon affaire, s'écria-t-il, ravi. Ah! le Ciel est avec moi!...

Il déjeunait justement chez la baronne.



GONTRAN, QUE SIGNIFIE ?

— Rien... Je... Un suicide navrant!... C'est horrible!

Surprise d'un tel émoi, elle s'empara du journal et lut:

« Une jeune et brillante artiste de music-hall, Miss « Lélia, s'est suicidée, hier « matin, en se jetant par la « fenêtre. Elle a rendu le « dernier soupir, dans les bras « d'un sergent de ville, en « murmurant ce seul nom: « Gontran. Tout porte à « croire qu'il s'agit d'un désespoir d'amour. »

La baronne relut ces lignes, puis regarda le vicomte qui conservait la même attitude égarée et embarrassée.

— Gontran, que signifie? dit-elle.

— Je ne sais pas!... Je ne sais pas!...

Elle le regarda encore, surprise, ahurie... puis violemment:

— Eh bien moi, je sais!... Votre émotion, votre prénom sur les lèvres de cette mourante...

Il feignit l'embarras.

— Je vous en prie!

Elle fit avec éclat:

— Gontran!... Cette femme s'est tuée pour vous!...

Il protesta, affolé.

— Ne me le dites pas!... ne me le dites pas!... Mes remords!...

— C'est donc vrai? fit-elle, effarée.

Elle considérait avec une surprise admirative ce bedonnant séducteur! Ainsi une femme l'avait aimé au point de se tuer pour lui?... Ce garçon dont elle riait la veille?... Mais c'était vrai, au fond, qu'il avait du charme ce gros Gontran, un charme discret, et pourtant terrible, bien sûr!

Elle était bouleversée. Il en profita pour essayer de lui arracher une promesse...

— Oui, c'est vrai! dit-il. Cette femme s'est tuée pour moi... et ce n'est pas la première!... Un charme fatal semble s'être attaché à ma personne. On m'adore! Mais moi, il n'y a que vous que j'aime... vous... que je supplie de m'accorder cette petite main.

(Suite à la page 41)

Nouvelle Humoristique

Un Don Juan

Par LEO DARTEY

Aussitôt après le repas, il demanda négligemment, en sortant le fameux journal de sa poche.

— Excusez-moi un instant, chère amie... Je n'ai pas encore eu le temps de donner un coup d'oeil aux changes!

Ce disant, il ouvrait le journal. Mais, tout aussitôt, il jeta un cri sourd

qui fit lever la tête à la jeune femme. Puis, avec une physionomie où la stupeur et l'angoisse s'alliaient très adroitement, il parcourut quelques lignes.

— C'est horrible! murmura-t-il.

— Quoi donc, qu'avez-vous, cher ami?

Il simula l'embarras et l'horreur.



Il ne resta plus que de rares curieux devant la mer où avait disparu la flottille de Christophe Colomb.

Christophe Colomb

Par L. R.

LE VOYAGE d'Europe en Amérique — et vice-versa — n'est plus aujourd'hui qu'une simple promenade; en cinq ou six jours, un bateau moderne l'accomplit et demain, ce ne sera plus qu'une affaire de quelques heures dans des navires aériens qui contiendront cent voyageurs et davantage.

Trois choses sont à la base de ce progrès: la vitesse, le confortable et la sécurité... relative.

La vitesse est obtenue par une machinerie puissante; l'ancienne voile a fait place à des turbines dont beaucoup sont actionnées au mazout et dont la puissance dépasse cent mille chevaux-vapeurs pour certains navires de guerre; le confortable vaut celui des meilleurs hôtels et, par temps calme surtout, il faut un effort de volonté pour réaliser que l'on voyage sur un océan; la sécurité est fournie par la solidité des navires et les appareils perfection-

nées qui, continuellement, en donnent la position et en permettent la direction.

Quand, au lieu de tout cela, un navigateur n'avait à sa disposition qu'une véritable coquille de noix, munie de quelques carrés de toile, approvisionnée de vivres difficiles à conserver et guidée par l'inspection des étoiles lorsque le temps permettait de les voir, on comprend qu'il fallait une forte dose de décision et même de témérité pour entreprendre un voyage qui avait toutes les chances de se terminer par le plongeon final au royaume des monstres marins.

On peut donc dire qu'au nom de Christophe Colomb se rattache le plus grand événement des cinq derniers siècles. Au moment où,

déployant ses voiles, l'illustre capitaine sort du port de Cadix s'élance résolument à travers les mille écueils d'une mer inconnue, l'attention de tous les peuples se fixe sur ce seul homme qui allait enrichir la carte du monde de tout un continent nouveau.

Les précisions manquent sur la date de naissance comme sur le lieu de naissance également du célèbre navigateur. Il est né vers l'an 1440 d'un simple ouvrier tisserand, les uns disent dans les Etats de la République de Gênes et les autres dans l'île de Corse. Ce dernier endroit paraîtrait réellement son pays natal, d'après des documents découverts il y a une soixantaine d'années.

Dès sa plus tendre jeunesse, il se familiarise avec un élément

sur lequel il était destiné à accomplir de si grandes choses; il sillonne l'Atlantique dans tous les sens, visite l'Islande et se hasarde jusqu'au delà du cercle polaire.

Au cours d'un de ces voyages, une tempête le jette sur le rivage de Lisbonne. A cette époque, le Portugal étonnait le monde par ses découvertes maritimes et Christophe Colomb ressentait une vive admiration pour ce pays; il vit peut-être dans son naufrage sur ses côtes une indication du destin, toujours est-il qu'il se fit naturaliser Portugais. Dans sa nouvelle patrie, il se perfectionna davantage encore dans l'art de la navigation.

La conquête de l'Inde avait tourné du côté de l'Asie toute l'activité du commerce maritime, Colomb, poussé par son humeur aventureuse, ne manqua pas de s'élancer dans la même voie.

Dans ces circonstances, il eut un trait de génie; rebuté par les

difficultés presque insurmontables que l'on éprouvait à doubler la pointe de l'Afrique il imagina le premier de se frayer un chemin nouveau vers l'Occident.

Au cours de ses nombreuses traversées, il avait observé que certains vents soufflaient dans une direction constante et cette remarque avait suffi pour lui révéler que, derrière cet amas d'eau, devait exister un autre continent.

Ce n'est donc pas seulement, comme l'ont dit ses jaloux détracteurs, le hasard seul qui l'a conduit à sa découverte, mais une conviction mûrement réfléchie.

« Dans ma jeunesse, écrivait-il plus tard au roi d'Espagne, j'ai toujours navigué; depuis quarante ans je parcours les mers et je les ai explorées avec soin. J'ai étudié la navigation, l'astronomie et la géométrie. Je puis rendre compte de toutes les villes, de toutes les rivières, de toutes les montagnes et leur assigner à chacune leur place sur les cartes. J'ai lu tous les ouvrages qui ont été publiés sur la cosmographie, l'histoire et la philosophie; je me sens maintenant disposé à entreprendre la découverte des Indes et je viens supplier Votre Altesse de favoriser mon entreprise. Plusieurs, je le sais, se moquent de mon projet, mais si Votre Altesse veut me fournir les moyens de l'exécuter, aucun obstacle ne m'arrêtera et j'ai l'espoir de réussir. »

Le hardi penseur compare la petitesse du monde alors connu avec l'immensité des mers qui l'environnent et il arrive à cette conclusion rigoureuse: pour qu'il y ait harmonie entre le côté de la terre habitable et son autre hémisphère, il faut qu'au delà de la masse liquide qui en submerge une si vaste surface, il existe un autre continent.

Il alla même jusqu'à en déterminer la situation à l'ouest de l'Europe. La seule erreur qu'il ait commise, et elle est bien excusable, c'est qu'il se figura que cette nouvelle partie du monde devait faire suite à l'Inde récemment découverte par les Portugais. De là le nom d'Indes occidentales qu'il lui donna par avance et celui d'Indiens toujours conservé aux peuplades qu'il y trouva.

La certitude qu'il a d'un nouveau continent devient chez lui une idée fixe; malheureusement il n'a que fort peu d'argent et, cela va sans dire, beaucoup moins que ce qu'il lui faudrait pour entreprendre un semblable voyage.

Il prend donc la décision de demander de l'aide financière aux diverses puissances de l'Europe. Par déférence pour sa patrie d'origine, il fait ses premières démarches auprès de la seigneurie de Gênes.

Repoussé comme visionnaire, il retourne dans sa patrie d'adoption, communique son projet à Jean II qui charge trois cosmographes de l'examiner.

Par un odieux abus de confiance, le prince portugais fait partir à son insu une caravelle avec or-

dre de suivre exactement la route indiquée. Mais tout le monde n'avait pas l'audace de Christophe Colomb et il en fallait certainement pour s'enfoncer dans les profondeurs d'une mer inconnue. Le pilote et son équipage, éfrayés, rebroussèrent chemin.

Indigné de ce procédé, Colomb s'enfuit précipitamment et se réfugia en Espagne. Son frère Barthélemy, qui lui était tout dévoué, alla de son côté sonder la cour d'Angleterre.

La fortune ne les sert pas mieux l'un que l'autre. Barthélemy, pris par les pirates, ne peut atteindre le but de son voyage et Christophe Colomb se voit bafoué par un comité de trois cosmographes célèbres de l'époque dont le rapport les ferait traiter d'idiots aujourd'hui. Ils prétendaient, en effet, qu'en allant à l'Occident on descend toujours et que, par conséquent, il serait impossible de revenir en Espagne.

Cette objection bête mais victorieuse, retarda longtemps le succès de l'infatigable solliciteur. Cinq longues années se consumèrent en de longues et fastidieuses démarches. En vérité, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la forte intelligence qui conçoit avec telle entreprise ou de l'inébranlable volonté qui parvient à l'exécuter au milieu de tant d'obstacles.

Enfin, à force de suppliques, il s'était fait admettre à la cour; on écoutait maintenant ses plans avec assez de faveur, mais il demanda le titre d'amiral et de vice-roi de toutes les terres qu'il espérait découvrir et on lui refusa cette juste compensation des périls auxquels il s'exposait.

Cependant Colomb, qui depuis cinq années n'avait plus aucune nouvelle de son frère Barthélemy, ne pouvait plus résister à son inquiétude. Il se disposait à quitter le sol inhospitalier de l'Espagne pour se rendre en Angleterre quand un courrier de la reine Isabelle vint le trouver au port de Pinos.

La guerre ruineuse avec les Maures de Grenade était terminée à l'avantage des royaumes de Castille et de Léon ce qui permettait aux esprits de se consacrer davantage aux autres questions. D'autre part, le confesseur de la reine, savant cosmographe, n'avait jamais cessé d'encourager Colomb dans ses projets et, à force d'exposer à son illustre pénitente la gloire qui rejaillirait sur l'Espagne d'une pareille découverte, il avait fini par la convaincre.

On fit un emprunt pour subvenir aux frais du voyage et dans un traité contre-signé par Ferdinand et Isabelle, Christophe Colomb fut enfin récompensé de la longue persévérance dont il avait fait preuve.

Il fut nommé grand amiral de l'Océan, vice-roi et gouverneur général de toutes les mers et continents qu'il découvrirait dans l'étendue de son amirauté. Muni de ses titres plus sonores que réels, il se rendit au port de Pa-

los, se hâta d'équiper trois caravelles, bâtiments marchands bien chétifs pour un pareil voyage et mit à la voile le vendredi 3 août 1492.

De nombreuses personnes assistèrent à son départ; la flottille s'éloigna puis disparut enfin à l'horizon, cherchée en vain du regard par de rares curieux qui avaient la certitude de ne plus jamais revoir les audacieux voyageurs.

A peine échappé aux mille dégoûts dont l'avaient abreuvé les cours de l'Europe, Christophe Colomb retomba bientôt dans des épreuves encore plus terribles. Le 14 septembre, à cent lieues de l'île de Fer, l'aiguille aimantée manifesta des variations. Ce phénomène inaccoutumé épouvanta l'équipage et la vue de plantes marines nageant à la surface de l'eau acheva de la démoraliser.

Dans leur grossière ignorance, ces hommes se croyaient à jamais perdus. Leurs regards se tournèrent avec désespoir vers la patrie qu'ils avaient laissée si loin en arrière. Une seule pensée les occupait, ne pas aller plus loin dans l'immensité de l'océan que leur imagination leur représentait comme un abîme sans limites.

Déjà, pour être libres d'exécuter ce dessein, ils méditaient de tuer l'amiral et de le jeter à la mer. L'intrépide Colomb devina leurs projets et ramena ses marins dans l'obéissance par la fermeté de son attitude.

Le premier octobre, sa flottille était à cent lieues des Canaries et de tous côtés, le cercle de l'horizon ne laissait apercevoir que la seule étendue de l'eau, morne et déserte. L'exaspération des marins fut à son comble; révoltés contre l'auteur des calamités qui les menacent, ils murmurent hautement et l'entourent avec des regards où l'on devine le meurtre et la vengeance.

Lui, toujours aussi ferme dans sa conviction, leur répond sans s'émouvoir que, si dans trois jours on ne voit pas la terre, il se mettra à leur disposition.

La journée et la nuit se passent et c'est toujours l'immensité sans bornes devant les yeux. Ce ne fut que le onze au soir qu'il aborda à une île des Lucayes et si quelques vestiges poussés par les vents loins des plages du Pérou n'étaient venus rassurer les plus timides, il est fort probable que Christophe Colomb eût été massacré par son équipage furieux.

Cette plage qui sauva Colomb d'un si grand péril, reçut le nom de San-Salvador. De là, il se dirigea vers le sud. Impatient de confondre l'incrédulité de ses contemporains, il visite en hâte quelques îles qu'il rencontre et auxquelles il donne les noms de Cuba, San Domingo, Hispaniola, etc. Là se borne son premier voyage qui dura sept mois et onze jours. Il se hâta de revenir en Espagne.

Outre quelques indigènes qu'il ramenait avec lui, ses navires avaient été chargés des productions de ce nouveau monde où

l'or était si abondant qu'il servait aux usages de la vie commune. La vue de tous ces objets excita dans l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle des transports d'admiration. On le fit asseoir près des marches du trône comme un Grand d'Espagne et on le reconnut vice-roi de tous les pays découverts.

Ce fut la plus belle phase de son aventureuse existence mais il voulut achever son oeuvre et s'embarqua de nouveau, à la tête de quinze bâtiments où cette fois, plusieurs membres de la première noblesse castillane voulurent l'accompagner.

A son premier voyage, un de ses misérables bâtiments avait écroulé près de Monte-Christi et, avec les débris sauvés du naufrage il avait construit un petit fort où étaient réunis trente hommes de garnison. Il n'y retrouva plus que des ruines. Les violences des espagnols avaient soulevé les indigènes et commencé ainsi cette guerre d'extermination qui devait dépeupler l'Amérique et flétrir les espagnols.

Colomb, innocent de ces massacres, poursuivit sa route, découvrit la Jamaïque et se hasarda à pénétrer dans les terres. Près de la ville de Banao, les indiens lui livrèrent bataille mais ils sont taillés en pièces; le bruit des armes à feu ainsi que les cheveux les épouvantent. Ils veulent alors détruire l'ennemi par la famine et les espagnols, réduits à la détresse en rendent leur amiral responsable.

Redoutant les effets de la calomnie, Colomb vient lui-même se justifier en Europe et, pour cette première fois il a l'appui du roi et de la reine.

L'intrépide navigateur éprend la mer; il va à la Trinité puis jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque; son frêle navire est sur le point de naufrager au milieu de l'immense nappe d'eau que le fleuve jette avec violence dans l'océan. Colomb en conclut qu'un courant semblable ne peut être fourni que par un vaste continent.

Il faut noter cette circonstance car, au moment même où cet homme de génie devinait le nouveau monde pour la seconde fois, un aventurier sans aveu, Améric Vespuce, allait lui dérober l'honneur bien mérité de donner son nom à ce nouveau continent.

Pendant l'absence de Colomb, les espagnols d'Hispaniola s'étaient révoltés contre lui et de nouvelles dénonciations arrivent à la cour de Castille. Cette fois, on le fit revenir et on l'embarqua chargé de fers. La reine Isabelle blâma cette mesure excessive et s'efforça de faire oublier cet affront à Colomb mais elle ne l'en retint pas moins, quatre années en Espagne, dans la crainte qu'il ne s'emparât des pays qu'ils avaient découverts.

Enfin, le 9 mai 1502, on le laissait repartir mais quand il arriva dans les pays dont il avait la vice-royauté, ce fut pour s'apercevoir qu'il n'y avait plus guère

(Suite à la page 34)



"JE ME SUIS MARIÉE A UN HOMME DONT L'EXTÉRIEUR M'AVAIT SÉDUIT."

Nouvelle Dramatique

La Filleule

Par GEORGES DE LYS

UNE petite fortune, lentement amassée par le travail probe et soutenu de trente ans de leur vie, avait paru suffisante à M. et Mme Dorion pour s'assurer la paix de leurs vieux jours. Ils s'étaient retirés, pour jouir d'un repos bien mérité, dans leur petite ville natale, où l'existence était facile, simple, peu onéreuse.

Par malheur, à peine commençaient-ils à jouir du modeste confort qui leur suffisait, que la guerre était survenue et, à sa suite, les années qui, chacune, apportait un renchérissement croissant de toutes choses. Ils avaient beau se restreindre, leur ancienne aisance se muait en médiocrité, puis en pénurie. Sur leurs dix mille livres de rente, un quart avait fondu dans la révolution russe. Il leur avait fallu, bien que vieillissant, se priver de l'aide d'une servante et se suffire à eux-mêmes pour les soins ménagers. Heureux encore d'avoir conservé la santé qui leur permettait de s'astreindre à la besogne; toutefois, il était dur au septuagénaire, qu'était devenu Eusèbe Dorion, de scier son bois, d'aller aux provisions, tandis que sa femme Ursule, plus jeune d'une dizaine d'années, restait au logis à nettoyer les chambres et à préparer leurs maigres repas.

Et quels soins pour prolonger la durée de leurs vêtements! Eusèbe dissimulait la misère de ses vieux vestons reprisés sous un éternel pardessus de mi-saison à la couleur mangée par le soleil et délavée par la pluie; Ursule ménageait sa dernière robe convenable pour les sorties obligatoires. Le dimanche, elle assistait à la messe la plus matinale pour laquelle une mise recherchée n'était pas nécessaire.

Longtemps, le chagrin de ce ménage avait été de n'avoir pas d'enfant. Maintenant, hélas! il en venait à remercier Dieu de ne leur avoir pas créé cette charge, si désirée jadis, mais qui, aujourd'hui, eût excédé leurs ressources.

Mme Dorion avait cherché à épancher un peu de ses trésors inemployés d'amour maternel en acceptant d'être marraine de la fille d'une de ses employées, et longtemps avait comblé l'enfant de cadeaux et de caresses. Puis la vie les avait séparées. De sa retraite, elle avait continuée ses petites largesses, avec le chagrin de les devoir restreindre à mesure que se tarissaient ses disponibilités, puis il lui avait fallu, à la fin, les cesser tout à fait. Comme, hélas! il est habituel chez la triste nature humaine, la filleule, n'étant plus comblée par sa marraine, avait négligé

celle qui ne lui était plus libérale. A peine une lettre brève, au premier de l'an, avait-elle maintenu un lien qui, avec le temps, semblait s'être dénoué tout à fait. Depuis deux ans, Mme Dorion était sans nouvelles.

La première fois que la bonne dame n'avait pas vu venir les vœux accoutumés, sans se formaliser, elle avait elle-même écrit la première, mais sa lettre lui était revenue avec la mention: *Partie sans laisser d'adresse*. Qu'était-il donc survenu à la jeune fille et à ses parents? Ursule en avait été réduite à se bourreler d'inquiétudes, sans moyen de les dissiper.

C'était, ici-bas, sa dernière affection, en dehors de son mari, cette petite Nicole-Ursule Auraguet... et sa disparition lui était cruelle comme un deuil. Ne lui avait-elle pas voué la tendresse qu'elle n'avait pu dispenser à un enfant de sa chair.

Deux ans sans nouvelles!... D'abord une vague espérance l'avait leurrée d'une attente dans un retour de l'oubliuse. De graves soucis avaient pu détourner Nicole de l'envoi annuel de ses vœux; de sa nouvelle résidence, la jeune fille songeait à l'informer des causes de son émigration et à se rappler à son souvenir... ce souvenir qu'elle lui gardait si tendre!

Rien n'était venu... Et Ursule s'attristait de songer que, depuis qu'elle ne pouvait plus se montrer généreuse, elle avait cessé de compter auprès de sa filleule.

L'ingrate enfant!... Si elle avait su comprendre combien plus encore coûtait à sa marraine son impuissance à donner?

Mme Dorion n'attendit plus...

Un jour vint où le facteur pourtant sonna à sa porte où il s'arrêtait si rarement. Sur l'enveloppe, Ursule reconnut l'écriture si longtemps espérée, mais qui, venant si tard, l'émut du pressentiment d'un malheur.

Ce fut d'un doigt tremblant qu'elle ouvrit le pli maintenant redouté, et quand elle l'eut parcouru d'un regard, elle chancela très pâle et dut s'effondrer dans son fauteuil.

— Qu'as-tu donc, m'amie? demanda Eusèbe en la trouvant ainsi affolée, les yeux pleins de larmes.

Sans parler, elle lui tendit le papier fatal. Il lut:

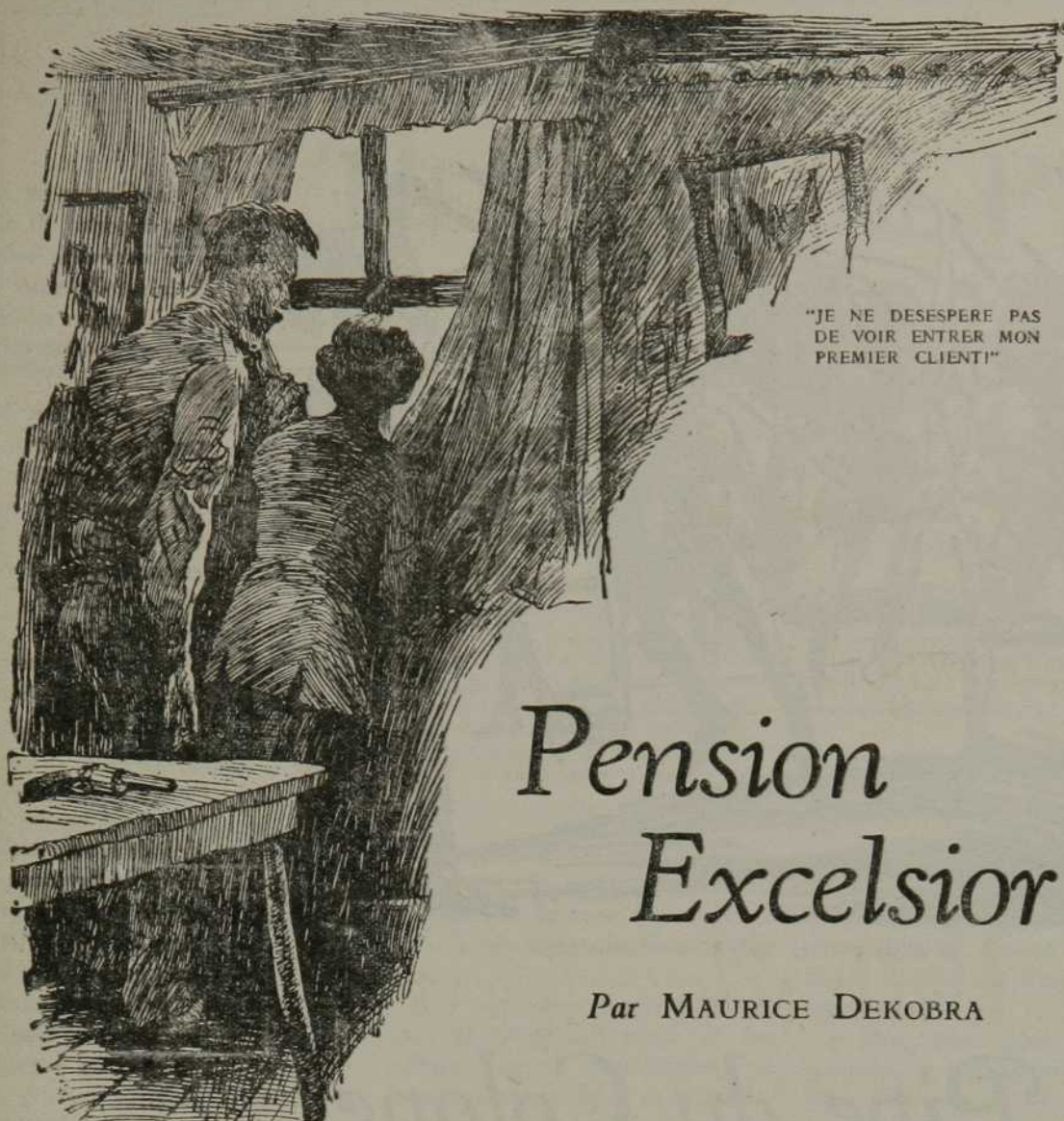
« Pardonnez-moi, marraine, c'est une désespérée qui vous écrit. Ah! c'est dans le malheur que l'on se tourne vers ceux qui vous aiment, si ingrat que l'on ait été envers eux. C'est de l'hôpital que part cette lettre, l'hôpital, seul refuge qui ait accueilli l'abandonnée que je suis, et qui paye si durement sa faute envers vous, envers les siens.

« Voici ma lamentable histoire... Contre la volonté de mes parents, je me suis mariée à un homme dont l'extérieur m'avait séduit et que je n'ai pas voulu croire indigne du don de mon cœur... Mon père et ma mère en sont morts de chagrin... hélas! ils avaient trop raison... Leur petit héritage a été promptement mangé par l'homme que j'avais eu la folie d'aimer. Quand tout a été dissipé, il m'a abandonnée, malade de chagrin, sans même se soucier de l'enfant que je porte dans mes entrailles. Je suis tombée sans forces pour travailler, j'ai eu une fièvre cérébrale, et j'ai repris conscience de mon malheur dans le lit d'hôpital d'où je vous écris... Que vais-je devenir?... Bientôt je serai mère... Comment nourrir et élever mon enfant?... Ma santé est perdue... Ah! si au moins m'était restée le pouvoir de gagner notre vie, je bénirais Dieu! Que n'aurais-je pas accepté pour le pauvre petit!... Si au moins j'étais morte, il ne naîtrait pas pour être voué au malheur.

« Que faire?... L'époque de sa naissance est encore trop reculée pour que l'on me garde jusque-là à l'hospice. Je suis déclarée convalescente, et bientôt il faudra que je cède à d'autres ma place ici... Alors, je serai à la rue... J'en deviens folle de terreur!...

« Hélas! vous non plus ne pouvez rien pour moi. Je vous sais appauvrie par les temps que nous vivons... Mais

(Suite à la page 42)



"JE NE DESEPERE PAS
DE VOIR ENTRER MON
PREMIER CLIENT!"

Pension Excelsior

Par MAURICE DEKOBRA

MON excellent ami Hugh Thorougebean était venu me chercher à Fontainebleau, ce samedi-là, vers quatre heures. Nous devions passer le week-end ensemble, dans sa confortable villa de Marlotte.

En arrivant devant la grille de son parc, quelle ne fut pas ma surprise de voir un écriteau tout neuf, sur lequel un peintre d'enseigne avait composé ces mots :

PENSION EXCELSIOR

Séjour idéal et cuisine soignée.

Prix très modérés.

Hugh jouissait de ma stupéfaction. Comme je le regardais, interdit, il s'écria :

— Qu'est-ce que vous pensez de mon idée, vieux Haricot ?

— Auriez-vous sérieusement cédé votre villa à un hôtelier ?

— Mais non... Vous n'avez pas compris... Ecoutez-moi, Emile... Je m'embête à mourir, tout seul, dans cette grande bicoque. Alors j'ai pensé à mettre cet écriteau sur ma porte... Il attirera sans doute des automobilistes en goguette, qui viendront rompre la monotonie de mon existence. Je jouerai ici le rôle de cabaretier amateur ; je leur demanderai un prix dérisoire pour ma bonne chère et les conversations de

ces voyageurs de passage seront pour moi une distraction imprévue.

— Et personne n'est encore venu étreindre votre salle à manger ?

— Non. Mais je ne désespère pas que d'ici à ce soir vous aurez vu entrer sous mon toit mon premier client.

Comme la chose m'amusait, je me hâtai de ranger mes affaires dans ma chambre et de descendre sur la terrasse qui surplombait la route. Hugh, assis sur la balustrade de pierre, guettait les passants tandis que son vieux maître d'hôtel dûment stylé attendait devant le perron. Entre cinq et six heures, nous eûmes deux fausses joies. A six heures dix, une magnifique six cylindres s'arrêta devant la grille. Une très jolie femme parut à la portière.

— Attention ! murmura Hugh. Si elle entre, je lui loue ma belle chambre Empire pour 8 francs par jour, avec le champagne.

La très jolie femme demanda :

— Pardon, monsieur. La route de Sens. Tout droit, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

Et elle disparut. Hugh me regarda, déçu.

— Mon vieux, lui dis-je, tout n'est pas perdu. Il n'est que six heures dix. Je parie qu'avant sept heures vous aurez logé un couple en voyage de noces et une bande de touristes scandinaves.

— Le ciel vous entende, mon cher Emile.

Une demi-heure passa. Le maître d'hôtel somnolait dans un "rocking-chair". Hugh et moi, nous ne comptions plus les fausses alertes. Tout à coup, à sept heures vingt, un homme entra dans le parc. Il était très élégant. Sa mise était même très recherchée. Il portait un petit sac en cuir fauve et semblait résolu à prendre pension à la villa Excelsior. Hugh, radieux, se précipita.

— Monsieur, vous désirez une chambre ?

— Oui, répondit le voyageur. Une bonne chambre sur le jardin. Quel est le prix de la pension complète, avec le petit déjeuner ?

— Seize francs par jour, service compris.

— Très bien. Et pour un séjour de deux semaines ?

— Alors je vous ferai une réduction : douze francs par jour.

— Parfait... On apportera mes bagages.

Hugh appela le maître d'hôtel et lui ordonna de conduire le voyageur dans la chambre bleue, l'une des plus belles de la villa. Il se frottait les mains et me regardait, triomphant, lorsqu'un autre voyageur parut sur le perron. Il salua Hugh, posa sur la pierre une grande valise et dit, confidentiel :

— Monsieur, je suis l'inspecteur de la Sûreté générale attaché à la personne du prince qui vient de prendre pension chez vous.

— Comment !... Ce monsieur est...

Le policier montra discrètement sa carte d'identité et ajouta :

— Son Altesse Royale voyage incognito et adore la simplicité. Vous ignorez qui Elle est et vous ne vous étonnerez pas si Elle s'inscrit sous le simple nom de M. Lebrun dans votre registre... Je vous prierai seulement de me donner une chambre sur le même palier.

— Avec plaisir, monsieur...

Et tandis que le maître d'hôtel accompagnait l'inspecteur, Hugh me chuchota à l'oreille :

— Vous avez entendu ?... C'est formidable !... Pour mes débuts dans la limonade, je tombe sur un prince qui vient visiter la forêt de Fontainebleau !...

— La chance vous favorise, Hugh. J'espère bien que nous dînerons à la table voisine de celle du prince et que nous lui arracherons des confidences amusantes.

Mais Hugh rayonnait littéralement. Il me quitta pour recommander à son chef de soigner tout particulièrement le dîner et au maître d'hôtel de servir ce soir-là ses vins les plus capiteux.

Le repas fut très curieux. Hugh et moi, nous étions assis à la table numéro 4. L'inspecteur de la Sûreté s'était placé au fond de la salle à manger. Le prince mangeait seul à la table numéro 3. Le maître d'hôtel nous servait avec un cérémonial inaccoutumé dans les pensions de famille "à prix très réduits".

Comme notre auguste pensionnaire ne semblait pas nous voir, je m'enhardis :

— Monseigneur, permettez-moi de vous passer la poivrière.

— Merci, monsieur.

Et ce fut tout.

Tandis que l'on nous servait des émincés de foie gras sur toast aux champignons, Hugh, qui rongait son frein depuis un quart d'heure, demanda :

— Est-ce que Votre Altesse Royale connaît bien la forêt de Fontainebleau ?

— Très bien, merci.

Et ce fut tout.

Hugh et moi, nous n'osions pas échanger nos impressions, parce que la table numéro 3 était trop près de la table numéro 4. Mais nous déplorions vraiment le mutisme du prince. Au dessert, il se leva et disparut. L'inspecteur se leva aussi. Comme il passait près de nous, Hugh lui dit :

— Votre personnage n'est pas bavarde.

(Suite à la page 41)



PARFOIS le colonel Mortier disait en riant: "Mes galons, je les ai cueillis aux quatre coins du monde." Et c'était vrai.

Le premier, si ardemment désiré, si joyeusement reçu, il l'avait brillamment conquis à Saint-Cyr. Le deuxième, en Kroumirie. Le troisième, au Tonkin. Le quatrième, dans la brousse de Madagascar.

Et de toutes ces expéditions lointaines il avait rapporté des curiosités rares, des objets précieux, des collections introuvables.

Maintenant il vivait très modestement, dans une villa coquette admirablement située dans la banlieue d'Alger où il avait pris sa retraite.

Le calme délicieux de cette ville à nulle autre pareille; la mer bleue dont les vagues ondoyantes et satinées caressaient doucement la côte; la terrasse odorante de sa blanche maison où fleurissaient des orangers, des camélias, des rhododendrons et des lauriers-roses; son jardin mi-partie potager, mi-partie agrément, où mûrissaient les fruits savoureux et dorés, les légumes d'une finesse exquise, le charmaient.

Il voyait peu d'amis, à peine deux ou trois célibataires endurcis qui venaient parfois causer de leurs campagnes et de leurs exploits.

La vie monotone plaisait au colonel après tant de secousses. Il coulait paisiblement des jours heureux.

Seul? Il ne l'était pas. Il avait gardé Julien, un Breton, son ordonnance. Julien possédait à fond l'art culinaire, et cela flattait le péché mignon du maître: la gourmandise.

Quelques fils d'argent se mêlaient à la drue et rousse crinière du Breton, des attaques de rhumatismes, le rendaient parfois impotent pendant deux ou trois jours, mais en souvenir de ses longues années de service dévoué, M. Mortier le considérait comme une sorte de parent pauvre et le soignait de son mieux.

Un troisième compagnon avait aussi droit de cité dans la place; un compagnon capricieux, gâté, fantasque, drôle, drôle à faire mourir de rire: un singe, un énorme chimpanzé grotesque et



IL AVAIT FAIT LA GUERRE A MADAGASCAR.

La Pipe du Colonel

Par UGY MARIO

hideux, que le colonel et Julien avaient dressé de façon merveilleuse.

Coco, le matin, venait faire à son maître le salut militaire; puis il allait recevoir des mains de Julien le chocolat soigneusement préparé qu'il servait au colonel dans sa belle tasse d'argent. A midi et à sept heures, Coco mettait le couvert, et jamais il n'oubliait le moindre objet nécessaire. Il se pressait, se multipliait pour le service de la table. Coco savait épousseter, balayer, fourbir les cuivres, essuyer la vaisselle. Mais pour les diverses besognes du ménage, il fallait qu'il fût de bonne humeur, tandis que pour ce qui touchait personnellement son maître, il était invariablement très bien disposé.

Entre les différents objets curieux et préférés du colonel, on remarquait une pipe turque, une longue pipe dont le manche recourbé était formé d'une suite d'anneaux de bambou léger, et dont le foyer fait d'un énorme bloc d'écume était surmonté d'un couvercle d'argent ciselé et contenait une respectable provision de tabac.

Cette pipe, le colonel la fumait quelquefois, les jours de préoccupations ou d'humeur morose. Près de sa tasse de café brûlant, il posait sur un

coussin de velours le gros narghillé qui prenait de jolies teintes sombres.

Les idées noires s'envolaient dans la blanche fumée tourbillonnante et légère.

— Qui donc se plaint de la vie? Ce n'est pas moi! murmurait béatement le colonel Mortier.

"J'ai connu tout enfant les récréations, les amitiés, les succès de collège; à vingt ans, les joies de l'amour fou; à trente ans, les émotions de la guerre et la gloire de l'avancement mérité; à quarante ans, la suprême récompense, la croix. Maintenant, je savoure la paix la plus profonde, jouissant de l'amitié désintéressée de Julien.

"Je n'ai pas d'héritiers, c'est vrai; mais je vois autour de moi tant de fils de famille afficher des sentiments peu recommandables que je ne souffre plus de ne pas avoir autour de moi deux ou trois rejetons."

Pendant ces réflexions, Coco faisait des niches. Il cachait le bonnet de velours, tourmentait les oiseaux, mettait le lorgnon du maître.

En cette tête de Coco, si horriblement grimaçante, où deux petits yeux malins faisaient des taches brillantes, il y avait des idées.

Intelligence ou instinct? Peu importe. Il pensait.

Pourquoi le colonel ne le laissait-il jamais toucher à ces papiers soyeux qu'il enfermait jalousement dans son coffre-fort?

Coco touchait bien du papier à cigarettes, du papier très fin dont se servent les commerçants pour envelopper les objets fragiles, ces papiers-là n'étaient pas plus délicats. Etaient-ils plus précieux?

Et cette pensée lancinante et cruelle était une torture pour le pauvre quadrumane.

Donc, un soir, le colonel venait de toucher sa pension de retraite, celle de sa croix, les loyers de sa maison de la ville, le tout montant à 3.000 francs en trois beaux billets bleus.

Julien avait soigné le menu, car on faisait un petit extra les jours de "solde".

Avant de se mettre à table, M. Mortier voulut enfermer son précieux pécule. Il ouvrit son coffre.

Tout à coup, d'un geste brusque dont le colo fut secoué tout entier, le chimpanzé hideux saisit les billets.

— Coco! cria M. Mortier, donne vite!

Coco riposta par une magnifique grimace qui, en d'autre temps, eût fait rire son maître.

— Allons, donne! répéta le colonel. Prestement, Coco fit une gambade.

— Julien! Coco a pris mon argent.

A travers l'appartement le colonel, Julien, l'animal firent une course folle.

— Sale bête! Je t'attraperai bien!

— Ici, Coco, mon bon Coco! Je te donnerai du sucre.

Mais Coco n'en voulait pas du sucre. Il tenait ses papiers, il ne les lâcherait pas.

Après une courte station dans le salon obscur, le singe reparut.

— Donne! dit M. Mortier radouci.

Coco montra ses mains. Elles étaient vides...

Administrer une correction à l'animal agile, rusé, fort et vindicatif, eût été de mauvaise guerre. Le colonel le comprit. Julien, d'ailleurs, était de l'avis de son maître. Mieux valait attendre. On attendit.

(Suite à la page 42)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

L'HERITAGE DE PREMOL

Par JEAN DE BARASC

No 5 (Suite)

PREMIERE PARTIE

X

La jeune veuve reprit la première :

— Dieu nous préserve d'accuser injustement ! Mais ce qui me semble le plus étonnant, le plus étrange, dans la maladie subite de Jean, c'est qu'il n'ait point fait connaître, c'est que ni lui ni personne n'ait répondu à mes télégrammes affolés.

» Ils le séquestraient, les bandits ! s'écria Vincent Nivolet en éclatant. Je vous dis qu'ils l'ont tué, M. Blaisois et cette espèce d'escogriffe à la salle tête de corbeau : le docteur Thornicrof.

— Oh ! murmura Aurélie, si c'était vrai ce serait trop horrible ! Tu es fou, père d'avoir des idées pareilles.

— Ah ! petite si tu savais comme je les repousse ces idées depuis ces jours ! Mais c'est plus fort que moi. Elles me reviennent malgré moi. Tout petit déjà, ils détestaient M. Jean. Cette belle Anglaise qui avait su enjôler le père de M. Jean pour se faire épouser est une comédienne sans cœur... On l'a bien vu à la mort de M. de Premol. Le château a été tout de suite fermé aux pauvres. Elle a fait jeter sur le pavé de vieux locataires malheureux que M. le marquis gardaient dans ses maisons par charité. Elle a fermé l'école qu'il avait fondée à Sainte-Marguerite pour empêcher les petits gamins de traîner dans les rues... Tout ça pour avoir plus d'argent. Et M. Jean, ils avaient bien trouvé le moyen de le perdre en Amérique.

— Oui, dit Anne, il m'a raconté plus d'une fois sa douloureuse existence là-bas. Songez, le pauvre ! il avait douze ans seulement quand il se sauva au Canada.

— Ce sont des bandits, que je vous dis ! s'écria Vincent. Des

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le marquis de Premol a été dépossédé de son héritage à la mort de sa mère.

Le marquis s'est marié en Angleterre sans le consentement de ses beaux-parents et il vient réclamer l'héritage qui lui revient de droit.

Camille Bloisais reçoit très bien le jeune marquis et le garde à coucher au château.

Durant la nuit Camille Bloisais fait prendre un cordial au marquis. Celui-ci, quelques instants plus tard se sent mourir. Il a été empoisonné.

Sa veuve veut réclamer le corps de son mari mais Blaisois la chasse du château. Pendant la cérémonie des funérailles elle met au monde un fils qui est baptisé sous le nom de Robert et considéré comme étant de père inconnu.

Madame la marquise de Premol sous son nom de fille Anne Bochet, reste avec un vieux serviteur du château de Premol.

Ce vieux serviteur est convaincu que Camille Bloisais a assassiné le jeune marquis de Premol pour s'emparer de son héritage.

gens capables de maltraiter pareillement un enfant sont aussi capables de le tuer quand il revient et qu'il est un homme menaçant.

Il y eut entre les trois êtres, que la même affection et les mêmes regrets réunissaient si étroitement, un long et lourd silence.

Anne, les mains jointes, laissait ses regards levés se perdre dans le vague, absorbée dans son désespoir impuissant. Aurélie la regardait tristement.

Vincent, un coude sur la table, le menton dans sa main, fixait un point de la table sans le voir, le front contracté et sombre.

— Que faire gémit enfin Anne Bochet, se parlant à elle-même autant qu'à ses compagnons.

— Rien, malheureusement ! répondit Vincent.

— Signaler ces choses à la justice ? souffla Aurélie timidement.

Son père haussa les épaules.

— Allons donc ! M. Blaisois est riche.

M. Thornicrof est un grand médecin de Paris, on nous rira au nez... On m'a déjà traité de vieux fou, au parc Borély, simplement parce que je disais aux autres jardiniers que Mme Anne était la femme légitime du marquis de Premol et que M. Blaisois ne voulait pas la reconnaître comme telle... Et puis, comme preuve, qu'avons-nous ? Absolument rien. Nous n'avons que nos soupçons. Ça ne suffirait pas aux juges pour oser commencer une enquête

contre de si importants personnages...

Anne avait écouté le vieillard avec émotion. Quand il eut terminé, elle lui dit d'une voix qui tremblait :

— Moi non plus, monsieur Vincent, je n'ai aucune preuve à vous donner... Je ne vous en ai donné aucune et vous m'avez cru. Je vous en suis reconnaissante plus que je ne sais vous le dire, mon bon ami. Vous auriez pu me repousser, vous et votre fille. Oh ! j'ai tremblé déjà en revenant de Londres et je tremble encore en ce moment qu'un doute n'arrive un jour à se glisser dans votre esprit et que vous ne regrettiez d'avoir accueilli trop légèrement une inconnue... une aventurière, comme ils disent !

— Oh ! madame ! protesta Aurélie.

Le vieillard se leva et, se tournant vers Anne Bochet, la main tendue vers elle, comme dans un serment, scandant ces mots :

— Le vieux Nivolet ne se reprends pas, madame. Quand il a donné son cœur, c'est pour toujours... J'ai vu mieux que tous les papiers du monde : j'ai vu M. Jean mourant vous reconnaître et vous serrer contre lui. Les mensonges des Blaisois et leurs crimes ne m'empêcheront pas de vous saluer dans mon cœur comme la marquise de Premol... Je ne suis qu'un pauvre domestique, hélas !... Mais ce que j'ai économisé c'était au service de votre famille. S'il vous plaît de continuer à vivre avec nous... vous me ferez... grand honneur...

Vincent s'interrompit, car de véritables sanglots lui broyaient la gorge.

— Ne parlez pas d'honneur, répondit Anne, violemment émue. C'est Jean lui-même, le gentilhomme, qui me disait que la vraie noblesse ne se mesure ni à la richesse, ni au nom, mais au cœur : vous, Monsieur Vincent, vous auriez enthousiasmé mon Jean bien-aimé s'il avait pu vous connaître comme je vous connais, et il aurait été fier et honoré de serrer votre bonne main loyale... Mais, aujourd'hui, je suis redevenue pauvre, comme il y a un an ; je vous demande donc, ainsi qu'à ma chère Aurélie, de ne plus voir en moi autre chose qu'une amie... une amie très reconnaissante et qui voudrait vous le prouver !

La fille de Nivolet avait mis sa main sur celle de la pauvre veuve et la pressait doucement, tandis que ses regards purs, exprimant une affection et une confiance absolues, se posaient sur elle avec tendresse.

— La meilleure preuve, c'est de rester avec nous, dit-elle.

— Et où irais-je, mon Dieu ? seulement, je ne veux pas être une charge dans votre maison. Nous travaillerons ensemble, Aurélie...

Comme la jeune fille protestait, Anne ajouta aussitôt :

— Oh ! ne me refusez pas cela sans quoi je m'en irais... Et puis le travail me distraira... A côté de Robert et de vous, ce sera doux. Nous causerons beaucoup de mon pauvre Jean, n'est-ce pas ?

Ce fut Vincent qui répondit de sa grosse voix grave :

— Oui, madame, on en causera et on cherchera ensemble, à vous faire rendre vos droits... Le bon Dieu ne peut pas laisser ces bandits jouir longtemps de leur crime...

De ce jour, commença pour Nivolet et leurs hôtes d'affection, une existence que bien des gens auraient taxée de monotone, mais que le labeur vaillamment accompli emplissait de ces saines lassitudes.

tudes qui font mieux goûter les heures de repos et qu'ignorent les oisifs de ce monde.

Aurélié cousait assez bien, mais elle n'aurait pu se charger toute seule de la confection d'une robe. Anne Bochet, au contraire, extrêmement bien douée et dont le goût naturel s'était développé pendant quatre ans dans une des premières maisons de couture de Paris, possédait une véritable virtuosité dans le coupage et le montage des vêtements féminins.

A son école, Aurélié ne tarda pas à faire de rapides progrès et à devenir capable de l'aider. Bientôt, elles eurent une petite clientèle de dames assez nombreuse pour qu'elles pussent à peine la satisfaire.

C'était sous le nom de veuve Bochet que la jeune femme travaillait... Vincent Nivolet et sa fille ne l'appelaient plus que Mme Bochet.

Au dehors, jamais ils ne parlaient de la famille de Prémol... Ce nom aimé et vénéré restait le secret de leurs conversations intimes.

Anne n'avait, d'ailleurs, pas à sortir pour son travail. Aurélié faisait toutes les courses, tandis que la jeune mère travaillait près de sa fenêtre ouverte, à côté du berceau de son fils, revivant par la pensée l'amour et le bonheur disparus, et rêvant, pour l'avenir de Robert, toutes les joies dont elle avait été si tôt privée.

Le dimanche, ils allaient ensemble respirer l'air parfumé de la Corniche, ou visiter les beaux massifs de fleurs que Vincent avait particulièrement soignés, dans la semaine, au Parc Borély.

D'autres fois, ils montaient aux jardins du Pharo et là, assis sur un banc, ils admiraient les merveilleux panoramas de Marseille, avec ses ports et l'enchantement de sa rade.

Ils regardaient sortir ou rentrer les grands paquebots ou les lourds voiliers, les caboteurs enfumés ou les yachts de plaisance légers comme de grands oiseaux aux ailes déployées.

Souvent muets, comme les gens dont le cœur bat toujours à l'unisson et qui n'ont pas be-

soin de paroles pour se comprendre, ils échangeaient parfois de simples mots qui faisaient aussitôt surgir en eux un monde de souvenirs et monter à leurs yeux quelques larmes :

— C'était sur un bateau comme celui-ci que Jean est parti du Havre pour le Canada, il y a trois ans, disait Anne.

— Ce Cyprès ressemble à celui qui est au coin de l'étang à la Mare-aux-Bois, disait une autre fois l'ancien jardinier.

Et des images regrettées s'évoquaient au fond de leurs âmes chaque jour plus unies.

Une promenade qu'Anne aurait faite chaque dimanche, si elle n'avait craint de trop attrister ses bons amis, c'était le pèlerinage au cimetière de Sainte-Marguerite, où dormait, sous une lourde dalle de marbre, le tendre héros de son amour impérissable.

Mais en digne veuve de Jean de Prémol, elle avait le courage de faire violence à ses plus ardens désirs, et non seulement elle acceptait les buts de promenade que lui proposaient Vincent ou Aurélié, mais elle le devançait en leur demandant de l'emmener à leurs sites préférés.

Une fois par mois seulement, elle accomplissait pieusement, avec Aurélié, sa visite à la tombe de son mari. Cessant alors de contenir les pleurs qui gonflaient son cœur, elle laissait longuement éclater sa peine inconsolable.

XI

Ainsi passèrent les mois d'été, puis l'automne.

Les autres enfants de Vincent Nivolet, mis au courant des événements survenus à la Mare-aux-Bois et de leurs conséquences, avaient cependant témoigné, dans leurs premières lettres, quelque inquiétude de voir leur père s'engager à la légère dans une voie peu sûre.

Madeleine, sa fille aînée, mariée à un pêcheur de Saint-Raphaël, nommé Marius Cabirol, et mère d'une demi-douzaine de solides marmots, noirs comme des nègres à force de courir pieds et tête nus au soleil autour des bateaux, désapprouva son père d'avoir quitté la Mare-aux-Bois sur un coup de tête, et plus encore d'avoir admis à vivre avec lui et Aurélié une femme qu'ils ne connaissaient, après tout, que par ce qu'elle avait bien voulu leur raconter.

Son fils Claude, qui faisait son service militaire à Saint-Denis, où il avait rengagé sur les con-

seils de son lieutenant, ce Pierre Barrail, que nous avons entrevu au premier chapitre de notre récit, écrivit une lettre plus violente encore. Il ne comprenait pas cet emballement devant la comédie d'une intrigante qui ne pouvait fournir aucune pièce de preuve de ses affirmations audacieuses et que la famille de son prétendu mari repoussait ouvertement...

Les gens peu lettrés n'écrivent pas de longues épîtres et ils savent mal y exprimer ce qu'ils veulent; Vincent et Aurélié furent impuissants à faire admettre leur conduite vis-à-vis de la veuve de Jean de Prémol.

Le malentendu continua jusqu'à la Noël.

Bien entendu, le vieux Nivolet et sa fille cachaient soigneusement à Anne Bochet les lettres blessantes pour elle qu'ils recevaient de Saint-Raphaël ou de Saint-Denis.

Mais ce que n'avait pu obtenir une longue correspondance, quelques heures de conversation et d'entrevue avec Anne Bochet devaient suffire à le réaliser, tout au moins dans l'esprit de Claude Nivolet.

Le jeune sergent avait obtenu une permission de six jours, pour les fêtes du Jour de l'An.

C'était un beau gaillard, grand et souple, aux yeux et aux cheveux très noirs, au teint pâle doré par le hâle du grand air, dont toute la physionomie rayonnait la franchise, mais aussi la vivacité prompte aux résolutions extrêmes.

C'était le deuxième enfant de Vincent, entre Madeleine, la femme de Marius Cabirol et, un autre fils, mort en bas âge, qui eût été l'aîné d'Aurélié.

Engagé à dix-huit ans et demi dans un régiment d'alpins, au 140^e, il avait fait les premières années de son service à Grenoble et à Briançon.

Revenu chez son père, avec les galons de sergent, à la fin de ses cinq ans, il avait cherché, à Marseille, une occupation qui répondit à ses goûts d'activité physique... Il eût volontiers été marin, mais il ne pouvait mettre le pied sur un bateau sans être malade au point de perdre connaissance. Au bout de quelque temps, il avait manifesté ses regrets d'avoir quitté la carrière militaire, alors entourée de tant de sympathie et de prestige. Le vieux Nivolet n'avait fait aucune opposition à ses nouveaux projets. Il en avait parlé au lieutenant Barrail, qui venait quelquefois aux réceptions de Mme Blaisois, dans

l'espoir d'y rencontrer Blanche Thierry.

Le jeune officier éprouvait la plus vive sympathie pour la famille Nivolet; il s'était fait un plaisir de satisfaire le vieux Vincent et avait fait rengager Claude dans son propre régiment, à Saint-Denis.

Il y avait deux ans que le lieutenant Barrail avait dans sa compagnie le sergent Nivolet et il n'avait jamais eu qu'à se louer de son zèle, de son intelligence et de sa conduite.

Sur les conseils de son lieutenant, Claude travaillait, dans tous ses instants de loisir, à perfectionner son instruction générale, assez rudimentaire lors de son entrée au régiment.

M. Barrail lui avait cité plusieurs exemples de sous-officiers parvenus à l'épaulette à force de travail; dans un avenir encore incertain, Claude Nivolet entrevoyait la possibilité d'affronter l'examen de l'école de Saint-Maixent.

Aurélié avait été l'attendre à la gare.

Après s'être embrassés et s'être fait quelques mutuels compliments sur leur bonne mine, le frère et la sœur prirent d'un pas joyeux le chemin de la maison paternelle.

— Sais-tu que ça me fait quelque chose de ne pas aller à la Mare-aux-Bois? dit Claude.

— A nous aussi, ça a fait de la peine de quitter la maison... A papa surtout: il en pleurait... Il en pleure même quelquefois encore...

— Vous êtes toqués!... Comment as-tu pu laisser papa faire une pareille sottise?

Quand ils arrivent à l'âge de raison, les enfants s'imaginent volontiers qu'ils sont chargés de diriger leurs vieux parents. Cela n'exclut, d'ailleurs, ni l'affection, ni le respect.

— Mon pauvre Claude, tu ne peux te faire une idée de la cruauté de M. Blaisois... Il faut l'avoir vu comme moi, sans pitié, grossier, insulter une pauvre femme en pleurs, devant le cadavre de son mari. Ça, vois-tu, ça ne peut pas s'oublier.

— Mais cette femme, cette Anne Bochet, que savez-vous sur elle, en fin de compte?

— Ce qu'elle dit, mais tu ris. Tu te figures que nous sommes des naïfs, papa et moi, et que nous nous sommes laissé raconter des histoires par une... aventurière! Si ce n'était pas une honnête femme sainte Marie! elle n'aurait pas, depuis six mis, vécu

Une Huile pour tous les hommes.—Le marin, le soldat, le pêcheur, le bûcheron, ceux qui travaillent au dehors et sont exposés aux blessures et aux éléments trouveront un ami sincère et fidèle dans l'Huile Electrique du Dr Thomas. Pour guérir la douleur, soulager les rhumes, soigner les blessures, réduire le lumbago et dompter les rhumatismes, elle est excellente. En conséquence elle devrait avoir sa place dans toutes les armoires médicales de famille et parmi ce qu'on emporte en voyage.

comme une sainte, à travailler et à prier toute la journée.

— Une comédie !

— Qui lui rapporte quoi ?...

— Ça c'est vrai... Je ne vois pas ce qu'elle y gagne...

— Tu ne peux rien dire avant de l'avoir vue et entendue comme nous... Sois bon, surtout, Claude. Je t'assure que tu lui ferais un atroce chagrin si tu paraissais douter de son honneur...

Mais ces recommandations étaient inutiles.

Dès le premier regard sur la jeune veuve qui s'était levée pour le saluer, avec son bébé dans les bras il sentit toutes ses préventions s'envoler.

Comme son père et comme sa soeur, comme le vieux curé de Sainte-Marguerite, il jugea incapable de dissimulation et de mensonge cette toute jeune femme, aux yeux d'enfant pure, au visage si triste et si bon.

Non, vraiment, elle ne ressemblait pas à une intrigante!... Si sa physionomie évoquait une ressemblance, c'était plutôt celle des vierges idéales, dont le génie des Raphaël et des Murillo a tracé le portrait.

Claude Nivolet avait une nature ardente et généreuse, prime-sautière, avide d'aventures. Autant il s'était emporté dans ses premières lettres contre la légèreté de son père et sa crédulité, autant il le dépassa en colère et en indignation contre les «empoisonneurs» et les «assassins» de la Mare-aux-Bois, dès qu'on lui eût conté dans le détail tous les événements survenus depuis l'arrivée inattendue de Jean de Prémol.

— Vous auriez dû déjà porter plainte au procureur de la République!... s'écria-t-il. Blaisois serait maintenant coffré, et peut-être condamné.

En vain son père essaya-t-il de le convaincre que toute démarche sans preuve contre un personnage aussi solidement établi dans sa réputation que le grand banquier de la rue Saint-Ferréol, était d'avance vouée à l'insuccès; le jeune sergent n'en voulut rien croire.

Le lendemain de Noël, il se présenta au palais de justice et demanda audience au procureur de la République. Ce fut un tout jeune substitut qui le reçut.

D'un trait, avec sa volubilité enflammée de méridional, Claude Nivolet exposa sa plainte et formula catégoriquement contre Camille Blaisois une accusation d'empoisonnement.

Le petit magistrat avait dansé quelquefois dans les beaux salons

de la rue St-Ferréol, où fréquentaient des personnages politiques dont la connaissance pouvait favoriser son avancement. Il se retint pour ne pas éclater de rire aux conclusions de cet extraordinaire sergent.

— Mon ami, dit-il en le congédiant, vous avez de très bons sentiments, mais vous laissez courir un peu trop votre imagination... Gardez-vous de partir comme don Quichotte contre des moulins à vent. Quelque charmante que soit cette jeune femme, quelque intéressante que soit sa situation, il n'y a absolument rien dans tout ce que vous m'avez dit qui constitue l'ombre d'une présomption... Il en faut plus que cela pour ouvrir une instruction et risquer de toucher à l'honorabilité d'honnêtes gens...

— Pourtant, des preuves, éclata Claude, il n'en manque pas !...

— Vous n'avez pas autre chose que ce que vous raconte cette femme, et remarquez que, d'emblée, ses dires sont suspects, car elle a un grand intérêt à faire croire que son enfant est le fils du feu marquis... C'est peut-être vrai, après tout; mais la recherche de la paternité est interdite par la loi...

— Jolie loi !

Le substitut sourit railleusement.

— Ce n'est pas moi qui l'ai faite... Apportez-moi une preuve, une toute petite preuve, et je marche; mais avant, pas moyen !...

— Tonnerre! Je vous en trouverai, moi!... Votre vieille canaille de Blaisois ne portera pas en Paradis sa réputation d'honnête homme !

Pour le coup, le jeune magistrat rit à gorge déployée; ce redresseur de torts était vraiment cocasse...

Claude Nivolet sortit furieux du Palais de Justice.

Il n'avait à peine que deux cents mètres de la rue Breteuil à suivre pour arriver à l'angle de la rue de la Darse. En rentrant chez lui, il était encore sous le coup de toute son indignation...

Aurélien le calma.

— Papa te l'avait bien dit... Tu aurais pu t'épargner cette visite désagréable...

— J'aime mieux en avoir le cœur net! Mais je n'accepte pas les choses comme ça. Bon Dieu! Il faudra qu'on les pince, les bandits!... Ce ne serait pas malin de retrouver la piste des voleurs de Londres: ils ont bien dû laisser des traces... Et, par eux, on arriverait à Blaisois, et ce n'est pas lui-même qui a fait le coup... La police en aurait pour huit jours

si elle voulait s'en donner la peine... Eh bien, ce qu'elle ne veut pas faire, je le ferai, moi! Et nous verrons alors si ce vilain coco de substitut se permettra de rire !

Aurélien l'approuvait de tout son cœur.

Anne Bochet l'écoutait avec émotion. Il y avait tant de confiance dans cette parole chaude et décidée qu'elle se sentait gagnée elle-même par un retour d'espérance.

— Vous êtes bon, Monsieur Claude, dit-elle. Mais, soyez prudent dans tout ce que vous ferez... J'ai déjà coûté cher aux vôtres. Votre père a perdu sa place. Je serais trop malheureuse si vous compromettiez votre avenir pour moi...

— Soyez tranquille, Madame. Chez nous, on a la tête près du bonnet, mais on ne se lance tout de même pas à l'aveuglette...

Toute cette journée, il interrogea Anne Bochet et Aurélien pour reconstituer, aussi complètement que possible, la trame des événements qui s'étaient déroulés à la Mare-aux-Bois en juillet et août précédents.

Le soir, lorsque son père rentra du parc Borély, où il restait occupé, même l'hiver, dans les serres, Claude lui fit répéter le récit de l'arrivée au château du marquis de Prémol, du mystère qui avait entouré la maladie de ce dernier, enfin de sa mort et de la scène qui avait suivi et au cours de laquelle Blaisois l'avait renvoyé.

— As-tu visité la chambre de Monsieur de Prémol? demanda-t-il.

— Non, je n'y ai plus remis les pieds... Je ne suis rentré qu'une fois au château, à l'office, le jour de l'enterrement, pour demander la clef du petit portail.

— Bon! Il faut y aller.

— A cette époque, il ne doit y avoir personne...

— Tant mieux !

— Tu veux t'introduire dans la maison sans demander la permission ?

— Tiens, parbleu!... Si je la demandais, on me la refuserait.

Le père Nivolet hocha la tête.

— C'est grave cela! Si on t'accusait d'avoir volé quelque chose.

— D'abord, je ne me laisserai pas prendre et puis je suis sûr que ce sale gredin de Blaisois n'oserait pas me faire poursuivre, parce que devant le juré je lâcherais tout ce qu'il a peur qu'on sache. Il rirait jaune, la canaille...

— Mais comment entreras-tu ?

— Je n'en sais rien, mais je ne vois pas pourquoi les honnêtes

gens seraient plus bêtes que les cambrioleurs.

— Tu me fais peur, balbutia Aurélien.

— Je vous en prie, dit Anne, ne faites pas cela...

— Ça m'amuse, répliqua le sergent en souriant, j'irai cette nuit.

Vincent garda un moment le silence. Puis soudain résolu :

— Je t'accompagnerai, dit-il. Je connais mieux que toi le parc et le château, et ce sera moins difficile à deux.

Vers neuf heures du soir Vincent Nivolet et son fils sortirent.

Ce dernier avait revêtu de vieux vêtements de son père dont il avait la taille, et munis chacun d'un solide bâton ferré, ils se dirigèrent sans se presser vers la rue de Rome.

Il faisait une nuit grise et humide.

— Excellent temps pour une attaque de nuit, dit le sergent en riant. Nous sommes favorisés: pas de lune, pas d'étoiles... A Sainte-Marguerite il n'y aura personne sur les chemins.

Ils suivirent la rue de Rome, traversèrent la place Castellane presque déserte et s'engagèrent sous les arbres de la promenade de Prado. Dix heures sonnaient à l'horloge de Saint-Jean-Baptiste quand ils entrèrent dans le chemin de Rouet. Ils longèrent le terrain de manœuvre dans une obscurité sinistre que piquaient seulement de loin en loin de maigres réverbères et atteignirent les premières maisons de Sainte-Marguerite.

Il n'y avait guère plus que quelques cafés dont la devanture éclairée témoignait qu'on ne dormait pas. Néanmoins, Vincent était trop connu pour se risquer à traverser le village.

Ils le contournèrent par le chemin de Sainte-Croix-de-Marseille.

Le château était du reste sur ces pentes et non loin de celui de la Panouse dont les pignons se détachaient en sombre sur le ciel.

Bientôt la masse ténébreuse des grands pins et des eucalyptus qui entouraient le château de la Mare-aux-Bois se dessina devant eux.

Le vieux Nivolet connaissait depuis trop longtemps les aîtres pour être embarrassé un instant devant les murs à franchir.

Il savait où chaque voisin mettait son échelle.

Il eut tôt fait d'en aviser une accrochée au mur d'une ferme peu éloignée, Claude la prit sur son épaule, et par un angle rentrant de la muraille de Clôtures,

sous l'ombre d'un énorme cèdre qui rendait l'obscurité complète, les deux hommes pénétrèrent dans le parc.

Par précautions, ils tirèrent l'échelle après eux.

Il fallait être l'ancien jardinier qui toute sa vie avait parcouru ce dédale en tous sens pour s'y diriger par une nuit si absolue.

Vincent avait pris la main de son fils et le conduisait.

L'étang, glauque, apparut cependant à leurs yeux, réfléchissant sur sa surface immobile, la très vague clarté qui descendait du ciel.

Bientôt ils furent au pied du perron.

— On dirait bien qu'il n'y a personne ici, dit Claude. Qu'en penses-tu ?

— S'il y a un garde, il doit coucher de l'autre côté, près de la cuisine. Reste à savoir s'il y a un chien. C'est peu probable, car Mme Blaisois n'a jamais voulu en tolérer un dans le jardin...

— Par économie, sans doute, la vieille chipie !

— Voilà la fenêtre du billard. Ce sera plus facile de la forcer que d'enfoncer la grosse porte de chêne.

— Tu vas voir. J'ai manié les outils au régiment. J'ai été même chargé des destructions à la dynamite. Seulement ça ferait un peu trop de bruit.

Le jeune homme sortit de sa poche un ciseau à froid, l'introduisit dans la fente des gonds de l'un des volets et fit effort pour le soulever. Son père l'aida, faisant levier avec son bâton sur le rebord de la fenêtre, la persienne se détacha de ses gonds.

— Attention ! souffla Claude.

Mais, retenu par leurs mains vigoureuses, le volet vint se poser doucement au pied de la fenêtre.

— On dirait que nous n'avons fait que cela toute notre vie ! dit Claude en riant.

Une pression progressive fit sauter la vitre à l'intérieur. Il n'y avait plus qu'à passer le bras pour tourner l'espagnolette. Ce fut l'affaire d'une seconde.

La fenêtre était ouverte. Avant de pénétrer dans la salle, Vincent mit la main sur le bras de son fils.

— Ecoute, dit-il.

Tous deux prêtèrent l'oreille. Ils n'entendirent aucun bruit suspect dans le château ni du côté de la maison du jardinier. Il était évident que s'il y avait quelque part un gardien, il dormait profondément.

— Maintenant, pieds nus, dit le sergent.

— Tu m'effrayes, fit le vieux Nivolet.

— J'ai toujours aimé les histoires de voleurs, tu sais bien papa... Aujourd'hui j'en vis une !

Le jeune homme éprouvait vraiment une véritable jouissance à son aventure. Il reprochait souvent à son métier d'être trop monotone. Cette fois, il s'amusait « pour de bon » !

Claude suivant son père dans l'obscurité, ils gagnèrent le pied du grand escalier.

Là, ils ne risquaient plus d'être aperçus du dehors ; Claude alluma la bougie qu'il avait eu la précaution d'emporter.

A cette heure tremblotante et sinistre dans l'immense vestibule, ils se trouvèrent mutuellement des figures patibulaires.

— Je ne donnerais pas deux sous de notre peau, si le bonhomme qui garde le château a un revolver, dit Vincent.

— Bah ! Il aura tellement peur qu'il nous manquera ! répliqua le sergent avec confiance.

Ils montèrent l'escalier sans produire d'autre bruit que le craquement des vieilles marches de chêne... Cela semblait, dans le silence, un effrayant tapage. Ils s'arrêtaient pour écouter, anxieux, puis reprenaient leur ascension.

Enfin, ils arrivèrent devant la porte dont Vincent tourna le loquet. Elle s'ouvrit. Ils entrèrent dans la chambre. Le vieillard referma doucement.

— Voilà, dit-il en se découvrant et en montrant le lit, où est mort le marquis de Prémol.

— Cherchons ! répondit Claude, après avoir salué aussi.

Et méthodiquement, comme s'il avait eu une longue habitude des perquisitions le brave sous-officier commença à explorer la pièce.

Son père le suivait en l'éclairant avec la bougie.

— Tiens, dit celui-ci, en montrant une place vide près de la fenêtre, il y avait un secrétaire là ; il n'y est plus...

— Nous le chercherons dans toute la maison. Il ne faut pas partir d'ici en laissant un coin non visité.

Mais pas plus que les recherches de Camille Blaisois, celles de Nivolet et de son fils ne donnèrent de résultat dans la chambre de Jean de Prémol.

— Allons ! Il n'y a rien ici ! souffla Claude, la sueur au front. Continuons ailleurs. La chambre de M. Blaisois d'abord.

Dans cette pièce, Vincent et Claude recueillirent quelques papiers intéressants : c'étaient des

lettres de la marquise de Prémol à son fils.

Pour les avoir. Claude n'avait pas hésité à faire sauter les tiroirs du bureau de M. Blaisois.

Dans l'une d'elles, la revêche anglaise annonçait à Camille qu'elle avait reçu, à Claytoncourt, la visite de l'intrigante qui se prétendait la veuve de Jean.

Cette phrase leur en parut suspecte :

« Il me tarde, mon cher Camille, disait la marquise, de savoir que nous n'avons vraiment rien à redouter de cette femme. Ne t'endors pas dans une fausse quiétude. Il suffit parfois d'un chiffon de papier pour allumer un immense incendie. »

— Voilà une lettre, dit Claude, qui prouve que toute la famille est d'accord avec M. Blaisois... Que signifie la dernière phrase, avec son mystère, sinon de ne pas négliger la destruction des papiers qui pourraient servir à Mme Anne dans son procès contre les Blaisois ?

Dans une autre dont l'enveloppe témoignait qu'elle avait été recommandée, Mme de Prémol s'exprimait encore d'une manière plus précise, tout en restant énigmatique :

« Je regrette de ne pouvoir me rendre auprès de toi... J'aurais tant de choses à te dire qu'il vaut mieux ne pas écrire ! J'aime mieux, d'ailleurs, laisser ignorer certains tristes événements à ta soeur. C'est pourquoi je ne t'envoie pas Sybil. Mais ne te leurras pas. Quand Jean est venu à Claytoncourt, il était muni... Tu m'étonnes en m'écrivant que toutes tes recherches sont demeurées vaines. Le temps qui passe est certainement un argument en faveur de ta confiance. Mais j'aurais préféré infiniment, pour nous tous avoir une certitude, et je redoute, tôt ou tard, une explosion... »

— C'est clair ! s'écria Claude.

— Pour nous, oui, répliqua Vincent. Mais M. Blaisois doit avoir une réponse toute prête à ces mystères si on l'interrogeait. Sans quoi, il n'aurait pas conservé ces lettres. Pour la justice, ce ne serait pas une preuve.

— En tout cas, celle-ci est datée du 30 septembre. Cela nous prouve que le gredin n'avait pas encore pu trouver les papiers qu'il cherchait, deux mois après son crime.

— Il est probable qu'il ne les a pas découverts, car, il est rentré en ville, comme chaque année, au commencement d'octobre... Mais où M. Jean les a-t-il donc cachés ?

— Peut-être les a-t-il détruits !

— Il n'y avait aucun intérêt ; au contraire !

— Cherchons !

— Et emportons ces lettres, ajouta Vincent Nivolet. Contre de pareils gueux, nous avons le droit de n'être pas délicats.

Aucun autre indice ne fut découvert dans les divers meubles de cette chambre. Avant d'en sortir, pourtant, Claude voulut jeter un coup d'oeil dans la cheminée.

Il en releva la plaque de tôle : une monceau de cendres noires caractéristiques y apparut.

— Ah ! fit le jeune homme, on en a brûlé ici des tas de papiers !.. Voyons si les canailles auront eu soins de s'assurer que tout était consumé ?

S'agenouillant aussitôt devant le foyer, il fouilla avec précaution l'amas léger de feuilles carbonisées. Il en retira de nombreux morceaux enfumés, mais sur lesquels des lambeaux d'écriture étaient encore lisibles.

La plupart étaient incompréhensibles.

« ...Prémol... Maignan, Paris, Reçu très bon accueil chez Ca... espoir... »

— Ça c'est l'écriture de M. Blaisois, du Vincent.

— Prémol ! Il y a Prémol... Paris !... s'écria Claude.

— Chut ! fit son père, en lui frappant sur l'épaule.

Le bouillant sergent oubliait qu'il était dans le rôle d'un cambrioleur.

— Ne perdons pas de temps à chercher ici le secret de ces énigmes, reprit le vieux Nivolet... Nous lirons tout cela à loisir à la maison.

D'autres débris, de papier bleu, paraissaient provenir de télégrammes. Malheureusement, il n'en restait que des angles, sans aucun inscription.

Puis, Claude poussa un cri étouffé, de triomphe... il se releva, tenant un quart de feuille presque intact...

— Encore l'écriture de M. Blaisois ! dit Vincent.

Ils déchiffrèrent ensemble ce qui demeurerait lisible :

« ...supplie de lui accorder. Je vous assure que cette femme mérite votre estime... Ne la repoussez donc plus, je vous en prie moi-même... »

— Que diable veut dire ce gri-moire ?... firent-ils ensemble...

— Il semble bien que ce soit de Mme Anne qu'il s'agissait dans cette lettre, dit Vincent... Mais que M. Blaisois ait écrit cela, c'est incompréhensible... Et c'était à sa mère qu'il écrivait, sans doute...

— Voyons encore ! dit Claude en se remettant à genoux... Tiens ! une enveloppe... L'adresse y est encore déchiffrable : « Marquis de Prémol... Montréal, Canada »... Les coquins n'ont rien voulu laisser subsister qui rappelât ce nom qui leur fait peur, et il ressort quand même des cendres !... Hélas ! tout cela n'est pas grand'chose... Ah ! encore un coin blanc.

Le jeune homme tira, de l'amas de poussières noires, le dernier lambeau que le feu avait épargné. C'était une fin de lettre :

« Crois, mon chéri, à toute l'affection de mon cœur, qui ne vit que pour toi.

« Ta femme : Anne. »

Vincent et son fils se regardèrent. Tous deux avaient les yeux humides...

— Pauvre dame ! murmura Claude.

— Bandits ! Bandits ! Bandits ! gronda le vieillard.

Il n'y avait plus rien à voir dans cette chambre.

Vincent rangea avec soin ces débris de lettres dans une enveloppe prise sur le bureau, la mit dans la poche intérieure de sa veste et ils continuèrent leurs investigations dans les autres parties de la grande maison.

Mais ils ne découvrirent plus rien, ni dans le salon, ni dans les chambres de Mme Blaisois et de Thornicrof.

— Je m'étonne, dit le vieux jardinier, de ne voir nulle part le secrétaire qui était j'en suis sûr, près de la fenêtre de la chambre, où est mort M. Jean. C'était un meuble très ancien. Le vieux marquis, M. Gaspard, disait qu'il était au château depuis qu'on l'avait construit, mais qu'il remontait bien plus haut... Il paraît qu'il y avait des tiroirs secrets, des doubles fonds, des cachettes extraordinaires. M. Jean aura peut-être eu l'idée d'y enfermer ses papiers. Je me rappelle qu'il regardait fixement de ce côté avant de mourir. Mme Anne l'avait remarqué aussi. Elle me demandait, affolée : « Que voit-il ?... Que veut-il donc dire ? » car le malheureux ne pouvait pas deviner. Mais où a-t-on mis ce meuble ?

Avec une nouvelle ardeur, les deux hommes parcoururent toutes les pièces de la maison... Ils finirent par le grenier.

Là, Vincent Nivolet montra tout de suite, parmi les vieilleries poussiéreuses qui s'y trouvaient rassemblées, un élégant bureau d'acajou, orné de poignées de cuivre ciselé, dont tout le haut était brisé.

— Le voilà, dit-il.

Les tiroirs intérieurs étaient simples on s'était contenté de les ouvrir. Mais la partie supérieure du meuble, qui contenait les cachettes, avait été littéralement éventrée.

— M. Blaisois aura eu la même idée que nous, dit Vincent, et, pour s'emparer des secrets du marquis, il n'a pas hésité à défoncer ce joli bureau. Il faut donc croire qu'il n'y a rien trouvé, puisque le 30 septembre, sa mère lui écrivait de chercher encore...

— A moins qu'il n'ait fouillé ce meuble depuis...

— Nous le saurons, probablement, par les domestiques.

A trois heures du matin, le jardinier et son fils se retrouvèrent devant la fenêtre du billard. Ils se rechaussèrent, mais, au lieu de sortir par le même chemin, ils ouvrirent, de l'intérieur, la grande porte du perron, dont la clef était dans la serrure.

Ils replacèrent, alors, sur ses gonds, le volet qu'ils avaient si adroitement enlevé, refermèrent les persiennes et la fenêtre à l'es-

se présenta à son travail au parc Borély.

Il ne fallait, par aucun indice, attirer l'attention dans le cas où leur audacieuse visite à la Mare-aux-Bois viendrait à être éventée.

Il était très certain que les soupçons de Blaisois se porteraient sur son ex-jardinier, puisque c'était chez lui que s'hébergeait la veuve de Jean de Prémol, et que tout indiquait, dans le cambriolage du château, l'intention unique de s'emparer des papiers intéressant cette femme.

Quant à Claude, il n'avait aucune raison de ne pas dormir tard, et il ne s'en priva pas. D'ailleurs, aux craintes exprimées par son père, d'une plainte possible de M. Blaisois, il avait répondu avec une superbe confiance :

— Il n'oserait pas.

Anne Bochet et Aurélie entendirent donc d'abord de sa bouche le récit de leur expédition.

La jeune mère lut avec attendrissement le passage de sa lettre dans laquelle elle affirmait à

billet rédigé en style télégraphique :

« Prémol — maignan, Paris, — Reçu très bon accueil chez Ca... espoir. »

« ...maignan, c'est évidemment Lemaignan... Cela devait être à mon adresse... « Très bon accueil chez Camille... espoir... » Quelle dérision !... Mais pourquoi ne l'ai-je pas reçu, ce télégramme ?

Aurélien eut tout à coup l'intuition de la vérité :

» Parce qu'il n'est pas parti, parbleu ? s'écria-t-elle. Tout ça,



Thornicrof congédia la jeune femme...

pagnolette, et, sortant enfin définitivement, ils tirèrent sur eux la lourde porte de chêne.

De l'extérieur, rien ne pouvait indiquer que la maison avait été cambriolée.

Un instant plus tard, ils franchissaient de nouveau le mur du parc, et, ayant raccroché à sa place l'échelle qu'ils avaient empruntée au voisin, ils reprenaient, en se promenant, la direction de Marseille, dont l'immense leur dormait sous ses ombrages séculaires, gardant toujours l'impénétrable secret du mort.

XII

Le jour trouva debout le vieux Nivolet, A l'heure accoutumée, il

son mari l'affection inaltérable de son cœur. Elle regarda longuement la vieille enveloppe adressée à Montréal.

— C'était avant notre mariage, dit-elle. Toutes les lettres qu'il m'avait écrites durant ces deux années, je les conservais comme des reliques, à Paris... Hélas ! je n'en possède plus une seule !

Devant les lambeaux de l'écriture de Camille, elle resta stupéfaite.

— Comment pouvait-il écrire à sa mère que je méritais son estime quand, en réalité, il refusait de me recevoir ? Que signifie cette contradiction ? C'est incompréhensible !

— Et ceci l'est pour autant, dit Claude en montrant à la veuve le

c'étaient des mensonges... une comédie... On faisait croire à M. Jean qu'on l'aimait bien ; on lui faisait lire des lettres qui ne paraient pas... Et lui, le pauvre, confiant, vous faisait télégraphier qu'il recevait bon accueil ! Et ça ne partait pas davantage !

— Et pendant ce temps, on l'empoisonnait ! Tu as raison, petite sœur, s'écria Claude à son tour. Voilà l'explication de ces bonnes phrases de M. Blaisois à sa mère... Oh ! la chipie !

Toute l'indignation du brave sergent n'avancait pas ses projets de poursuites contre l'assassin de la Mare-aux-Bois.

Il dut repartir pour son régiment sans avoir pu éclaircir la question de savoir si M. Blaisois

avait défoncé le vieux bureau à secrets avant ou après avoir reçu la lettre de sa mère l'engageant à continuer ses recherches.

Il n'était pas facile, en effet, à l'ancien jardinier chassé de la Mare-aux-Bois d'interroger les domestiques du banquier sans éveiller aussitôt leurs soupçons. Ce n'était que par sa visite nocturne au château qu'il connaissait l'état de cet ancien meuble; il ne pouvait donc en parler le premier sans se trahir.

Mais Vincent espérait reprendre sans trop de difficultés ses relations interrompues avec le valet de chambre Germain.

Ce dernier aimait assez la bouteille, et en sachant quel cabaret il fréquentait, il serait sans doute possible de l'y rejoindre de temps en temps et de le faire parler.

En errant, le soir, après le souper, aux alentours de la banque Blaisois et Lachmann, il espérait le rencontrer quelque jour.

Cet espoir se réalisa après plus d'un mois de patientes allées et venues devant l'hôtel du banquier, à un moment où le brave Nivolet commençait à désespérer de ne jamais atteindre Germain par ce procédé.

Le valet de chambre crut que Vincent passait par hasard dans la rue Saint-Ferréol.

— Té ! Nivolet ! s'écria-t-il. Quelle veine ! Et qu'est-ce que vous devenez, mon bon

— Je cultive les roses, au parc Borély. Et vous ?

— Moi ? Toujours chez le patron...

— Ça va bien ?

— Eh oui !... Vous n'avez pas regretté d'être parti ?

— Bah !... Maintenant que c'est fait !... Il n'y a qu'une chose que je regrette... Oh ! pas le patron, il m'a trop dégoûté ! Mais les bons amis que j'avais là-bas, et puis le jardin auquel j'étais habitué. Ici, je m'ennuie... Personne avec qui causer, le soir. Au château on taillait des bavettes !... Fini pour moi, maintenant : il faut se balader tout seul, à relimer les devantures comme un croquant !

— Et mam'zelle Aurélie ?

— Elle travaille. Elle est bien gentille. Mais pour causer, vous comprenez, on aime être entre hommes.

— On pourrait bien se voir quelquefois si vous ne demeurez pas trop loin.

— Oh ! à deux pas : rue de la Darse.

— Alors, c'est facile. Je serais content de trinquer avec vous... Pas ce soir, la patronne attend.

Mais dimanche... Au 4 de la rue du Jeune-Anacharsis, il y a un petit café bien tranquille, où on peut causer à l'aise... Et puis, de bonnes consommations, vous savez, là !

Germain fit claquer sa langue.

Cette onomatopée valait tout un éloquent discours.

— Et donc, à dimanche, mon vieux ! dit Vincent.

— Sans faute ! répondit le valet de chambre en s'éloignant au pas gymnastique.

Le dimanche suivant, vers cinq heures, Vincent Nivolet était attablé dans un angle du café indiqué par Germain devant une bouteille de vin et deux verres, et s'absorbait, en attendant, dans la lecture d'un journal.

Depuis leur expédition à la Mare-aux-Bois, il ne lisait pas le journal sans l'anxiété d'y lire qu'on avait constaté le cambriolage du château et que la police était sur la trace des malfaiteurs.

Heureusement, on était déjà au commencement de février et rien n'avait encore paru dans les journaux à ce sujet.

— Depuis six semaines, pensait le vieux Nivolet, la pluie a dû effacer toutes les marques de pas que nous avions laissées.

Germain entra bientôt.

Il avait déposé sa livrée et revêtu un complet à carreaux gris qui faisait de sa personne une sorte de vaste damier. Sa grosse figure rasée et sans moustaches émergeait d'un col de couleur bleu pâle si serré que son cou en débordait en un bourrelet circulaire.

Germain était un habitué de la maison. Il serra à droite et à gauche des mains qui se tendaient vers lui, tapa dans le dos de plusieurs, alla faire une risette à la patronne, qui somnolait derrière son comptoir, et arriva enfin à Vincent Nivolet.

Celui-ci constata avec plaisir que le coquet valet de chambre était déjà quelque peu émoustillé par la boisson.

— Campo !... s'écria Germain en s'asseyant en face de Vincent et en se frottant les mains. Pour toute la soirée ! Aussi, je me paie une baignoire à l'Eldorado... Venez-vous

Le vieillard sourit. Il se rappelait qu'un des moindres défauts de Germain était l'ostentation.

— Non, dit-il, ce n'est plus de mon âge... Mais en attendant, nous allons boire cette bouteille à notre bonne rencontre.

Pour entrer en matière, Vincent demanda des nouvelles des autres domestiques de la Mare-

aux-Bois, puis, tout naturellement, il ajouta :

— Qui est-ce qui m'a remplacé, là-bas ?

— Un Russe. Un ancien domestique du prince Bariatinski, de Saint-Raphaël... Vous savez bien, ce prince qui fait tant d'esbrouffe.

— Oui, oui. Alors, ça doit être un jardinier épatant ?

— Pour ça, il me semble qu'il ne s'y entend pas comme vous.

— Est-il marié ?

— Non.

— Alors, il doit être au large dans ma petite maison. Est-ce qu'il y habite l'hiver ?

— Non. Monsieur le fait coucher dans le cabinet, à côté du vestibule, rapport aux malandrins qui pourraient venir voler au château...

Vincent Nivolet eut envie de rire. Avec Claude, il avait traversé ce cabinet : il n'y avait personne. Sans doute, le Russe, s'ennuyant d'être seul dans la grande maison, était allé chercher une distraction au cabaret.

— Pauvre château ! fit Vincent.

J'y suis souvent par la pensée, vous savez. Quand on a passé toute sa vie à un endroit, on ne l'oublie pas comme ça ! Est-ce qu'il y a du nouveau ?... Une mort, ça bouleverse toujours pas mal de choses.

— Bien sûr ! Monsieur a tout fait désinfecter, de peur de la contagion.

— Qui est-ce qui a hérité de la galette ?

— La vieille guenon.

C'était sous cette appellation flatteuse que les domestiques de Camille Blaisois avaient coutume de parler de sa mère.

— M. de Prémol n'avait pas laissé de testament ?...

— Pour vous répondre, faudrait être le diable, fit Germain en baissant la voix. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a brûlé rudement de papiers, dans les cheminées, après l'enterrement... et même avant. Tous les domestiques, nous l'avons constaté. Seulement, c'est pas notre affaire... On ne dit pas tout ce qu'on pense.

— Ça m'étonne que M. Jean n'ait pas fait de testament... Si on avait bien cherché, on aurait peut-être trouvé.

— Ah ! bé, oui !... Monsieur a tellement cherché qu'il en a cassé en mille morceaux le bureau qui était dans la chambre de M. le marquis.

— Pourquoi, cassé ? fit Vincent en feignant le plus vif étonnement.

— Rapport aux cachettes... C'était un meuble truqué, vous comprenez...

— Et il a fait ça tout de suite après l'enterrement ?

— Oh ! pas tout de suite : cinq ou six jours après... peut-être huit... je ne me souviens plus. Mais personne n'était entré dans la chambre. Monsieur en avait toujours la clef dans sa poche. Alors, s'il y avait un testament lui seul le sait, hein ?

Le jardinier écoutait à peine Germain. Il savait maintenant ce qu'il voulait savoir : c'était bien avant de recevoir la lettre datée du 30 septembre que Blaisois avait démonté le vieux secrétaire.

Les termes mêmes de cette lettre démontraient qu'il n'y avait rien trouvé.

Or, plus Vincent réfléchissait, plus il rejetait l'hypothèse que le marquis eut pu détruire son contrat de mariage et son testament. Une telle destruction eut favorisé les Blaisois ; ç'aurait été une trahison envers sa femme et l'enfant qu'elle attendait.

Ces papiers n'avaient donc pas été détruits. Puisqu'on ne les trouvait pas au château, c'est que quelqu'un les avait pris. Mais qui donc ?

A ce point de sa déduction, une image s'évoqua dans l'esprit du vieillard : celle du docteur Thorncroft.

Comme médecin, il avait eu ses entrées libres auprès du malade.

— Eh ! eh ! fit Vincent, absorbé dans le fil de ses pensées.

Germain venait d'achever la bouteille. Il regarda le jardinier avec étonnement mêlé de moquerie.

— Le vieux baisse, pensa-t-il.

Puis, tout haut, il ajouta, en se levant :

— Content de vous avoir vu, père Nivolet... Bonjour à mam'zelle Aurélie... Faut que j'aille dîner, pour être à l'heure à l'Eldo.

Vincent lui secoua vigoureusement la main et le laissa sortir.

Il paya les consommations et sortit lui-même bientôt après.

Anne Bochet et Aurélie l'attendaient dans le petit appartement de la rue de la Darse.

— Oh ! puissiez-vous dire vrai ! s'écria la jeune veuve quand Nivolet lui eut rapporté son entretien avec Germain, qu'il eut énoncé son opinion relative à l'existence des papiers de M. de Prémol et exprimé l'hypothèse que Thorncroft en était le détenteur. Si ces actes ne sont pas détruits, une chance me reste de les avoir un jour, dussé-je pre-

mettre à ce misérable de médecin toute la fortune qu'ils représentent pour moi!... Sans doute, il me serait infiniment doux de vous récompenser de votre dévouement, de rendre à mon Robert le bel héritage qu'on lui a volé. Mais c'est bien plus que des richesses que ces papiers représentent à mes yeux: c'est mon honneur... Car je rougis à la pensée de ce que je devrais répondre à mon fils quand il me demandera le nom de son père... quand il aura l'occasion de voir son acte de naissance et que je lirai dans ses yeux, sinon la réprobation, du moins la honte de sa mère!... Oh! merci, mon bon ami, de tout ce que vous et tous les vôtres faites pour moi!

— Ce n'est rien que de très simple, madame, et si nous ne le faisons pas, nous serions des ingrats. Il y a des maîtres envers qui l'on est quitte lorsqu'on leur a donné le travail dû: ce sont ceux qui ne vous donnent que de l'argent... Mais ceux qui vous donnent aussi de leur cœur le travail ne suffisent pas à nous acquitter envers eux. Moi, le vieux père Nivolet, j'ai été jeune aussi. Eh bien! je me souviens de M. le marquis, M. Gaspard; il ne passait pas devant la maison sans s'arrêter: «Bonjour, Vincent!» qu'il disait; «Bonjour, monsieur le marquis!» que je répondais. Et il me serrait la main, et me demandait de mes nouvelles et de celles de mes parents... Plus tard, Mme la marquise, pas l'Anglaise, l'autre, la première, une sainte, ne passait pas de semaine sans apporter quelque gâterie à mes petits... Ah! les braves gens! les nobles gens que c'étaient!... Mon Claude, Aurélie, ont sauté sur leurs genoux comme si ça avait été leurs enfants. Ah! ça ne s'oublie pas, cela, tonnerre! Et ça ne se paie pas non plus!... Mais patience, madame! Tout ce que je vous ai dit, ce n'est encore que des suppositions... Faudra les vérifier avec précaution. Quant à demander quelque chose à M. Thornicrof, je crois que ce serait peine perdue. Il ne doit avoir pris les papiers que pour faire chanter l'assassin, et il ne les lâcherait pas sans être payé argent comptant.

— La perspective d'un énorme gain à réaliser le tenterait peut-être?

— Il y aurait un procès. Avec les influences que peut faire agir M. Blaisois, avec sa banque il n'est pas sûr de perdre. De plus, M. Thornicrof, qui gagne, paraît-il, des mille et des cents francs à Paris, avec ses drogues et sa

médecine, n'aimerait pas qu'on dise qu'il a été compromis dans une histoire aussi louche que le vol des papiers d'un de ses malades; ça lui porterait un trop grand préjudice... Ah! si vous aviez les millions dans la main, je vous dirais: allez-y!... Mais, n'ayant que des promesses à lui faire, ne comptez pas rien obtenir de lui, d'autant plus que ces gredins-là sont habitués à toujours mentir et qu'ils ne croient pas aux promesses des autres...

Anne demeurait désolée dans sa nouvelle désillusion. Son visage résigné exprimait tant de souffrance que Vincent Nivolet ajouta:

— Je dis ce que je vois, madame; mais faut pas vous désespérer. S'il y a quelque chose à faire, on le fera, soyez tranquille. Seulement, une imprudence peut tout perdre; il faut aller avec précaution. Nous en parlerons avec Claude. C'est lui qui a déjà eu l'idée de l'expédition à la Mare-au-Bois; il trouvera bien quelque nouveau truc pour cette fois-ci.

Cependant, par une prudence peut-être excessive Vincent Nivolet ne voulut rien écrire à son fils. Il supposait que, sans le savoir, ils étaient peut-être soumis à une surveillance de la police, comme soupçonnés du cambriolage de M. Blaisois, et que leur correspondance risquait d'être décachetée.

Il avait donc recommandé à Claude de ne jamais faire la moindre allusion à cet événement, ni aux recherches qu'il se proposait de faire pour démontrer la culpabilité de Camille Blaisois.

Claude devait revenir à Pâques pour quelques jours: on lui parlerait à ce moment des soupçons contre Thornicrof. Mais, par

suite de nécessités diverses du service, le sergent ne put pas obtenir la permission sur laquelle il comptait et il dut annoncer à son père qu'il ne pourrait se rendre à Marseille qu'après les manœuvres d'automne.

D'ailleurs, le travail «abondait», rue de la Darse, et, pour arriver à satisfaire leur clientèle de plus en plus nombreuse, Anne et Aurélie durent s'adjoindre, d'abord comme aide d'occasion, puis définitivement, une ouvrière qui demeurait dans la maison, à l'étage au-dessous, où elle vivait seule avec sa vieille mère.

C'était une jolie fille de Provence, au teint doré, aux yeux noirs, aux cheveux bruns, dont les dix-sept ans rayonnaient de gaieté...

C'était par son rire et ses chants que ses voisines du quatrième avaient d'abord remarqué sa présence dans la maison.

Cette voix joyeuse, qui montait à chaque instant de la journée, c'était comme un rayon de soleil qui venait éclairer l'appartement en deuil de la veuve de Jean de Prémol.

Aurélie la croisait souvent dans l'escalier, et la belle franchise qui brillait dans les yeux de la jolie ouvrière lui avait inspiré dès les premiers jours de la sympathie. Elle avait cependant évité, par prudence, de se lier avec elle avant de savoir si cette jeune fille méritait son affection.

Mais plusieurs mois d'habitation dans la même maison avaient montré à la fille de Nivolet que Marcelle Aubaniès était d'une conduite irréprochable.

Non seulement elle restait parfaitement sage, mais nourrissait par son travail sa mère à demi infirme, dont elle égayait les tristes jours par ses chansons; elle était une fille modèle.

Ce fut pour la pauvre ouvrière une grande satisfaction que d'avoir ses journées assurées par les travaux que lui confia Anne Bochet, et les relations entre les trois jeunes femmes devinrent rapidement intimes.

Comment Anne, qui n'avait que vingt ans, eût-elle pu conserver son secret lorsqu'elle voyait Marcelle embrasser son Robert ou le prendre sur ses genoux pour le faire cavalcader, aux rires inextinguibles de l'enfant?

Comment de son côté une jeune fille de dix-sept ans, vive et généreuse, n'aurait-elle pas éprouvé aussitôt la plus tendre affection pour cette gentille maman si atrocement déshonorée et spoliée?

Les jours et les semaines de l'été passèrent donc plus doux, rue de la Darse, illuminés par l'exubérante gaieté de Marcelle Aubaniès.

Robert avait un an et courait déjà dans la maison, se glissant comme un lutin sous tous les meubles et distrayant tout le monde de ses adorables «tyrannies».

De la Mare-aux-Bois, aucune fâcheuse nouvelle n'était sortie.

La famille Blaisois s'y était pourtant réinstallée comme chaque année, au commencement de l'été, et le banquier, du moins selon les rapports inconscients de Germain, au café de la rue Jeune-Anarchasis, n'avait rien remarqué d'anormal.

Vincent se perdait en conjectures. Il y avait dans la chambre même de M. Camille une trace qui ne pouvait passer inaperçue, c'était le bris des tiroirs du bureau que Claude avait fait sauter avec son ciseau.

Le vieux jardinier finit par conclure, du silence étonnant de

(Suite à la page 18)

Un Régal
des
Chaleurs



Christie's
WATER ICE WAFERS

avec un rafraichissant—une tasse de
thé, ou toutes seules—délicieuses.

Au magasin ou au téléphone, demandez toujours les

Biscuits de Christie
Excellence de Qualité depuis 1853



A la veille d'un grand voyage..

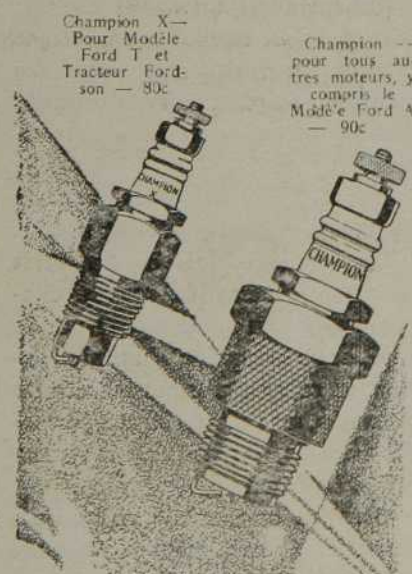
POUR vous assurer un roulement idéal et continu, installez dans votre auto un nouveau jeu des excellentes Bougies d'allumage Champion. Elles ranimeront la vitesse, la force et la souplesse de l'auto, économiseront l'essence et l'huile, et votre auto roulera mieux dans n'importe quelle circonstance.

Champion est de beaucoup la meilleure bougie, grâce à ses nombreuses particularités exclusives de structure et de fonctionnement.

Un isolant nouveau en sillimanite conçu pour résister à la température beaucoup plus élevée du moteur moderne à haute compression. Un solide joint métalloplastique récemment breveté qui reste imperméable aux gaz sous haute compression. Des électrodes perfectionnées qui assurent en tout temps un entrefer fixe.

C'est pour toutes ces raisons que vous pouvez acheter en toute confiance des Bougies d'allumage Champion en vue du fonctionnement plus économique et meilleur de votre auto.

CHAMPION SPARK PLUG CO. of Canada, Ltd.
Windsor, Ontario



Champion
Bougies d'allumage

Fabrication Canadienne

L'HERITAGE DE PREMOL (Suite de la page 17)

Blaisois, qu'ayant de bonnes raisons de ne pas attirer sur lui l'attention de la justice, le misérable avait préféré ne pas signaler le cambriolage de son chalet.

— Claude avait raison ! pensa-t-il... Il n'ose pas.

L'avenir devait prouver au vieillard qu'il avait tort de s'abandonner à trop de confiance.

Vers la fin d'août se produisit un événement qui eût pu éveiller les méfiances d'Anne Bochet et de tous ceux qui vivaient avec elles, s'ils avaient été moins persuadés de l'impuissance d'agir de Camille Blaisois.

Un jour qu'Anne était sortie avec son bon chien, laissant son bébé à la garde d'Aurélie, il arriva que l'enfant, trompant la surveillance de la jeune fille et trouvant ouverte la porte de l'appartement, sortit sur le palier.

Comment put-il descendre les quatre étages de la maison, c'est ce qui ne devait jamais s'expliquer clairement.

Un fait certain, c'est que Marcelle Aubaniès, qui revenait d'une course aux allées de Meilhan, le reconnut dans les bras d'une femme qu'elle n'avait jamais vue à l'angle de la rue Noailles et du cours Saint-Louis.

L'inconnue, la figure couverte d'une épaisse voilette, frisant la cinquantaine autant qu'on en pouvait juger à ses cheveux grisonnants, s'en allait d'un pas pressé vers la rue Noailles.

Marcelle l'eût peut-être laissé passer sans oser l'arrêter, s'imaginant être trompée par une ressemblance, si le plus heureux des hasards ne l'avait obligée à stationner deux secondes devant cette femme par suite d'un encombrement du trottoir.

Il n'y avait pas à se méprendre : c'était non seulement le gentil minois de Robert, c'était sa chevelure blonde ondulée et bouclée, c'étaient aussi sa robe de crépon rose et son tablier à fleurs !

— Mais c'est Robert ! Té ! s'écria-t-elle.

La femme eut une seconde d'hésitation et de surprise. Mais aussitôt elle se remit :

— Ah ! vous le connaissez donc !... Pauvre petit ! Je l'ai trouvé tout seul au coin de la rue de Rome ; personne n'a pu me donner d'indications. Alors, je l'emportais au commissariat de police.

Le bébé tendait ses petits bras potelés vers Marcelle et trépinait de façon expressive.

— Je vois qu'il vous reconnaît aussi, continua l'étrangère. Je suis bien contente de vous avoir rencontrée ! Quelle chance tout de même ! Vous n'êtes pas sa maman pourtant, ma belle, vous êtes trop jeune.

— Non, mais nous habitons la même maison.

— Alors, rapportez-le lui vite, le pauvre amour !

Marcelle prit l'enfant et s'éloigna rapidement, ne songeant qu'à l'angoisse de Mme Bochet devant la disposition de son fils, sans même penser à remercier l'inconnue, ni à lui demander son nom.

Celle-ci avait, d'ailleurs, aussitôt disparu dans la foule.

Quand Marcelle Aubaniès arriva rue de la Corse, elle trouva toutes les bonnes femmes de la maison en émoi. Vieilles et jeunes, toutes étaient réunies sur la porte, questionnant Aurélie, qui, son mouchoir à la main, sanglotait en répétant pour la dixième fois, les mêmes explications.

Le retour de Robert fit l'effet d'un explosif.

Toutes les commères éclatèrent en exclamations :

— Té ! Pêchère ! le voilà.

— Qu'il est mignon, le pit-choun !

— Bé ! on fait déjà pleurer sa maman !

Mais Aurélie s'était jetée sur lui et l'emportait en le couvrant de baisers.

— Vous l'aviez donc emmené ? s'écria-t-elle, enfin, en s'adressant à Marcelle... Vous m'avez fait une peur atroce ! Heureusement que sa mère n'y était pas !...

— Mais, je ne l'ai pas emmené, répliqua Marcelle. C'est vous qu'il faut gronder : vous l'avez mal gardé... Je l'ai vu par hasard, rue de Noailles. Une bonne femme l'emmenait : elle l'avait trouvé, rue de Rome...

— Ce n'est pas croyable, Sainte Vierge !

— Vous aurez laissé la porte ouverte, et comme il trotte bien, maintenant, ce petit diable, il en a profité pour s'échapper...

— Mon Dieu ! s'il s'était fait écraser !... Ah ! petit polisson ! C'est du joli ! On vous apprendra à faire de la peine à ceux qui vous aiment bien !

Et, avec la logique des grandes sœurs, les deux jeunes filles le punirent en le comblant de caresses et de friandises.

Quand Anne Bochet rentra et qu'on lui conta l'aventure, heureusement terminée de son petit Robert, elle ressentit une émotion si douloureuse qu'elle fut sur le point de défaillir.

Tout en embrassant passionnément son cher bébé, elle éclata en sanglots.

— Mon Dieu, répétait-elle, dire que j'aurais pu ne pas le revoir ! Mon fils ! Mon trésor ! Ma vie !

— Je m'en veux, dit Marcelle, les larmes aux yeux. C'est ma faute !... J'aurais laissé la porte ouverte en m'en allant ! Pourtant, il m'avait bien semblé l'avoir tirée derrière moi...

Anne tremblait nerveusement...

— Non ! Marcelle, j'ai peur que l'on en veuille à Robert... J'ai toujours eu cette idée que ceux qui ont tué son père voudraient le tuer aussi, ou, au moins, me l'enlever pour le perdre... Comment voulez-vous que ce petit ait descendu quatre étages et qu'il ait marché jusqu'à la rue de Rome sans que personne ne l'arrête ?... Ce n'est pas possible.

— Pourtant, cette femme paraissait bonne personne, dit Marcelle, dont la confusion couvrait le visage de rougeur.

Anne comprit son émotion. Elle lui sourit, et l'attirant contre elle l'embrassa.

— Vous me l'avez ramené, ma chérie ! dit-elle. Je vous répète que je ne peux vous en vouloir, pas plus qu'à Aurélie... C'est à cette étrangère que j'en veux !... Comment était-elle ?

— Ah ! j'ai été sotte... Je ne l'ai même pas regardée. Je n'ai vu que Robert ! C'est une figure que je ne connais pas, voilà tout ce que je peux dire.

— Enfin ! Dieu protège le cher petit !

Vincent Nivolet resta pensif un long moment, quand Aurélie lui apprit, à sa rentrée, l'événement survenu dans la journée, et les appréciations de Mme Bochet.

— Je ne crois pas à une tentative d'enlèvement, dit-il... Néanmoins, faites toujours bonne garde.

Septembre vint, et Claude annonça, enfin, son arrivée pour quinze jours.

Dans le petit appartement, on se serra un peu ; Aurélie passa dans la chambre d'Anne pour laisser sa place à son frère, et ce fut, au-dessus de ce nid affectueux, perché au-dessus des agitations et du bruit de la grande ville, une période de tranquille bonheur et d'ardentes espérances.

Claude avait adopté sans une seconde d'hésitation l'hypothèse de son père : dès l'instant que les papiers de M. de Premol n'avaient pas été détruits par lui et que Blaisois ne les avait pas retrouvés, c'est Thorncroft qui les eût enlevés.

— Il n'y avait pas loin de Saint-Denis, à Paris, s'écria le sergent. Je tâcherai de faire quelques investigations chez ce docteur... Troune de l'air! Il a un nom à coucher dehors qui ne me dit rien qui vaille. C'est sans doute lui qui a fourni le poison à M. Blaisois!

Mais au récit d'Aurélié relatif à l'escapade de Robert le jeune sous-officier ne répondit que par un éclat de rire.

— C'est une idée fixe! fit-il moqueur... Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire d'un gosse qui ne sait même pas parler?... Le tuer? Bon dieu! Pourquoi donc?... Si vous aviez les preuves de sa naissance, je ne dis pas... Ce pauvre pitichoun serait un héritier gênant. Mais les canailles savent bien que vous n'avez rien du tout... Et ils ne vont pas se fourrer pour rien dans une histoire d'enlèvement qui pourrait leur coûter gros!... Allons! le petit a voulu faire un peu le faraud, pas plus! Il ne faut pas s'en tourmenter... Je vous dis, moi, qu'ils ont tous peur, les Blaisois, Thorncroft et compagnie, et que loin de rien oser contre nous, ils se tiennent cois, espérant qu'on les oubliera. Vous voyez bien pour la Mare-aux-Bois, ils n'ont pas porté plainte! Ils n'ont même pas caché l'affaire à leurs domestiques, de peur qu'ils n'en parlent!... Au fond, ils sont démoralisés... Ça sera bien pis si jamais nous mettons la main sur les papiers de Thorncroft!... C'est alors que nous prendrons l'offensive et carrément! L'offensive, comme dit mon lieutenant, il n'y a que ça! Pif! à droite! Paf! à gauche! Et Pan! au milieu! et Pan! Pan! Pan! Enfoncé! Ah! ah! ah! ce que nous rirons tous, alors!

Sous l'influence de cette belle humeur, une irrésistible confiance naissait dans tous les cœurs, et, peu à peu, les craintes que l'on avait eues relativement à Robert, allèrent en s'atténuant.

La nature primesautière de Claude Nivolet devait naturellement plaire à l'âme ailée de Marcelle Aubaniès. L'entrain joyeux de la jeune fille était fait aussi pour séduire l'esprit enthousiaste du beau sergent. Leur première rencontre fut comme le choc de deux électricités, d'où jaillit l'étincelle... En leurs cœurs, la flamme qui s'alluma ne devait plus s'éteindre.

Aurélié, en soeur aimante, découvrit sans retard le sentiment qui troublait pour la première fois le cœur de son frère, et très heureuse de sentir que Marcelle répondait à cette émotion par

une émotion pareille, elle s'était efforcée de donner à chacun des jeunes gens les meilleures raisons de s'aimer en leur vantant réciproquement leur droiture, leur sérieux, leur délicatesse et leur générosité.

Ce fut pour Marcelle une minute de trouble exquis que celle où Claude lui demanda de le mener à sa mère avec Aurélié.

Ce désir témoignait de la volonté de continuer les relations commencées. La jeune fille en rougit jusqu'aux lobes des oreilles.

— Venez, dit-elle en courant la première dans l'escalier.

Claude et Aurélié la suivirent. Dans sa petite chambre, assise sur un fauteuil Voltaire, recouvert de reps bleu, un chapelet dans les doigts, Mme Aubaniès pria pour sa petite Marcelle...

Un dernier rayon de soleil argentait sa belle chevelure blanche. Ses lèvres minces répétaient pour la dix millièmes fois l'oraison sacrée. La résignation au sort qui la clouait, à demi-paralysée, sur son fauteuil, avait imprimée sur ses traits une auguste expression de grandeur et de sérénité.

Elle sourit à l'entrée en ouragan de sa fille.

— Maman! Je viens te présenter le frère d'Aurélié!

Marcelle dit cela, et puis s'arrêta court, le cœur battant.

— Qu'il entre! dit la bonne vieille en branlant sa tête blanche. Si c'est le frère d'Aurélié, le fils de ce brave M. Nivolet, il est le bienvenu chez nous... Sainte Marie! Ce sont de bons gens.

Claude entra, timide, devant cette faiblesse vénérable.

Mme Aubaniès admira en souriant ce beau sous-officier, tout rayonnant de vigueur et de souplesse, hâlé de grand air et de soleil, au regard franc et loyal. Elle lui tendit la main.

Claude Nivolet n'avait jamais fréquenté les salons de la haute aristocratie, ni même aucun salon. Mais, en ce moment, il eut un geste que n'eût pas désavoué le courtisan d'une reine...

Il s'inclina sur la main tremblante que la vieille mère de Marcelle lui offrait, et saisissant les pauvres doigts ridés, il y apposa doucement les lèvres.

Etre d'enthousiasme et de spontanéité, il avait accompli ce geste avant même d'y avoir pensé.

Mme Aubaniès en fut très touchée.

— C'est bien, monsieur, dit-elle, de ne pas oublier les vieilles.

(Suite à la page 20)

IL EST IMPORTANT DE LIRE LE MODE D'EMPLOI

Veillez, Mesdames, lire le mode d'emploi qui se trouve à l'intérieur de chaque paquet de teinture Sunset — et lisez-le attentivement. Il ne faut jamais se fier au hasard. Se fier au hasard quand il s'agit de teindre à la maison peut vous causer un gros désappointement.

Le mode d'emploi Sunset est simple et explicite. Vous serez fière du résultat de votre travail, si vous le lisez attentivement avant de vous mettre à l'oeuvre.

Les Teintures Sunset sont fabriquées d'après un procédé scientifique protégé par des brevets; l'emploi de la teinture Sunset est chose simple et facile pour n'importe qui.

N'employez pas de teinture ordinaire s'il s'agit de beaux tissus — ayez recours à la Sunset et vous ne le regretterez pas.

La Sunset teint rapidement, proprement et facilement — elle teint la soie, la laine, le coton, la toile (ainsi que les tissus mélangés) en une seule opération. Elle teint aussi d'une façon indélébile.

Lisez le mode d'emploi — c'est important et intéressant.

Teinture Savon Sunset

Toutes Couleurs
15c le Pain

MANUFACTURIERS
North American Dye Corp.
Ltd.
Dept 10, Toronto, Ont.

Dy tint
SUPERBES
NUANCES
PASTEL

SOUVENEZ-VOUS DANS LES EPICERIES, LES PHARMACIES, LES MAGASINS A RAYONS ET GENERAUX



Fabrication
Canadienne
"La Teinture
Classique"

REPRESENTANTS
Harold F. Ritchie & Co.
Ltd.
Toronto, Ontario

NOUVEAU!

Pour Sous-Vêtements, etc.
Un Gros Paquet 10c.

Fabriquée et garantie par les fabricants de Sunset



VIENT DE PARAITRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval), P. Q.

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

Traitement Denise Roy EN 30 JOURS

Le Traitement Denise Roy développe et raffermi rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY, DE 30 JOURS, AU COMPLET: \$1.00

Mme DENISE ROY, 508-est, rue Roy, MONTREAL, Qué., Can.

Boîte Postale 2740

Dépt. 1

Tél.: Est 9252 J

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toute correspondance strictement confidentielle.





Gin Canadian Melchers Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS :

Gros : - 40 onces \$3.65
Moyens : 26 onces 2.55
Petits : - 10 onces 1.10

Melchers Distillery Co., Limited - Montréal

GRATIS Embellissez votre Poitrine GRATIS en 25 jours

Toutes les Femmes doivent être belles, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil. — Succès assuré en 25 jours.

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme, dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.



ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902, PARC LAFONTAINE
DEPARTEMENT 2 — BOITE POSTALE 2353 — MONTREAL

N'oubliez pas d'acheter...

LA REVUE POPULAIRE

En vente partout, 15 sous

L'HERITAGE DE PREMOL

(Suite de la page 19)

lards... Aujourd'hui, la jeunesse se sauve des vieux... Mais les vieux aiment la jeunesse et quand elle se dérange pour les voir, ils en sont tout émus... Bonjour, Aurélie, mon enfant. Voyons, Marcelle, nous n'avons rien à leur offrir?... Deux femmes seules, vous comprenez... nous n'avons pas de liqueurs... Mais une tasse de café... Ne dites pas non... ça me fait plaisir...

Claude Nivolet protestait pour la forme. Il était heureux de passer quelques instants près de cette pauvre femme, à laquelle sa visite semblait procurer tant de joie.

L'ordre et la propreté de cet intérieur pauvre disaient d'ailleurs très haut le dévouement et l'activité de celle qui l'entretenait. Aurélie n'avait pas exagéré en disant que, malgré sa jeunesse, Marcelle était une ménagère modèle.

Ce mot de ménagère prête à rire aux gens du monde. Les femmes habituées au luxe d'un nombreux personnel domestique, se considéreraient même comme offensées que quelqu'un leur accordât des qualités de ménagère.

Mais dans le peuple, ce terme résume un ensemble de hautes vertus, dont les femmes du monde ne peuvent se dispenser sans déchoir; la fidélité au devoir, le courage de se lever de bonne heure, la patience et l'économie.

A toutes ces qualités, Marcelle ajoutait son bon goût et l'exubérance de sa joie qui donnaient aux moindres choses des airs de fête et à toutes les heures un parfum de bonheur sans envie et sans regrets.

Dans cette première visite, cependant, le jeune sergent n'ose pas, malgré le courant de sympathie qui l'entraînait, avouer ses espérances à Mme Aubaniès. Ce fut Vincent Nivolet qui fit, quelques jours après, la demande officielle de sa fille à la bonne vieille.

Celle-ci en fut toute saisie.

Elle s'y attendait bien sans doute, mais pour beaucoup plus tard !

— Ah ! Pêchère ! balbutia-t-elle. Comme le temps passe ! Il me semble que c'est hier que je la langeais, et voilà qu'on me la demande... Sainte Marie ! Qu'est-ce que je vais devenir ?...

Mais Marcelle était là.

— Je reste avec toi, mère chérie ! s'écria-t-elle... J'ai bien le temps de me marier.

— Tu aimes pourtant ce gentil Claude ?

— Il ne s'agit pas de ça... Quand il aura fini son service, il reviendra ici, et si ça lui plaît toujours, eh bien, nous nous marierons.

Nivolet tendit sa main à la brave enfant.

— Je connais Claude, dit-il, il ne vous en aimera que davantage.

Une cascade de rires sortit de la gorge de Marcelle.

— Tant mieux ! s'écria-t-elle.

Claude, en effet, déclara qu'il attendrait tout le temps qu'il faudrait, mais qu'il n'aimerait jamais une autre femme, et que si Marcelle changeait quelque jour, lui, resterait vieux garçon, avec le souvenir très doux de ces jours d'espérance.

Hélas ! Bien des larmes allaient couler de leurs yeux avant qu'il fût longtemps !

Les braves gens marchaient inconsciemment vers une atroce tragédie qui devait les broyer tous dans sa trame et les rejeter brisés et pantelants hors de la route triomphante de Camille Blaisois.

XIII

L'empoisonneur se lassait, en effet, des constantes réclamations d'argent de son complice Thornicrof.

Depuis un an, par sommes variant de cinq à vingt mille francs, il lui avait été arraché plus de quatre-vingt mille francs par l'infamieux docteur.

Une sinistre résolution l'avait d'abord poussé à satisfaire avec patience à toutes les demandes de Thornicrof. Celui-ci avait coutume de venir passer chaque été une douzaine de jours à la Mare-aux-Bois. En l'amadourant par de grandes protestations d'amitié, Blaisois comptait qu'il attirerait encore une fois chez lui l'insatiable mangeur d'argent.

Alors quelque heureux accident pourrait l'en débarrasser définitivement.

Mais le prudent Thornicrof, prétextant la nécessité de ne pas s'éloigner de sa clinique de Pierrefitte, avait répondu ne pouvoir accepter l'aimable invitation qui lui était faite.

Camille comprit. Le docteur ne se souciait pas de goûter à un élixir d'héritage quelconque, fût-il mélangé à la plus exquise chartreuse ou au plus fin cognac.

Il fallait donc essayer de l'autre moyen; la disparition de l'héritier de Jean de Premol.

(A suivre)

A la Basilique de Ste-Anne

DEDICATED TO THE SHRINE OF
ST. ANNE DE BEAUPRE

Paroles Françaises par
Louis Roland

Words & Music by
Millard C. Thomas
Op 1 No 4

Dans — le ciel pro- fond —
'Neath — a pearl-decked sky —

Andagio Religioso
f *mf* *mp* *sempre legato*

bril — lent les é- toiles, — Le mon- de re- po- se — par-
While — the world of brawn, — Sleeps bliss-ful- ly, It's strength — all

tout, — Mais bien que la nuit — ait ten-du ses voiles, Mais bien que la nuit ait
gone, — A Mul- ti tude a-waits the Dawn, A Mul- ti tude a-

cresc. poco *a poco* *ff maestoso*

ten-du ses voiles, Une fou-le veille —
waits the Dawn, Heads bowed in prayer. —

cantabile e dim.

COPYRIGHT 1928 BY AD SONG PUB. CO. NEW-YORK & MONTREAL

International Copyright Secured and Reserved

Canadian Address: 382 St. Catherine East, Montreal, Canada.

prie à ge- noux. —
The night goes on. —
cresc. expression

Mais voi- ci qu'en- fin —
Dawn comes at last, —

ap- pa- rait l'au- rore, — L'es- poir a re- pris — au coeur de cha- cun; La veille, ce- lui qui
and then the Sun; — Hope is re- vived — for ev- 'ry-one, Tho' racked with pain,
cresc. poco a

dou- tait en- core La veille, ce- lui qui dou- tait en- core A pris con- fiance
Faith- less are none, Tho' racked with pain, Faith- less are none, Each brings his gift,
poco f. maestosa cantabile e dim.

non pas en vain. —
a Deed well done. —
affettuosamente

Un grand miracle Un grand Mi-racle! est ac- com-
 "A Mir- a- cle", "A Mir- a- cle", the Pil- grims

pli! Des pè- le-rins, c'est le seul — le seul cri. Peu-ple, de-bout!
 cry, A Saint from Hea-ven pass-es— pass- es by, Pain is con- quered,

et que s'é- lance Peu— ple, de- bout! — et que s'é- lance
 Bless- ings are nigh, Pain — is con- quered, Bless- ings are nigh,

Ton chant d'a- mour au ciel im-
 A Prayer goes up to Hea- ven

mense.
 high,

L'édition "de luxe" en couleur, de ce numéro, sera envoyée, poste payée, à raison de 35c ou trois numéros assortis pour un dollar.
 Envoyez par mandat, ou lettre enregistrée, directement aux éditeurs.

AD SONG PUB. CO., 382 Ste-Catherine Est, Montréal

L'ONCLE A HERITAGE



Le neveu.—Docteur, y a-t-il de l'espoir?
Le médecin.—Ça dépend de ce que vous espérez.

CRISE DE DESEPOIR

Une femme.—Allez vite chercher le médecin. Je veux mourir, je veux mourir.

ASSURANCE



—Mais vous n'avez pas droit à une indemnité, votre mari n'était pas assuré sur la vie; seulement sur l'incendie.
—Mais justement, puisqu'il s'est brûlé la cervelle.

SUR LA PLAGE

Monsieur (à sa femme).—Viens-tu prendre un bain, Marie?

ASSURANCES



Justine.—M'accompagner? Mais je ne vous connais pas, qui êtes-vous?
Armand.—Je suis un descendant de Dollard des Ormeaux.
Justine.—Dollar. Venez.

Monologue

UNE MALADIE GRAVE

Par PAUL COUTLEE

Je ne suis pas bien, je suis malade, comme beaucoup de gens qui ne sont pas bien.

J'ai des douleurs ici, puis là, puis ici aussi, puis là, holà.

Ma maladie est indéfinissable, c'est une sensation de... oh! pas tout à fait ça, mais à peu près.

Tous les matins, lorsque je me lève, j'ai des palpitations tout le long de l'épine dorsale, depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux; c'est souffrant, et ça dure toute la journée, toute la soirée et la nuit...

Ce n'est pas dans le rein, et pourtant c'est dans le rein; ce n'est pas dans le foie et pourtant c'est dans le foie.

Le cœur est bien et pourtant il est malade. La cervelle est en parfaite santé et pourtant... quelquefois... en ce moment, par exemple... eh bien, je ne suis pas tout là.

C'est extraordinaire.

J'ai consulté un... vétérinaire.

Il m'a demandé ce que j'avais.

Je lui ai dit :

— Je ne sais pas. Je ne suis pas bien. Je ne sais pas pourquoi. J'ai des douleurs je ne sais où et ça me laisse... je ne sais comment. Mon excellent vétérinaire m'a dit :

— Voici une prescription pour... je ne sais pas quoi, vous la ferez remplir... je ne sais pas où et vous la prendrez... je ne sais pas comment dans... je ne sais pas quoi... tant de fois par jour pendant... je ne sais pas combien de temps et vous serez mieux dans... je ne sais pas combien de jours, de semaines, de mois ou d'années. Allez, vous me devez... je ne sais pas combien d'argent.

J'ai quitté mon vétérinaire je ne sais plus comment.

J'ai pris... je ne sais plus lequel de ses remèdes et je suis parfaitement...

Il n'y a que le cerveau qui... mais il paraît que ça...

Bonsoir.

Jeunes gens, jeunes filles qui récitez dans les salons, achetez : QUE NOUS DIS-TU? (62 déclamations); MES MONOLOGUES (67 déclamations). En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur : M. PAUL COUTLEE, 1226, rue Saint-André, Montréal. Prix : Un dollar le volume, au choix.

MEDICATION

— Pourquoi mettez-vous vos chaises dans votre bain ?

— Mon médecin m'a recommandé de prendre un bain de siège.

ENTRE BONNES

— Mon patron est allé à une conférence.

— Le mien est allé à une circonférence.

— A une circonférence ?

— Bien oui, à son cercle.

L'ENFANT MODERNE



Le père.—Tu as l'air en colère, Jeannot?
Jeannot.—Il y a de quoi, je suis en brouille avec ta femme.

COMBLE

— Cet homme est-il sensible !

— Lui ? Il prend le deuil chaque fois que son bail expire.

PRECAUTION



— Comme la barque prend l'eau je suis forcé de me faire payer d'avance.

DANS LE MENAGE

Madame.—Comment oses-tu me regarder en face.

Monsieur.—On s'habitue à tout.

APPRECIATION



— Elle a une voix magnifique, des notes très élevées.
— Oui, elle prend des leçons de sa couturière.

AU MUSEE

Le père. — Voici Minerve.

Le fils. — Est-ce son mari qui est derrière elle ?

Le père. — Non, elle n'était pas mariée. C'était la déesse de la Sagesse.

UN PETIT SERVICE

Un agent ramasse un ivrogne à la Place d'Armes.

L'agent. — Ne vous inquiétez pas, je vais vous conduire chez vous. Où demeurez-vous ?

L'ivrogne. — Chi...ca...go...

AU TRIBUNAL

Un blanc est accusé d'avoir frappé un nègre sur la tête.

Le juge. — Avec quoi vous a-t-il frappé ?

Le nègre. — Avec un fer à repasser.

Le juge. — Mais je ne vois aucune marque sur votre tête.

Le nègre. — Non, mais regardez le fer.

RETOUR DE VOYAGE

— As-tu apporté un souvenir de Milan ?

— Ah, tu sais, il y a bien de l'imitation dans l'antique.

UNE BONNE RAISON



— Comment ! vous avez fait trois places et vous n'avez pas de certificats ?
— Non, je suis resté jusqu'à la mort de mes patrons.

PROJETS

Le beau-père. — Vous aurez cinquante mille piastres maintenant et le reste à ma mort.

Le futur gendre. — Et quand pensez-vous que la chose arrivera ?

RECOMPENSE

L'enfant. — Papa, si je suis sage est-ce que tu m'amèneras au cirque ?

Le papa. — Non, mais je t'amènerai à l'hôtel de ville voir travailler nos échevins.

EN CLASSE

Le professeur. — Les choses abstraites sont des choses qu'on ne peut pas toucher. Pouvez-vous m'en nommer une ?

L'élève. — Un fer rouge.

CHANGEMENT DE FORTUNE

— Pauvre Arsène, il n'a plus ni parents ni amis.

— Ils sont tous morts ?

— Non, ils sont tous devenus riches.

PORTE DE SORTIE



Adrienne. — Que dirais-je à maman si elle venait à nous rencontrer ?
Ferdinand. — Vous lui direz que je suis votre frère.

PAS UNE RAISON

— Comment se fait-il que le poisson se vend si cher au bord de la mer ?

— Ça ne fait rien, moi j'habite Bordeaux et les loyers sont hors de prix.

AU LAC

Marcel. — Je commence à être inquiet.

Henri. — A quel sujet ?

Marcel. — Ma femme a plongé ici et elle n'a pas reparu.

Henri. — Il y a longtemps ?

Marcel. — Environ trois heures.

DE LA HAUTE

Ferdinand. — Je suis d'une famille pauvre mais mon père a toujours occupé une situation élevée.

Arthur. — Il était banquier ?

Ferdinand. — Non, réparateur de paratonnerre.

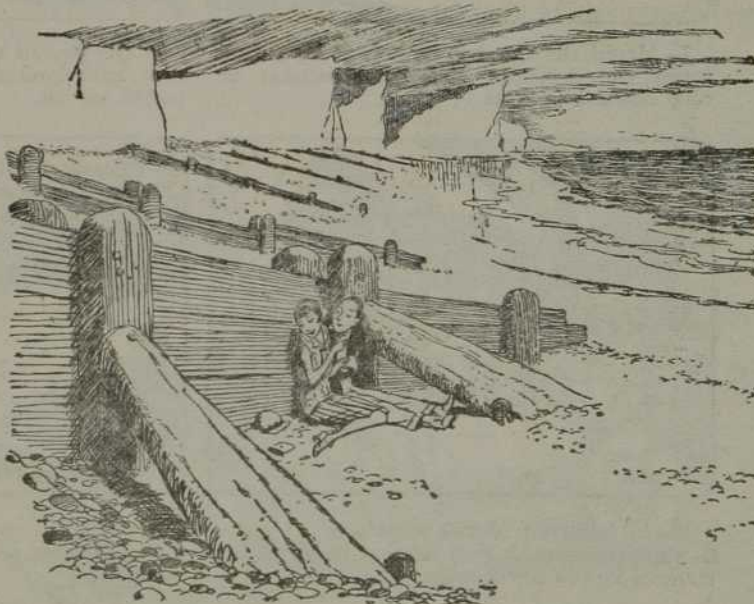
ENTRE IVROGNES

1er ivrogne. — Qu'est-ce que c'est que Galilée dont on parle tant ?

2ème ivrogne. — C'est un individu qui a découvert que la terre tourne.

1er ivrogne. — Ah, un ami alors.

PRUDENCE



Jeanne. — Léon, sois prudent, voici un navire.

Les Aventures de Marcel

EPISODE NUMERO 78



1—Marcel et Marie avaient enfin quitté le navire et essayaient de retrouver leur île qu'ils avaient quitté quelques jours auparavant.



2—Les vagues étaient très fortes et les deux enfants eurent toutes les difficultés à naviguer entre les rochers.



3—Mais une vague plus forte que les autres faillit faire chavirer la chaloupe dans laquelle ils se trouvaient.



4—Heureusement ils n'eurent que la peur et ils purent débarquer dans l'île sans accident.



5—Ils remontèrent sur la falaise par le grand escalier formé par les rochers. Ils voulaient revoir leur petite maison.



6—Quelques instants plus tard ils arrivaient à la maison qui semblait dans le même état qu'ils l'avaient quittée.



7—Marcel alla chercher du bois et les enfants furent vite réchauffés. Mais ils entendirent un coup donné à la porte.



8—Qui pouvait venir? C'était le brave petit léopard qu'ils avaient laissé dans l'île qui leur rapportait une oie.



9—Les enfants lui firent fête et mangèrent l'oie de bon appétit. Le petit léopard eut un bon morceau pour lui.



10—Le lendemain lorsque les enfants se levèrent ils s'aperçurent qu'il avait neigé et ils virent des marques de pas sur la neige.



11—Il fallait savoir d'où venaient ces marques. Ils suivirent la piste et arrivèrent près d'une caverne.



12—Ils aperçurent le vieillard qu'ils avaient déjà vu auparavant. Le vieillard se leva en les apercevant.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

POUR L'AVENIR

Marie-Thérèse. — Moi, quand je serai grande, je me ferai boulangère pour avoir toujours du pain.

Laurent. — Moi, je me ferai millionnaire pour avoir toujours de l'argent.

CHANGEMENT

Le père. — N'oublies pas, mon fils, que tu es sur terre pour travailler.

Le fils. — Alors, je vais me faire marin.

ENQUETE

Monsieur. — As-tu appris des nouvelles de ma pauvre tante qui se meurt.

Madame. — Oui, j'ai téléphoné ce matin.

Monsieur. — Très bien.

CONCURRENCE

L'employé. — Mais, monsieur.

Le patron. — Taisez-vous, il paraît que vous êtes le plus paresseux du bureau lorsque je ne suis pas là.

SAUVETAGE



Le monsieur (qui a failli se noyer). — Qu'est-ce que vous voulez faire?
Le sauveteur (pêcheur enragé). — Vous rejeter à l'eau, vous n'êtes pas assez gros.

PRECAUTIONS

Monsieur. — Tu t'es acheté deux robes noires, mais nous n'avons perdu personne ?

Madame. — Non, mais tu as été si malade la semaine dernière.

LA PAIX

Madame. — Quel est le jour de l'année que tu préfères ?

Monsieur. — Moi, c'est le 11 novembre, pour la minute de silence que tu es tenu d'observer.

PROCÉDE

— L'eau a encore monté aujourd'hui.

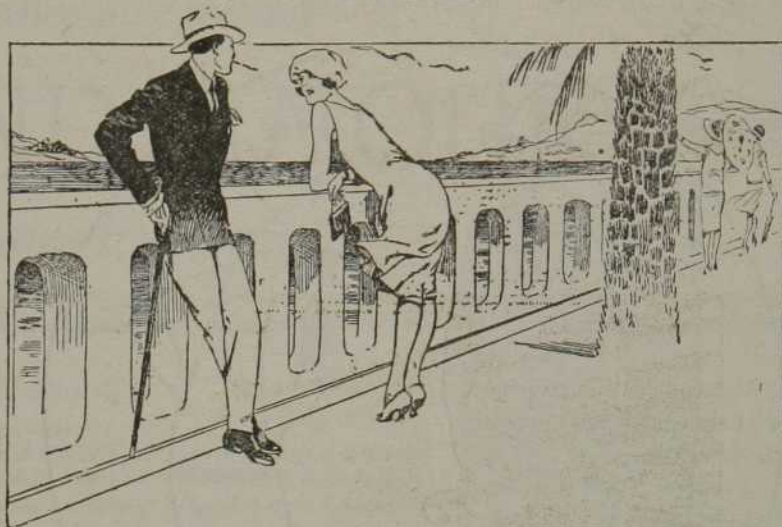
— Pas du tout, hier j'ai fait une marque à ma chaloupe et aujourd'hui l'eau est encore à la même marque.

CHEZ LE DENTISTE

La patiente. — Si je ne suis pas vos conseils qu'est-ce qui m'arrivera ?

Le dentiste. — Vous perdrez toutes vos dents et vous vous en mordrez les pouces.

REPROCHES



Estelle. — Et puis, vous avez une mauvaise réputation, vous flirtez avec toutes les jeunes filles.

Edmond. — Pas avec vous, pourtant.

Estelle. — C'est bien ce que je vous reproche.

A L'HOTEL

Le voyageur. — Vous me prenez cinquante sous d'électricité et vous n'en avez pas.

L'hôtelier. — Non, monsieur, mais c'est pour la faire installer.

FETE DE CHARITE

Une fête donnée pour les pauvres avait donné un déficit. Que faire ?

Un membre du comité de la fête propose que les pauvres se cotisent pour payer le déficit.

AU MAGASIN

L'employé. — Nous ne pouvons vendre cette étoffe à 40 sous la verge. Personne n'en veut.

Le patron. — Mettez-là à 99 sous et on la vendra comme grande occasion.

ENTRE ENFANTS

Lili. — Ton papa a-t-il recommencé à travailler ?

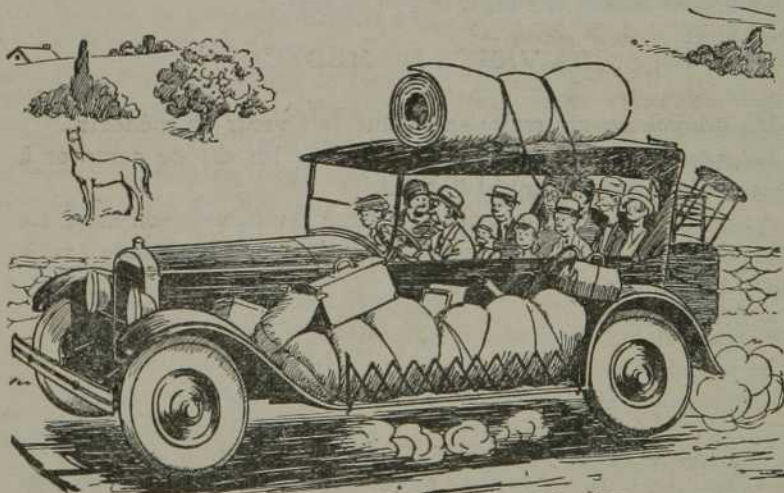
Lulu. — Certainement, il est même en grève depuis ce matin.

MOT D'ENFANT

La maman. — Et toi, Marie-Thérèse, quand te marieras-tu ?

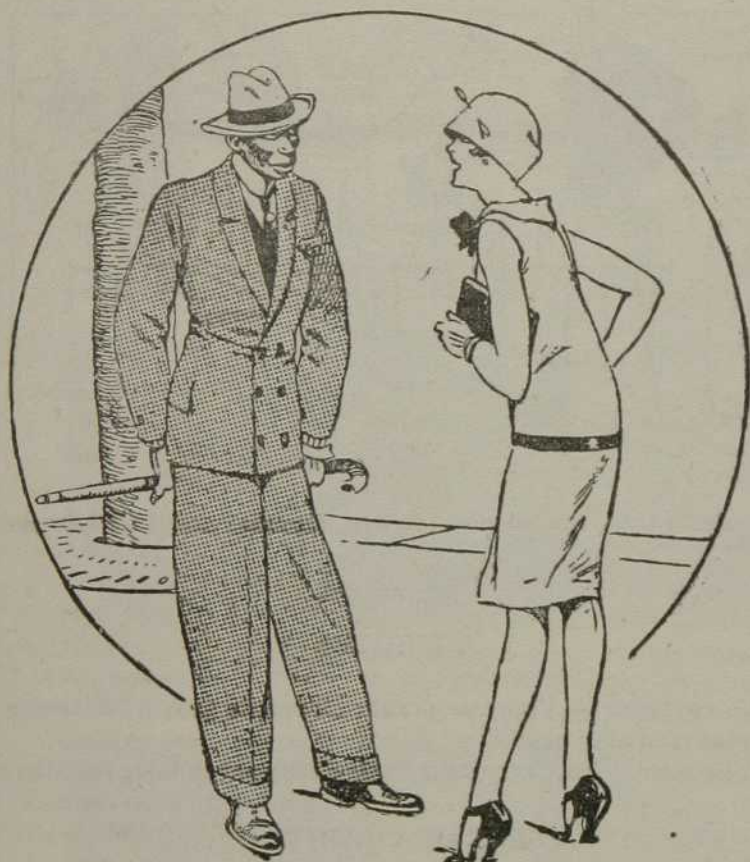
Marie-Thérèse. — Moi, je ne me marierai pas, je resterai veuve comme ma tante.

VOYAGE DE PLAISIR



— N'oublies pas qu'il nous faut prendre ma tante en route.

PETITE ERREUR



Juliette.—De quel pays êtes-vous?
 Bamboula.—Je suis de Montréal.
 Juliette.—Eh bien, j'aurais parié que vous étiez nègre.

REPLIQUE D'ENFANT

L'enfant.—Maman, quand est-ce que je suis né.
 La maman.—A minuit.
 L'enfant.—Oh! maman, j'espère que je ne t'ai pas réveillée.

SUR LA RUE

La jeune fille.—Monsieur, je ne veux pas être suivie.
 Le jeune homme.—Alors, je vais vous accompagner.

BANQUE D'EPARGNE

—Chaque fois que j'ai une dispute avec ma femme, je mets un dollar à la banque.
 —Tu dois bien être millionnaire aujourd'hui.

PRISE SUR LE FAIT

La mère (à sa fille).—Comment, je viens de te surprendre à te laisser embrasser par ton cavalier. Montes dans ta chambre, enferme-toi à clef et rapporte-moi la clef.

LA VISITE DU MEDECIN

Un homme se mourait; sa femme fait venir un médecin.
 Le médecin resté seul avec le malade lui dit de compter à haute voix jusqu'à ce qu'il l'arrête.
 Au bout d'une demie heure la femme revint voir son mari. Le médecin dormait sur son estomac pendant que le malade continuait à compter :
 —978, 979, 980.

AU BUREAU DE POSTE

—Vous dites que ma lettre est mal adressée.
 —Oui, il y a des mots sur l'enveloppe qu'on ne comprend pas.
 —Quels mots?
 —Dupont et Québec.

APRES L'ACCIDENT

—C'est sans doute la première fois que vous conduisez une automobile?
 —Non, mais je vous jure que c'est la dernière fois.

A LA CAMPAGNE

Le chauffeur.—C'est en voulant éviter d'écraser votre femme que j'ai écrasé votre poulet.
 Le paysan.—Alors vous êtes doublement maladroit.

UN BON PAYS

—Votre pays est-il sain?
 —Il est tellement sain que pour étrenner le cimetière nous avons dû commettre un assassinat.

THEORIE

Le sergent.—Dans une bataille vous êtes entouré d'ennemis; que faites-vous?
 Le soldat.—Moi, je suis cultivateur.

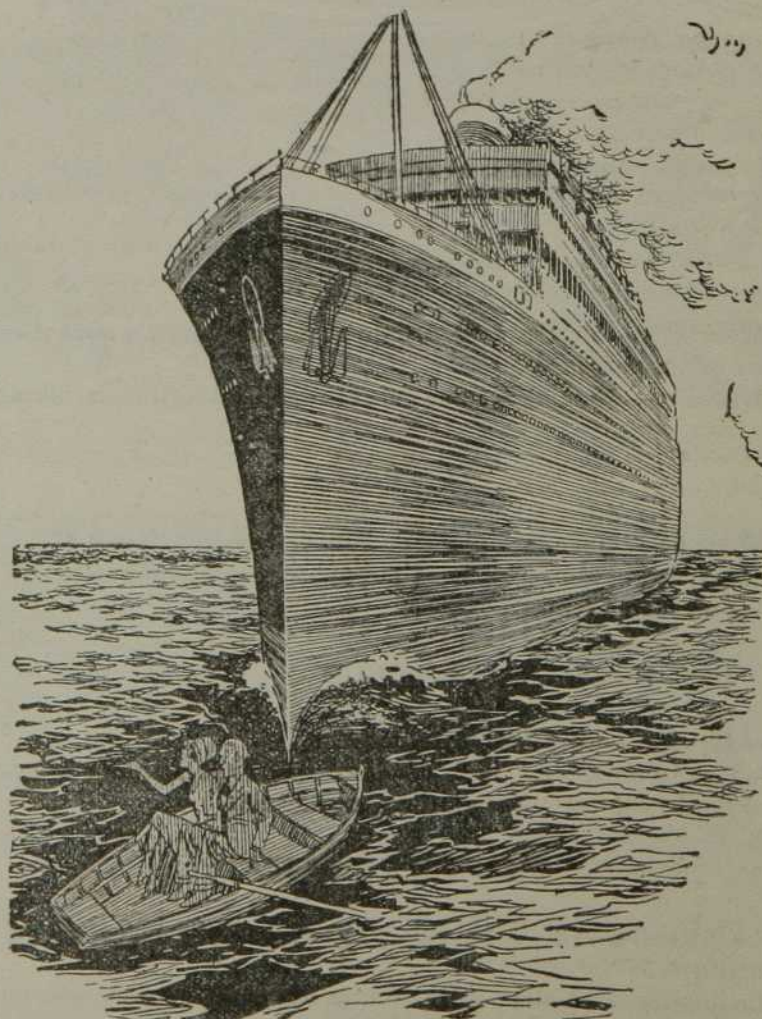
APRES L'AMENDE

Le laitier.—Cent piastres d'amende pour avoir mis de l'eau dans mon lait.
 Sa femme.—Va-t-il falloir en remettre pour rattraper ça.

LA RAISON

—Pourquoi signez-vous: R. R. Ernest T. T. T. Tellier?
 —Parce que c'est mon nom. J'ai été baptisé par un prêtre qui bégayait.

LES PLAISIRS DU CANOTAGE



Denise.—J'ai peur qu'on se fasse mourir, Paul. Le temps s'assombrit.

ROMAN LITTÉRAIRE DU "SAMEDI"

UN SECOND AMOUR

Par Charles Foley

No 8 (Suite)

XXII

L'élan donné, elles se mirent à parler toutes en même temps, la langue aiguë, frétilant entre les lèvres peintes.

Mme Nottelin s'était approchée d'Hélène, restée à l'écart. Elle lui demanda :

— Alors c'est bien décidé ?

— Quoi donc ?

— Ce mariage.

Hélène ne répondit rien, espérant lui faire comprendre l'inconvenance de son propos. Mais la jeune femme ne se tint pas pour battue :

— Pas de regrets ?

Elle n'y mettait pas de méchanceté et disait cela avec son joli sourire. Cela lui semblait si drôle que de gaieté de cœur, on préférât un homme à cheveux gris à un jeune et fringant cavalier.

Mlle de Norague lui mit sa main devant les yeux.

— Regardez ma bague de fiançailles. N'est-ce pas une folie ?

Et elle lui montrait un saphir superbe, enchâssé de diamants. Mme Nottelin examina la pierre, puis avec l'entêtement qu'elle mettait à une idée fixe, quand par le plus grand des hasards elle en avait une, elle murmura à mi-voix :

— Réfléchissez, Hélène. Il en est temps encore. C'est un conseil d'amie que je vous donne. Il n'y a rien de gênant comme un vieux mari. Je suis payée pour le savoir.

Hélène fut si froissée, qu'elle pensa à lui tourner le dos ou à lui répondre une insolence. Mais, avec une inconséquence de cette force-là, c'eût été sans effet. Elle riposta en riant :

— Ne calomniez pas votre mari, ma chère. Que serait-ce, s'il ne vous gênait pas ?

Malgré son aplomb, la commandante rougit et peu après prit congé, suivie de Mme Mo-

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Madame de Norague a été ruinée à la mort de son mari.

Pour sauver sa famille de la misère, sa fille Hélène veut donner des leçons de piano. Ceci cause un véritable scandale dans la petite ville habitée par la famille.

Le docteur Pétrus Dax s'occupe de la famille qui se sent réhabilitée dans l'estime de la bourgeoisie de l'endroit.

Didier, l'amoureux de Hélène, a repris sa parole, mais plus tard, il cherche à reconquérir l'estime et l'amour de la jeune fille.

nin, de Mme Ferca et de Mme Mariton. Elles respiraient mieux. Mme de Norague resta en tête à tête avec la générale.

— Vous savez que le fils de Saint-Brix est très souffrant ? Il reste enfermé dans sa chambre et refuse de voir ses parents. Il n'ouvre qu'à la voix de son ordonnance. Il est horriblement malheureux.

Mme de Norague balança le bout de son soulier fin.

— A qui la faute ? Cela rabattra leur orgueil. Pour ma part, je suis innocente, n'ayant pas été dans la confidence de nos amoureux.

Comme elle avait dit cela d'un ton un peu rogue, la générale voulut exploiter cette veine d'aigreur :

— C'est très mal de la part d'Hélène. Vous, la mère, vous y aviez droit.

La veuve fut désagréablement impressionnée par ce mot de mère. Elle dit vivement :

— Je ne leur en veux pas.

Elle aurait ajouté volontiers en s'engonçant frileusement dans sa causeuse : — Je ne leur en veux pas... parce que les fauteuils du docteur sont autrement rembourrés que ceux du comte ! — Elle reprit :

— Didier est un charmant garçon. Je l'aime beaucoup. Mais il n'a pas eu assez de décision. Hélène a été froissée de ses hésitations. Elle a de la volonté. Avec un caractère sérieux comme le sien, je ne suis pas étonnée qu'elle ait préféré le docteur. Mais j'aurais voulu que le bonheur de ma fille ne fût pas basé sur un déception.

— Oh ! cette déception, — dit Mme de Salvy, — il ne tient qu'à elle de l'atténuer. Le pauvre Didier est dans un état d'exaltation

qui fait peur et pitié. Il est persuadé qu'Hélène le hait. Si elle est aussi heureuse qu'elle le dit, elle devait avoir la générosité de lui pardonner. Il souffre ! Tenez, hier encore, il est venu me supplier d'être son interprète. Il veut voir Hélène, ne fût-ce qu'une minute... Un mot amical lui rendrait un peu de calme... Si vous vouliez, il vous serait facile...

Mme de Norague eut un petit frisson. Elle se rappelait les scènes brutales du docteur ; elle ne voulait plus s'exposer à ses colères qui la bouleversaient. Elle répondit prudemment :

— Oh ! je ne me mêle pas de cela... C'est trop délicat. Au revoir, chère amie.

La générale suffoquait. On la renvoyait. Elle sentait une rage féroce, se rappelant les soirées où, chez elle, la veuve quêtait un bon accueil par ses allures souples. Mme de Norague le prenait vraiment de trop haut, maintenant. Et dire qu'il n'y avait plus moyen d'embrouiller les choses !

XXIII

Ce que la générale n'avait pas osé, Elmière Reloi l'osa.

L'amour a ses coups de foudre. Le coup de foudre existe aussi dans la haine. C'était une haine subite qu'Elmière avait éprouvée contre Mlle de Norague la première fois qu'elle l'avait vue. Sans la connaître, elle s'était dit tout de suite : — Elle me déplaît ! — Quand elle la connut, elle dit : — Je la déteste ! — Son aversion s'était accrue d'envie ; d'instinctive, elle devint réfléchie.

La veille du mariage, la devanture une fois fermée, Elmière resta seule au magasin sous prétexte de faire la caisse. Quand les

bruits furent assoupis, quand elle fut certaine d'être seule en éveil, elle repoussa les livres de compte et se disposa à écrire.

Sur le point de commettre une infamie, elle fut seulement contrariée de se trouver une écriture trop droite et trop ferme. Elle pensa que cela manquerait de vraisemblance et elle chercha à rendre sa plume tremblotante. Elle y parvint en crispant ses doigts et en roidissant nerveusement son poignet. Alors elle commença sa lettre sans hésitation. Elle savait depuis longtemps ce qu'elle allait écrire. Ce furent trois phrases courtes où l'émotion semblait courir dans les jambages fluctueux :

Venez. Sauvez-moi. Je vous aime.

Elle relut, puis signa d'une initiale : H.

Sa face n'exprimait ni sarcasme, ni crainte. Elle écrivit résolument l'adresse :

Monsieur Didier de St-Brix,

125, Rue de l'Hôpital

Elle colla le timbre et consulta la pendule : il était dix heures. Elle voulut rattraper le temps perdu et reprit ses comptes. L'enveloppe, toute prête, resta étalée sous ses yeux sans que lui vînt la pensée de la brûler.

A onze heures précises, Elmière se leva, s'enveloppa la tête d'un châle, ouvrit la porte donnant sur la rue. Personne dehors. La poste était à deux pas. Elle alla jeter sa lettre. Elle l'entendit tomber avec bruit dans la boîte vide. Alors elle revint, ferma la porte doucement, rangea les livres et monta dans sa chambre. Elle dormit très bien.

XXIV

Le jour du mariage, dès onze heures, Mme Gilou et sa fille arrivèrent à l'église de la Sainte-Trinité. Elles avaient beaucoup hésité : fallait-il venir de bonne heure pour voir défiler tout le cortège et être bien placées ; ou tard, par genre, comme les fem-

mes du monde? La curiosité l'aurait emporté. Elles s'installèrent près d'une bouche de chaleur et, là, elles ôtèrent leurs fourrures.

Il faisait dehors un froid vif. Sur les quais la bise soufflait, faisant voltiger à fleur de terre une poussière fine et blanche comme de la neige tamisée. Le ciel était sans nuage, d'un bleu pâle, semblable à une voûte de glace infinie. Le soleil, voilé de brume, s'irisait faiblement aux fines aiguilles de givre, pendantes au bord des toits. Au loin, des moutons coupaient de festons blancs l'étendue verte de la mer.

Sous la nef, dans l'atmosphère pleine de traînées odorantes d'encens, la marchande et sa fille se dilataient. Artémise avait entr'ouvert son manteau, tout à fait réchauffée, puis elle tenait à ce qu'on vît son gilet de surah rouge. La mère avait dénoué les brides de son chapeau, étouffant après une marche forcée, tenant son nez dans son mouchoir pour le dérourgir. Elles suivaient toutes deux, avec intérêt, les préparatifs de la cérémonie. On avait tendu un tapis rouge, de l'autel au porche, et on disposait des caisses de fleurs un peu partout. Puis un diacre vint et commença à allumer les cierges. Le fond du maître-autel s'étoilait lentement quand Mme Reloi et Elmière firent leur entrée. La petite vieille avait arboré toutes ses chaînes d'or sur son corsage de satin noir et autour de son cou à plis gras. La jeune fille n'avait pas voulu s'habiller pour une noce comme ça! Elle arrivait en jupe de tous les jours et examina tout d'un regard mauvais, avec un ricanelement continu. Les dames Gilou les laissèrent passer dans leur rang et, la prière dite, on commença à chuchoter. Mme Gilou annonça tout de suite qu'elle était invitée. Elle avait reçu un faire part et, sur l'adresse, Artémise elle-même était mentionnée. Cela l'avait flattée. Mme Reloi, qui n'avait rien reçu, se jeta sur la lettre que Mme Gilou avait apportée et tirait de sa poche. Elle la lut deux fois d'un bout à l'autre, impressionnée par l'énumération des titres du docteur. Elle la passa à sa fille qui la repoussa avec humeur :

Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

Artémise cherchait à taquiner ces dames, en disant :

— Oh! les lettres, ça ne signifie rien... seulement ça permet d'aller saluer les mariés à la sacristie.

Mais Elmière riposta vertement :

— C'est pas ça qui m'empêcherait d'y aller si je voulais... mais je ne tiens pas à voir ces têtes-là de près.

Mme Gilou, qui avait reconnu l'écriture de Mlle de Norague sur l'enveloppe, se mit à faire l'éloge de la jeune fille: Hélène avait du bon; sa mère et sa soeur étaient par contre, hautaines et méprisantes.

Tandis qu'elle jabotait, d'autres femmes arrivaient, des voisines, qui envahissaient les chaises, se groupaient autour de la marchande de drap. Elle en eut quelque déplaisir. Elle aurait préféré se trouver confondue avec la société de première classe. Ce qui la dérida, ce fut l'intérêt qu'on prit à ses renseignements. Sa lettre de faire part lui donnait de l'autorité. On se pressait pour l'écouter. Avec l'aplomb d'une femme bien renseignée, elle débita les médisances; Mme de Norague était l'amie du docteur et elle lui faisait épouser sa fille. Il y eut une protestation. Elle assura que ça se voyait souvent dans le grand monde, ces atrocités-là! Et Mme Reloi avait un hochement de tête approbatif. Et comme il y avait encore des oh! et des ah! elle expliqua :

— Vous comprenez, elle vieillit. Il avait assez d'elle; elle ne savait plus comment le retenir. Affolée, voyant la fortune et l'ami lui échapper, elle a sacrifié sa fille. Elle la fait épouser au docteur pour ne pas le perdre tout entier.

Quel calcul ignoble !

Et toutes ces femmes se penchaient, se frôlant les coudes, roulant des yeux effarés comme pour lire un feuilleton à sensation. Mais Elmière interrompit Mme Gilou. Elle s'était tenue tranquille. Mais l'importance de la marchande de drap, l'autorité qu'elle prenait lui tapaient sur les nerfs. Pourquoi posait-on toujours Mlle de Norague en brebis sacrifiée quand elle valait encore moins que sa mère ?

Mlle Reloi dit ce qu'elle savait. C'était la femme de chambre de la générale qui le lui avait affirmé: Mlle de Norague avait été l'amie du fils Saint-Brix. Ça se voyait rien qu'à la façon dont ils se tenaient tous deux dans un salon, cherchant toujours les petits coins, allant se cacher dans le jardin dès qu'on n'avait plus l'oeil sur eux. Ils se donnaient des rendez-vous chez la générale aux heures où ils étaient sûrs de ne pas la trouver. Même un jour, il y avait eu une scène: le fils Saint-Brix, qu'Hélène asticotait toujours pour se faire épouser, lui

avait déclaré qu'elle l'embêtait et qu'il ne se marierait jamais. Furieuse de ne pas pouvoir entortiller celui-là, elle s'était rabattue sur le docteur et avait si bien manigacé qu'elle l'avait soufflé à sa mère !

Elmière débitait cela de sa voix sèche, convaincue par la force de sa haine. Il y eut des protestations; ça paraissait tout de même roide! Les chuchotements s'apaisèrent. Les prudes furent effrayées d'avoir tenu des propos dans une église. Puis des dames entraient, en grande toilette; on avait peur d'être entendu et on voulait tout examiner sans être distrait par aucune conversation.

Le silence se fit. La nef s'emplissait. Il n'y eut bientôt plus de place devant les marchandes. Mme Mariton, debout, plus jaune que jamais dans son costume de satin rouge, obstruait le passage. Très grincheuse de n'avoir pas été priée à faire partie du cortège, elle s'entêtait à ne vouloir pas s'asseoir derrière Mme Gilou. Elle appela le bedeau, lui dit très haut, d'un ton aigre :

— Vous ne devez laisser entrer que les invités. Les meilleures places sont prises par les curieux.

Et comme elle désignait la marchande de drap, celle-ci se retourna, toute rouge, et exhiba sa lettre. Il y eut un rire dans le rang des commerçantes. Furieuse, Mme Mariton se cassa où elle put, grognant qu'elle n'avait jamais rien vu de si mal organisé et composé de façon si déplorable! On coudoyait son cordonnier. On était écrasé entre son charcutier et son pédicure. D'ailleurs, ça ne l'étonnait pas : ces Norague, par vanité, avaient invité toute la ville, sans distinction, pour avoir du monde. — Un joli monde !

Et on entraît toujours. L'autel resplendissait de fleurs et de lumières. Les bas côtés étaient pleins. C'était dans la foule pressée, étouffant, une rumeur montante, avec des froissements de jupe dans les rangs, des remuements de chaises. Didier de Saint-Brix fit sensation. Il arriva pâle, les yeux hagards, la démarche fébrile, mais encore très beau dans son uniforme. Les femmes se retournaient pour le voir. Il s'était arrêté au premier pilier, près de l'entrée, et s'était appuyé au bénitier. Son intention était manifeste. Il voulait être vu le premier par la mariée.

Peu après le dernier coup de midi, un murmure courut de proche en proche :

— Les voilà! Les voilà !

Un souffle froid passa sur les faces retournées: On venait d'ouvrir les portes à deux battants. Ce fut un roulement assourdi de voitures, des piaffements de chevaux, des claquements de portières. Puis le suisse majestueux, bardé d'or, se plaça au milieu du seuil, la hallebarde levée. Il la laissa retomber sur les dalles et l'orgue gronda dans un éclatement de tonnerre. Sur le tapis moelleux, sans bruit, glissant, Hélène s'avancait au bras de l'amiral Ganoux tout chamarré de décorations.

La mariée allait lentement, paupières baissées, ne regardant personne. Son voile frôla Didier au passage. Il tressaillit sans qu'elle le vît. Il devint affreusement pâle et s'adossa au pilier, comme pris de faiblesse. Mme de Norague passa triomphante au bras du docteur, portant haut la tête, souriant discrètement aux amis qu'elle distinguait. Collette, dans une toilette tapageuse, très fraîche, très blonde, sous un large chapeau à la Rembrandt hérissé de plumes frisées, marchait presque sur la pointe des pieds pour atteindre le bras de Béraut, qui était son garçon d'honneur. Puis venaient la générale et M. Nottelin, Mme Monin, Mme Ferca; Mme Nottelin, pendue au bras d'Edouard et se retournant à chaque pas vers Gérard d'Estreées et cinq ou six autres officiers qui la suivaient et dont elle entretenait la belle humeur. Et tout à la queue de ce défilé de toilettes éclatantes et d'uniformes brillants, Mme Lipot s'avancait en robe claire dont la façon, frisant l'excentrique, était tout à fait manquée. Son fils, très cambré, une chaîne d'or étalée ostensiblement sur son gilet blanc, lui servait de cavalier.

L'affluence était telle que la moitié des assistants resta debout. On suivait avec distraction les phases de la cérémonie. On parlait des toilettes: on avait trouvé la générale ridicule dans son costume de bergère Watteau; Mme Monin n'était pas assez habillée, mais quels superbes diamants elle avait aux oreilles; cela rachetait tout. Avec une parure comme ça, elle pouvait se vêtir d'alpaga; on savait tout de même à qui on avait à faire? Contre les Lipot, tout le monde s'acharnait. Artémise affirmait que la chaîne d'or du petit était attachée au gousset et que la montre était depuis longtemps chez «ma tante»! Mme Reloi était sûre que la mère avait les yeux cernés pour

(Suite à la page 32)

RÉGIMENTS POPULAIRES CANADIENS



ROYAL CANADIAN DRAGOONS
Le "R.C.D's"



La même popularité

Dow

Old Stock Ale
Mûrie à Point



Favorite dans
tous les mess
des régiments!

Prime par la Force et par la Qualité!

HEMORROIDES SOULAGEES

Si vous souffrez d'hémorroides saignantes, cuisantes, internes ou saillantes, je puis vous offrir un soulagement assuré. Vous pouvez vous appliquer vous-même, chez vous, mon nouveau traitement par absorption. Envoyez-moi votre adresse et je vous ferai parvenir des témoignages recueillis dans votre propre localité ainsi qu'un

TRAITEMENT GRATUIT

qui vous procurera un soulagement instantané. N'envoyez pas d'argent. Faites connaître à d'autres ce nouveau et merveilleux traitement.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R29F
BOITE 14 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme, est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

Pilules Persanes

de Tawfiah Haziz, de Tébérân, Perse

\$1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent :

PHARMACIE MODELE DE GOYER
180-est, rue Sainte-Catherine, Montréal

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Médicament toujours prêt.—Vous n'avez pas besoin de médecin pour les maux ordinaires si vous avez à la main une bouteille d'Huile Electrique du Dr Thomas. Pour la toux, les rhumes, gorge sensible, troubles pulmonaires elle est inestimable; pour les écorchures, brûlures, meurtrissures, foulures, elle est insurpassée tandis que pour les coupures, points douloureux et toutes choses semblables elle est un guérisseur non douteux. Elle n'a pas besoin d'autre témoignage que son usage et satisfera chacun par son efficacité.

Employez "DEPILO"

Pour DÉTRUIRE les Poils et Duvels

Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

Les mères peuvent facilement savoir quand leurs enfants souffrent des vers et elles ne perdent pas de temps à appliquer le remède convenable — Mother Graves' Worm Exterminator.

UN SECOND AMOUR

(Suite de la page 30)

avoir passé les nuits à faire sa robe. Si ça ne faisait pas pitié !

Les commerçantes parlaient à mi-voix; dans les premiers rangs on parlait tout haut. Du côté de Mme Nottelin et de son état-major, c'étaient des plaisanteries sans fin. Puis elle voulut monter sur le prie-Dieu pour voir la tête du docteur, le pied lui manqua et elle tomba d'une façon si inattendue dans les bras d'Edouard qu'il chancela, entraînant plusieurs chaises dans sa chute. Il y eut beaucoup de confusion et de désordre dans ce coin-là. La commandante fut prise d'un fou rire inextinguible qui gagna son entourage; ils mirent leurs mouchoirs sur leur bouche, étouffant mal leur accès de gaieté.

Bien qu'on fût à peine au milieu de la cérémonie, il se fit un grand remue-ménage et on se porta en masse vers la sortie de la nef pour entrer dans la sacristie tout de suite après le cortège. On avait hâte de saluer les mariés et d'aller déjeuner. L'agitation gagnait la foule. On saurait par-dessus les barrières, on grimait sur les chaises, on jouait des coudes, on s'écrasait, on s'étouffait pour arriver dans les premiers. C'était une bousculade pleine de récriminations, de gémissements mêlés d'altercations. Attendant la fin, on restait pressé dans les bas côtés, les uns sur les autres, tandis que devant le prêtre officiant, la nef était maintenant vide. Et dans la foule, au centre du groupe d'officiers qui formaient rempart, Mme Nottelin s'amusait comme une folle, aidant au désordre, activant la cohue, criant tout haut :

— Poussez dans le tas. Mon mari y est peut-être !

Les mariés descendirent de l'autel. Mais, dès que la famille eût passé, la foule coupa brutalement le cortège et s'engouffra dans le couloir étroit qui menait à la sacristie. Les gens en tête, portés par le flot des arrivants, furent projetés au dehors avant d'avoir pu se reconnaître et saluer les mariés. Alors les beaudoux organisèrent la circulation. Le calme se faisait. Dans la sacristie, les visages contractés, furieux, se détendaient. C'étaient des sourires, des félicitations; toute hâte disparaissait. On gardait la main du marié dans sa main, on la serrait, on la serrait encore, on disait n'importe quoi pour gagner du temps, tandis qu'on regardait autour de soi avec des yeux dilatés, pour ne

perdre aucun détail, comme si l'on eût voulu emporter la noce tout entière dans sa prunelle. Le suisse s'égosillait à crier : — circulez, circulez, — on était sourd, on restait, voulant tout voir. Dans la rue, sur la place, des groupes s'abordaient. On ne songeait plus au déjeuner. On rabâchait ses remarques, ses impressions.

Mme Reloi et sa fille, qui n'avaient pas d'invitation, étaient sorties par la grande porte; elles attendaient leurs amies sur le trottoir, Mme Gilou et Artémise s'étaient jetés intrépidement et ne virent plus rien, s'abandonnant à la masse qui les portait. Au détour d'une porte, elles aperçurent Mme Mariton acculée contre le mur. Furieuse, elle essayait de remonter le courant à coups de poing et à coups de pied, pour sortir par une porte dérobée. La marchande et la fille se trouvèrent à la sacristie sans trop savoir comment. Essouffées, étourdies, elles secouèrent leurs robes chiffonnées et un peu remises elles entrèrent. Lorsque Colette les vit passer, elle eut bien envie de leur allonger des coups de pied. Un regard sévère de Béraut la maintint. Mme de Norague resta immobile, avec un regard qui passa par-dessus leurs têtes pour aller à des amies qui arrivaient. Mme Gilou, de plus en plus penaude, adressait ses courbettes au hasard, toute rouge de ce que personne n'y répondait. Elle n'osait fixer un visage de peur de le voir se détourner.

Hélène devina son embarras. Elle se pencha un peu devant le docteur. La commerçante fit précipitamment un pas en avant et saisit avec joie la main qu'on lui tendait. La jeune femme lui adressa quelques mots obligeants, la remercia d'être venue et dit à Artémise avec son sourire charmant :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mademoiselle ?

Très intimidée, Artémise hésitait. Sa mère la poussa et Hélène l'embrassa. Puis la marchande se retira, remuée par cette poignée de main cordiale.

En dehors, prise d'une émotion irrésistible, elle tira son mouchoir pour essuyer ses yeux. Quand Mme Reloi et Elmire la rejoignirent, avides de détails, elle eut un cri d'enthousiasme :

— Non, non... ça n'est pas vrai. C'est une honnête fille... elle a embrassé Artémise !

Elmire ricana :

(Suite à la page 33)

Les femmes décharnées N'ont pas de chance !

Engraissez de quelques bonnes livres avec une formule nouvelle de **LEVURE** et **FER**

Agréable à prendre—Résultats rapides
— ou rien à payer



©C.I.T.
Co. Ltd.

Vous ne tenez pas à être trop maigre, nerveuse et toujours fatiguée — un sujet de pitié pour vos amies. Mettez-vous donc à la **LEVURE FERRUGINEUSE** et recouvrez de chair ferme ces bras osseux, ces joues creuses et ses membres frêles. Des contours gracieux, au lieu d'une silhouette décharnée. Une santé et une vitalité que vous ne connaissez enfin.

Comment la Levure vous donne du poids

La **LEVURE FERRUGINEUSE** comporte deux toniques en un seul — la Levure qui donne de la chair et le Fer qui renforce. La levure est la même que celle employée dans la fabrication du malt et qui rend le malt si profitable.

Cette levure est traitée avec du fer tiré de légumes frais — épinards, laitue, céleri. Sous cette forme, le Fer est rapidement assimilé par l'organisme, enrichissant le sang et renforçant les nerfs et les muscles.

Pour être pleinement efficace, la Levure doit être **Ferrugineuse** — car le Fer est nécessaire pour faire ressortir les propriétés engraisantes de la Levure. Avec cette formule, la **LEVURE FERRUGINEUSE** vous assure des résultats deux fois plus rapides que le fer ou la levure pris séparément.

La **LEVURE FERRUGINEUSE** vous engraisse rapidement de plusieurs livres. Des lettres nous disent : "10 livres en 3 semaines", "plus de 7 livres en un seul traitement complet", "11 livres et une meilleure santé". Le sang est renforcé en même temps, le fer lui donne énergie et richesse, purifiant le teint et vivifiant l'organisme. La **LEVURE FERRUGINEUSE** ne se vend qu'en tablettes agréables à prendre, dans une bouteille commode. Sans danger aucun. Ne bouleverse pas l'estomac, ne cause ni gaz, ni gonflement.

Résultats rapides dès le premier traitement — ou argent remboursé

Faites-vous donner un traitement par votre pharmacien. Si vous n'êtes pas absolument satisfait du poids acquis, votre argent vous sera remboursé. Si vous ne pouvez acheter chez le pharmacien, envoyez \$1.25 à la **CANADIAN IRONIZED YEAST CO., Ltd., Fort Erie, Ont., Desk 166-W.**

Hum! Quelle Saveur!

Naturellement ce sont des fèves **HIRONDELLE** au lard cuites au four par **CATELLI**

UN SECOND AMOUR

(Suite de la page 32)

— Oh! des singeries, elle n'en est pas chiche!

Alors, retournée, Mme Gilou se révolta :

— Ne dites pas de mal d'elle! Les autres je vous les abandonne: mais celle-là a du coeur, beaucoup de coeur!

Et elles revinrent côte à côte, discutant, les Reloi se murant dans leur haine entêtée, les autres converties à l'indulgence. Comme Mme Gilou répétait pour la vingtième fois qu'elle n'avait jamais vu une si belle cérémonie, Mme Reloi exaspérée allait se fâcher. Elmière lui toucha le bras, la calma, murmurant dans un sourire mauvais :

— Laisse-la dire, va. Nous verrons bien comment la noce finira.

XXV

Il y avait un lunch chez le docteur. La salle à manger et le hall ne désemplissaient pas. Hélène s'était réfugié dans le petit salon. Entre elle et les importuns, elle avait laissé retomber la portière de tapisserie qui séparait cette pièce des deux autres.

Elle s'était accoudée à la cheminée, un peu lasse. Au milieu de la pièce sombre, svelte, élégante dans sa jupe à volants de dentelle blanche, elle écoutait distraite le murmure étouffé des voix. Elle avait senti dans la foule l'impérieux besoin de s'isoler, d'être à elle-même pour mieux se recueillir dans ses impressions.

La femme du docteur! Il lui semblait qu'elle rêvait. Mais les écrans, les fleurs, les cadeaux jetés pêle-mêle, sur les tables, sur les chaises, jusque sur les tapis, tout lui disait que son bonheur était réel! Elle était encore enivrée par les parfums de roses et d'encens, par la clarté des cierges, par les harmonies graves de l'orgue. Son mari! Ce mot faisait battre son coeur. Il allait venir la prendre, et ils partiraient tous deux, seuls. Elle luttait contre la griserie envahissante de sa pensée, cherchant à se ressaisir pour mieux savourer ces premières heures qu'elle pressentait délicieuses, pour mieux se souvenir, plus tard, des choses dites dans l'abandon d'une intimité naissante. Elle rappelait sa raison pour répondre aux premières phrases d'amour, pour bien exprimer l'infini de sa tendresse. Si Dax l'a-

vait surprise à cet instant, elle serait restée sans voix. Qu'aurait-il pensé de son silence? Malgré elle, un vertige la prenait, ou elle se sentait portée comme à travers l'azur de son beau songe. Elle revoyait son passé par phases courtes, en tableaux saisissants.

C'était sa visite chez Mme Gilou, la rupture avec Didier, sa chute à la porte du café, puis la nuit — la nuit délicieuse! — où le docteur avait dit son amour. Cette dernière vision revenait persistante, prolongée, noyant l'amertume du reste dans son impression douce et berçante. Parmi tous ces souvenirs ravivés, elle suivait mieux la protection puissante dont le docteur l'avait enveloppée, la tendresse délicate dont il l'avait entourée. Elle évoquait la lutte dont leur amour était sorti vainqueur.

Et un attendrissement la gagnait, l'étreignait si fortement qu'il lui semblait que son coeur trop étroit allait éclater. Des larmes mouillèrent ses yeux, des larmes si douces qu'elle ne voulait plus les retenir...

Comme elle tournait à demi le dos à la porte, il lui sembla que quelqu'un entraînait dans le petit salon, puis se retirait sans bruit. Ce fut une perception vague comme celle d'un rêve. Cette particularité ne lui revint qu'après, Elle ne pensa pas une minute que ce pût être le docteur.

C'était lui, pourtant.

D'abord, dans la salle à manger Mme Monin l'avait happé au passage. Il n'avait pu échapper. Immédiatement Mme Ferca et Mme Mariton s'étaient jointes au groupe. Il était pris. Alors, entre deux tasses de chocolat, les bonnes âmes l'avaient chargé d'un assaut furieux. La générale avait laissé ses alliées brûler leurs dernières cartouches. Furetant dans le hall, elle avait soulevé la tapisserie du petit salon et était restée surprise de l'attitude d'Hélène. Quand elle vit des larmes sur ce beau visage, elle courut au docteur. On lui cornait précisément aux oreilles, depuis une heure, tout ce qui était propre à raviver ses inquiétudes et à remuer ses scrupules. Mme Mariton achevait l'histoire d'une jeune fille qui s'était *héroïquement sacrifiée*. Bien qu'elle aimât d'un autre côté, elle avait épousé un homme riche pour sauver sa famille de la ruine.

Mme Ferca conclut :

— Dans le mariage, le plus gêné des deux n'est pas toujours celui qui en a l'air. Il y a

des sacrifices d'amour que des millions ne paient pas.

Cette phrase, lancée comme au hasard, alla à son adresse: elle frappa Pétrus Dax en plein coeur. Déjà surexcité, nerveux, il était dans un de ces états d'esprit où un incident infime fixe une grave résolution. Les mots dont ces dames s'étaient servis répondaient trop bien aux questions qui l'avaient tourmenté si longtemps, pour qu'il n'en fût pas impressionné. Son angoisse ancienne se réveilla d'un seul coup.

Il parut si troublé que Mme de Salvy le jugea tout à fait préparé. Elle lui toucha le bras et lui fit signe de la suivre. Une fois dans le hall, elle brusqua le dénouement, sachant que les pleurs sèchent vite sur les joues des jeunes filles. Elle lui dit, en mettant sa physionomie au point voulu d'inquiétude :

— Hélène est dans un état affreux. Je ne sais ce qu'elle a; elle se désespère. Tenez...

Elle souleva la portière et le docteur avança la tête.

Tout à sa vision, la jeune femme avait gardé sa pose lassée.

Dax prit cela pour de l'accablement. Il vit distinctement deux grosses larmes rouler sur les joues pâles de la mariée. Il lui sembla qu'il avait le coeur mordu; il ne respirait plus. La générale le tira en arrière. La portière retomba. Pétrus restait tellement saisi qu'il n'avait pas trouvé un mot. Il quitta le hall et remonta chez lui.

Hélène s'était remise. Les pleurs l'avaient apaisée. Elle jeta les yeux sur les écrans ouverts et fit cette réflexion que, maintenant qu'elle était riche, on la comblait. Si elle avait épousé un homme pauvre, on ne lui eût fait aucun cadeau. Ainsi va la logique du monde! Elle voulut pourtant faire honneur à ses amis et elle se para de quelques diamants. Quand elle rentra dans le hall, il y eut des cris d'admiration. On l'entoura, on voulait voir de près, on voulait toucher. Elle se laissait faire avec sa bonne grâce habituelle, mais ses yeux cherchaient Pétrus.

Quand il reparut, elle fut surprise de l'altération de ses traits. Il l'enveloppa, belle et resplendissante, d'un regard triste mais plein de tendresse, et il la fit asseoir à côté de lui. Il restait peu de monde. Ils causèrent des divers incidents de la journée. Il avait gardé ses façons affectueuses, cordiales. Elle l'écoutait, timide, prise d'un trouble déli-

(Suite à la page 34)

Repose les yeux après la lecture

Des millions de gens emploient *Murine* pour rafraîchir et renforcer leurs yeux après avoir lu ou fait un travail appliqué. Soulage aussitôt de la fatigue et prévient ainsi des ennuis plus graves. Cette lotion de confiance contient absolument ni belladone ni aucun autre ingrédient nocif. 60c pour approvisionnement d'un mois. Essayez-la!

MURINE
POUR VOS
YEUX



Service de la batterie
"U S L" et de l'Eliminateur
de Batteries "PHILCO".

Agent pour les Radios "FEDERAL".
Nous nous spécialisons dans les Réparations de Radio en général.

A. J. LEGER

1119 Côte Beaver Hall
Lancaster 4641 MONTREAL

CATARRHE?

Traitements
GRATUITS
de 4 jours



Si vous souffrez du Catarrhe du nez et de la gorge, vous devriez le soigner, surtout à cette saison-ci de l'année. Que vous vous en ressentiez durant les froids ou les mauvais temps, ou que vous l'ayez à l'état chronique, vous devez recourir sans tarder à un remède efficace avant que votre cas empire.

Le spécialiste Sproule pour le Catarrhe, 409, Cornhill Building, Boston, tient à votre disposition une Méthode de Traitement à Domicile qui a soulagé du Catarrhe du nez et de la gorge des milliers de gens appartenant à tous les pays.

Absolument Gratuit

Ces traitements préliminaires sont offerts gratuitement. Écrivez dès aujourd'hui pour en recevoir un. Mettez cette Méthode à l'épreuve. Vous verrez pourquoi elle réussit là où d'autres échouent.

Le Spécialiste Sproule tient à secourir tous ceux qui souffrent du Catarrhe. Il sait combien il est pénible d'être constamment gêné par le mucus Catarrheux de la gorge et du nez, de souffrir de maux de tête — de se sentir trop souvent misérable et stupide. Il sait aussi que grâce à sa Méthode, de nombreuses personnes souffrant du Catarrhe jouissent maintenant de la vie, délivrées des ennuis et des dangers de l'inflammation Catarrheuse du nez et de la gorge.

Demandez-nous simplement par lettre ou carte postale un échantillon gratuit de notre traitement pour le Catarrhe. Écrivez votre nom au long et votre adresse et mettez à la poste IMMÉDIATEMENT. Le traitement vous parviendra par retour du courrier et ne vous coûtera rien. Ne retardez pas plus longtemps. Écrivez, en anglais ou en français, au

SPECIALISTE SPROULE POUR LE CATARRHE
409, Cornhill Building, Boston, Mass.

Pas besoin de souffrir des cors ou de courir le risque de les extirper. Enlevez-les sûrement et sans douleur avec Hol-loway's Corn Remover.

LA VIEILLE AMIE



**Employez la Lessive Gillett
POUR FAIRE VOTRE
SAVON
et pour tout nettoyage et
DESINFECTANT**

*La Lessive Gillett protège
votre santé et économise
votre argent.*



**Hum!
Quelle
Saveur!**

**Naturellement
ce sont des fèves
HIRONDELLE
au lard, cuites
au four par
CATELLI**

**Lait Idéal
pour Cuisiner,
doublement riche
en crème.
Améliore et
enrichit
toute
recette**



**LAIT ST. CHARLES
de Borden**

Toute la nuit avec l'asthme.—Chacun sait comment les attaques de l'asthme tiennent souvent leurs victimes éveillées pendant toute la nuit. Le matin les trouve complètement incapables du travail de la journée et pourtant il faut travailler. Toute cette nuit de souffrances et ce manque de repos peuvent être évités par le prompt usage du remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg qui fait promptement disparaître les attaques.

UN SECOND AMOUR

(Suite de la page 33)

cieux qui la laissait sans voix. Il se leva au bout d'une demi-heure et lui dit, d'un ton qui l'alarmait, bien que le sens de ses paroles fût simple et naturel :

— J'ai un malheureux qui se meurt, là, à deux pas. On vient de m'avertir. C'est mal de vous quitter une seule minute aujourd'hui, mais vous êtes si bonne que vous me pardonnerez. N'est-ce pas... Vous me pardonnerez ?

Elle était étonnée de son insistance. Il lui sembla que c'était un enfantillage de sa part. Elle lui dit, souriante :

— Avez-vous besoin de pardon ? Tout me fait vous aimer mieux.

Elle l'accompagna dans l'antichambre. Il fit quelques pas pour sortir, puis revint vers elle. D'un mouvement violent, passionné, il lui prit la tête entre ses deux mains et l'embrassa :

Elle resta là, alanguie par la brûlure du baiser.

La porte de la rue se referma avec bruit. Elle en reçut comme un coup dans le cœur, sans s'expliquer pourquoi. Dax passa devant la fenêtre, colla son visage à la vitre. Elle le vit si pâle qu'elle eut peur et voulut l'appeler. Mais il lui fit signe de la main, un signe d'adieu, lent et triste. Après quoi, il s'éloigna très vite.

Quand elle n'entendit plus le bruit de ses pas, Hélène se sentit froid dans le cœur. Elle voyait toujours Dax agiter la main, sa face pâle posée contre la vitre. Une angoisse l'étreignit. Elle rentra dans le hall. Il ne restait que deux ou trois intimes qui causaient avec sa mère, dans le petit salon. La mariée s'assit à l'écart, prêtant l'oreille, tressaillant au moindre bruit. Quand elle sortit de sa torpeur, il faisait presque nuit dans la pièce. Elle regarda la pendule et constata qu'elle attendait depuis deux heures.

La maison était calme, Mme de Norague et Mme Nottelin seules causaient encore. Hélène monta dans l'appartement qu'on avait préparé, au second. Elle le trouva si désert qu'elle eut un frisson. Dans la chambre à coucher, sur la table, une grande enveloppe cachetée lui sauta aux yeux. Elle la prit. Ses doigts tremblaient tellement qu'elle la déchira avec peine. Elle reconnut l'écriture du docteur. Son cœur battit à se rompre. Son esprit était si troublé qu'elle relut trois fois avant de comprendre. Elle eut un sou-

pir de soulagement, ayant supposé pis.

Elle changea de toilette en cinq minutes, jeta une pelisse de fourrure sur ses épaules et sonna fébrilement :

— Une voiture !

Dans le vestibule elle croisa Mme Nottelin et sa mère qui accouraient effarées. Elle cria à Mme de Norague :

— Ne t'inquiète pas. Je vais au manoir

Elle passa précipitamment et sauta dans le fiacre qui venait de s'arrêter à la porte. Il y eut un roulement sur le pavé et les deux femmes se regardèrent interdites.

En haut, dans la chambre de sa fille, après avoir cherché un peu partout, Mme de Norague finit par découvrir une lettre froissée et jetée entre les chenêts :

« Ma chère Hélène.

« Je vous ai vu pleurer. Vous n'avez pas encore oublié. Que deviendrait notre bonheur s'il y entraient une part de sacrifice ? Voici ma résolution : j'attendrai que votre cœur guéri puisse être tout à moi. Je suis au manoir. Je le quitterai à minuit pour un voyage qui sera long ou court, selon votre volonté. Mais ne me rappelez qu'assez forte pour vous souvenir sans regrets. »

XXVI

C'était le jour de Mme de Saint-Brix. Après le lunch du docteur, on s'était donné rendez-vous chez elle. On voulait jouir de sa grimace. Elle recevait dans son grand salon. Il n'y avait pas de feu. Ces dames gardèrent leurs fourrures.

La comtesse parlait peu, rigide, compassée, tout en noir sur un canapé à housse blanche. Mme Ferca commença un éloge pompeux de la cérémonie : cela avait été magnifique ; on n'avait rien vu d'aussi beau à Cherbourg. Le thème donné, les variations commencèrent. Mme Monin, Mme Mariton y déployèrent beaucoup d'agilité. La sainte femme écoutait cela avec son regard vague, planant au-dessus de tout. D'ailleurs ces dames, voyant leurs efforts inutiles, se lassèrent vite de louer. La critique commença ; il y avait trop de monde ; c'était comme à la foire.

— On a invité les fournisseurs.

Mme Mariton siffla entre ses dents toujours serrées :

— C'est une façon comme une autre de payer.

La comtesse, à ces railleries, perdit un peu de sa béatitude.

Christophe Colomb

(Suite de la page 7)

d'autorité. Il subissait la rançon habituelle du génie en excitant la jalousie et la haine des autres.

Au cours de pénibles excursions à travers l'archipel des Antilles il perdit deux bâtiments et ceux qui lui restaient échouèrent dans un port de la Jamaïque. Il y resta une année, en proie à la famine et aux infirmités.

— Pour comble d'infortune, à son retour en Espagne, il apprit la mort d'Isabelle sa protectrice et il se disposait à venir auprès de Philippe d'Autriche et de Jeanne d'Aragon pour faire valoir ses droits à la vice-royauté du nouveau monde quand une attaque de goutte l'emporta. Il mourut le 20 mai 1506, dans la soixante-cinquième année de son âge.

Ainsi finit cet homme qui, toute sa vie, donna l'exemple des qualités et des vertus qui sont l'attribut des grandes âmes.

Elle parut s'amuser. La générale, qui avait gardé le silence, lui décocha :

— D'ailleurs vous aurez des détails précis par votre fils : il y était.

Ce fut le seul trait qui parût atteindre la dévote. Elle pâlit. Il était sorti sans la prévenir et pour aller là ! Elle se contenta et retrouva assez de voix pour continuer la causerie. Soudain sa pâleur s'accrut : Didier était debout sur le seuil, son képi à la main. Il salua avec aisance et baisa sa mère au front. Elle le regarda une seconde, fixement, au moment où il se penchait vers elle. Il avait dans les yeux une lueur qui la fit tressaillir. Il s'assit à côté de la générale et se mit à parler à tort et à travers, pris d'une animation fébrile. Mme de Saint-Brix se taisait, immobile, en arrêt. Elle l'observait. Tout lui faisait peur en lui ; sa face pâle, son regard, ses mouvements nerveux, sa voix saccadée. Elle trembla de le voir là, au milieu de ces bavardes cruelles, à la merci de leurs racontars. Elle sortit pour ordonner au domestique de lui seller son cheval. Elle comptait l'éloigner sous un prétexte quelconque.

A cela elle perdit dix minutes que ces dames mirent à profit.

(A suivre)

Mer-veil-leux!

SUPPOSEZ que cela pût arriver!
Supposez qu'un million de personnes
HABITANT À L'OUEST des
grands lacs
VINSENT PASSER leurs vacances
dans l'est!



SUPPOSEZ qu'un autre million
habitant l'est
PARCOURUT les prairies
et les Rocheuses.
QUELLE INTIME
compréhension
DES PROBLÈMES de l'autre groupe
ces deux millions de
CANADIENS n'acquerraient-ils pas!



Quel
FORTIFIANT de
l'esprit de confraternité
ET DE L'INTÉRÊT MUTUEL
qui constituent la
BASE MÊME de unité
nationale!



QUELLE chose merveilleuse
pour le Canada!
POURQUOI N'Y PAS songer
sérieusement

QUAND VOUS ORGANISEREZ vos
vacances d'été?



LE VOYAGE est un grand
éducateur.
VOYEZ LE CANADA D'ABORD.
Rencontrez les citoyens des
PROVINCES AUTRES que la vôtre.
Etudiez leurs points de vue
SUR TOUS les grands problèmes
que le Canada doit résoudre.



ET, en même temps,
goûtez
DES VACANCES dans un pays dont la
BÉAUTÉ naturelle et grandiose
n'est surpassée nulle part
AU MONDE.
Naturellement,
QUAND VOUS SORTEZ du
Québec,
IL PEUT SE FAIRE que vous ne
trouviez plus de
BIÈRE MOLSON. Mais alors
songez
À LA JOIE du retour au
foyer et au plaisir de



REEMPLIR la glacière
de
VOTRE BIÈRE FAVORITE.
M-e-r-v-e-i-l-l-e-u-x!

LA BIÈRE MOLSON

La Bière Que Votre Arrière-Grand-Père Buait

Femmes Maladies

faibles, tristes et qui chaque jour, devez travailler quand même, croyez-le, les

Pilules ROUGES

sont pour vous le traitement le plus sûr, en même temps que le plus facile et le moins cher.

Beaucoup de jeunes filles, de femmes, de mères leur doivent leur santé et combien d'autres encore pourraient obtenir les mêmes résultats si au premier avertissement de la maladie elles voulaient prendre des Pilules ROUGES, le plus précieux des toniques féminins.

"Lorsque j'ai commencé à prendre des Pilules Rouges, il y a quelques mois que je me sentais faible, que je manquais d'appétit, que j'avais des maux de tête et que je ressentais toutes sortes de malaises dus à la faiblesse.

"Le Pilules Rouges que j'ai prises sur la recommandation d'une amie eurent un effet rapide. J'en avais à peine pris quelques boîtes que déjà je sentais mes forces se ranimer, mon appétit s'accroître, mes maux de tête diminuer, ainsi que mes autres malaises. Au bout de trois mois, grâce à ces bonnes pilules, toute trace de faiblesse avait disparu et je pouvais vaquer à mes occupations. Depuis ce temps je me porte toujours bien." Mme D. LEMIEUX, Main St., Albion, R. I.

"Depuis quelques mois, j'étais assez fortement incommodé par les malaises du retour d'âge. J'avais de fréquents maux de tête, les membres endoloris, des étourdissements, des palpitations de cœur. Mes forces diminuaient peu à peu, l'appétit me faisait défaut et la digestion ralentissait. J'étais aussi sujette à l'insomnie.

"Ayant appris les merveilleuses propriétés des Pilules Rouges dans tous les cas difficiles de la vie d'une femme, je me procurai ce remède. Quel résultat rapide j'en obtins. Après quelques semaines de traitement, ma santé s'était sensiblement améliorée. En continuant de me traiter pendant plusieurs mois, je me suis complètement rétablie. Tous mes malaises ont cessé, mes forces et ma vigueur d'autrefois me sont revenues." Mme J. B. COALLIER, 125, Première Ave., Verdun.

CONSULTATIONS MEDICALES. — Afin d'aider votre traitement, vous pouvez consulter à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas requérant l'intervention chirurgicale, il vous dirigera au meilleur chirurgien de votre localité.

Pilules Rouges par la poste, 50c la boîte ou 3, \$1.25.

Cie Chimique Franco-Américaine, Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal



LE MANQUE D'APPETIT

ou une alimentation défectueuse chez un enfant sont la cause de toutes les petites maladies qui l'atteignent et cela s'explique. Insuffisamment ou mal nourri, un enfant s'affaiblit, son sang s'appauvrit, ses organes digestifs deviennent paresseux. Et parce qu'il ne digère pas et ne dort pas bien, l'enfant devient taciturne, morose, son organisme en général s'en ressent. L'

OVONOL

est un excellent apéritif et un stimulant de la digestion. Pris une demi-heure avant les repas, son action est certaine, l'enfant mangera avec plus de goût, sa digestion ne le fatiguera pas. Après quelques semaines de traitement, il deviendra Fort, Vigoureux, Heureux, Plein de Santé.

L'Ovonol, est le véritable aliment à donner aux enfants pour aider leur Formation et faciliter leur Croissance.

Ovonol: Canada, \$1.00; Etats-Unis, \$1.25.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, LTEE, 1570, rue Saint-Denis, Montréal.



LE FOYER DU PETIT JARDINIER

REPONSES DE PETIT JARDINIER

Souffle du soir. — Le souffle qui s'attarde sur le parfum des fleurs et tombe dans la nuit en perles de rosée; Le souffle qui fuit le mouvement des feuilles et s'en va dormir dans la mousse d'un vieux nid;

Le souffle qui s'éveille, dès que paraît l'aurore et porte sa caresse à l'or des blés murs;

Le souffle qui me parle, en ce soir de juin, de bonheur, d'espérance et de grises joies;

Enfin tous les souffles à la fois n'ont pas, ô mon amie, la douceur de votre Souffle du soir.

Petite sauvagesse. — Je ne vous ai pas oublié, petite enfant des bois. Je vous ai placée dans le décor de nos forêts laurentiennes où va, souventes fois, vagabonder mon imagination. Je vous vois, assise près d'un ruisseau, un chapeau de paille est près de vous. D'une main vous vérifiez l'équilibre de vos cheveux, et de l'autre vous fouettez l'eau avec une branche de sapin.

Mais le jour s'en va, tout rouge derrière les montagnes d'en face, et l'ombre des sapins vous enveloppe. Maintenant vous rêvez en émiettant les aiguilles vertes de votre branche de sapin... Ce bruit? C'est moi qui vient rêver avec vous. M'acceptez-vous?

Chimène. — Je n'ai pas cessé d'espérer vous voir revenir au nid ancien du Foyer.

Seizilvoise. — Vous savez la magie des attirances. Votre pseudo, le sujet de votre lettre sentant bon les Laurentides et "ces trois truites rouges" évoquent en moi des envies de courses folles le long de ma petite rivière. Oui, petite amie, je les aime nos Laurentides comme on aime le berceau de sa mère. De vous écouter en parler, jamais je ne me lasserai. Je vous présente à tous et vous souhaite la bienvenue.

Petite Sorcière. — Certes que je veux bien vous accepter au Foyer, mais à condition que votre bagage de défauts soit tel que vous le dites. Pensez donc, tous les défauts: c'est une richesse cela! Me direz-vous, petite sorcière, comment vous faites pour mettre dans votre sac tous ces gros défauts-là? Je fais part à Petite Bergère de votre désir de causer avec elle.

Rose-Marie. — Vous êtes la bienvenue.

Brown Eyes. — Si vous voulez bien venir sous le pseudo de Yeux Bruns, vous êtes la bienvenue et je vous lirai avec plaisir.

A Petite fleur de deux sous.

Si j'étais celui qui sème des étoiles dans les sillons des nues, je vous apporterais la plus pure de mes étoiles, dont la vertu serait: désirs réalisés.

Je vous cueillerais des étincelles d'or, des mouvants arc-en-ciels; un peu de poussière céleste: l'irrésistible attrait des petits jardiniers...

Puis, le soir, quand les étoiles sembleraient vouloir descendre sur terre, je faucherais les plus belles en les laissant tomber dans votre escarcelle.

Ou bien, j'irais, messager des étoiles, les jeter sur vos lèvres, dans vos cheveux, sur votre front, ô reine digne de ce diadème.

Brise du St-Laurent. — Que penseriez-vous de moi, si j'étais vous?

Voie Lactée. — Ce ton? rien de grave, mon amie. Une simple note fausse de mes doigts inhabiles: le clavier de notre humeur a parfois trop de notes noires, il nous semble; c'est alors qu'on pianote un peu nerveusement, sans égard pour les oreilles d'artistes. Votre indulgence corrigera d'un sourire et tout rentrera dans l'ordre, car le soleil semble vouloir sourire sur toute chose...

Banal. — Vous n'êtes pas si banal, monsieur mon ami. Et il me fait plaisir de vous accepter à notre Foyer, tout en vous remerciant de votre appréciation pour notre oeuvre.

Hula Lou. — Je comprends votre grief, mais moins votre manière de le généraliser. Si vous avez à vous plaindre d'un homme, est-ce à dire qu'ils sont tous de même? Voyons, petite amie sceptique, si j'allais croire toutes les jeunes filles aussi peu confiantes que vous? Je pourrais avoir toutes vos raisons, vous savez! Enfin, que vous soyez ou non sceptique, cela ne vous empêchera pas d'aimer. Et un jour viendra où vous rirez de vos craintes chimériques. Je vous le souhaite très bientôt. M'en garderez-vous rancune?

Lierre transplanté. — Je vous serre la main, mon brave ami.

Beau rêveur. — Me direz-vous quel est le rêve que vous aimeriez voir se réaliser le plus tôt?

Manon. — Je vous ai écrit dans le No du 2 juin. Cherchez Manon, du Foyer. Laissez-moi vous féliciter de la manière délicate et artistique dont vous usez pour l'envoi de vos réponses.

Myrel. — Vous êtes le bienvenu.

RESULTAT DU CONCOURS

(L'ECUYERE)

- 1er prix — Mademoiselle Beuparant
 2e prix — Flapperette
 3e prix — Rose du Rivage
 4e prix — Mlle Renée Gravel
 5e prix — Micheline
 6e prix — M. Alfred Brunet
 7e prix — Mlle Antoinette Salvail
 8e prix — Mlle Jeanne Rochette
 9e prix — Mme Mignonne Beaumont
 10e prix — Mlle Jeanne Gingras

Mirza. — Nos hebdomadaires sont maintenant relégués à la quinzaine, Vonne... faudra pas que ça devienne une habitude, n'est-ce pas? J'aurais tout un lot de nouvelles à vous raconter... et puis des projets, des joies, des espoirs, que sais-je encore! Vous savez que je ne laisse pas paresser ma jasette? J'aurai quelque chose à vous conter au sujet de ma retraite et... de la petite minette qui avait bu la crème! Ça n'a guère de relations, vous trouvez? Attendez que je vous raconte!... Bonsoir, Vonne, — très amicalement,

Viva

Espiègle Rosette. — Petite espiègle, vous promettez-vous de jouer vos tours dans Montréal ou dans la campagne?... L'on me prétend très moqueur... Alors espiègle et moqueur signifient la même chose! Rosette, aimez-vous comme compagnon...

Paul Valentino

Lilly. — Vous êtes si sympathique dans votre billet, si clément dans votre mot doux! Votre "je t'aime va!" m'a rendu fou. Je ne crains pas vos appas, petite enjôleuse et je me livre à vos caprices. Quel jouet qu'un polichinelle!... quand on en est lasse on le jette dans un coin. C'est l'invariable destin des polichinelles. En attendant une pirouette comique pour vous faire rire, Lilly d'amour. Polichinelle

Viva. — J'ai réintégré ma place au Foyer où je conserve la douce "espérance" de vous croiser bientôt. Serais-je déçu?

Alfred Brunet

Masque Rieur. — Vos éclats de rire, je les attends pour leur donner écho... ce serait un "duo rigolo", n'est-ce pas? Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai... vous non plus?

Alfred Brunet

Beau Geste. — Un geste parfois caractérise un individu... le vôtre serait-il de sourire à une qui désire vous être amie, sera-ce trop vous demander? Entre nouveaux on se serre la main... venez donc, me causer... par votre plume à l'ombre du beau geste de l'Amitié sincère et tout ceci... sous... Si Lence

Mirza. — Je l'aime beaucoup votre devise, amie Mirza. "Vous faites peu de cas de ce qui brille", dites-vous. C'est peut-être pour ceci que vous avez fait si bon accueil à Papillon d'Azur. Il n'avait rien pour charmer, le pâtre, ni cartes scintillantes, ni élégance raffinée, ni éclat, et pourtant il a attiré l'attention de la brillante petite bohémienne... Merci de votre amitié délicate et compréhensive, j'en goûte toute la douceur. Ecrivez-moi, souvent, vos billets sont pour moi une source de joie. Affectueux souvenir de...

Papillon d'Azur



REPOSES DES CORRESPONDANTS

Masque Noir. — Il est au Foyer un Masque Noir qui aurait grandement besoin... d'une paire de lunettes, car il n'a pas encore deviné qu'il y avait — oh! tout au fond du jardin et se cachant parmi les hautes herbes — une fleur qui avait grande envie de faire causette avec lui! Une fleur, ce n'est pas bavard, et ça ne voit pas très bien! Ne vous décidez-vous pas à ôter votre masque et à montrer vos yeux... bleus, bruns ou noirs à... Fleur de Glais

Murmure dans l'ombre. — Venez, dans la solitude du sous-bois, unir à mon gazouillis votre doux murmure. Las de son lourd sommeil de l'hiver, accablé par de trop longues rêveries, Ruissellet s'éveille avide de clarté, de chants et de parfums. Oh! venez près de sa rive, murmurer pour lui des paroles qui chantent l'espoir, l'amour et la beauté. Il aura pour vous répondre des mots simples et sincères qui voileront, sous un accent joyeux, la profonde tristesse de son âme. Car à la joie qu'il éprouve à caresser les fleurs, à se griser de lumière et de parfums vient se mêler le regret de leur éphémère durée. Oh! pourquoi Dieu ne fit-il pas les fleurs éternelles? Lorsque la terre n'en contient plus, je vis dans un rêve délicieux, du souvenir de leur beauté et de l'espoir de leur prochaine vision. — Que dit au Murmure dans l'ombre la voix des fleurs, mes douces amies? Dites-le au petit Ruissellet, Murmure gentil, venez souvent jusqu'à moi. Si vous saviez la joie grande qu'à mon âme vous procurez en venant lui murmurer dans l'ombre des paroles amies! A bientôt...

Ruissellet Jaseur

Viva. — C'était bon de votre part, ma Grande, de me souhaiter la bienvenue, mais à quoi me sert-elle si vous me flanquez là après. Je crois que pour ce que j'ai dit à Mirza, vous pourriez en prendre votre part; le chapeau ne peut vous faire aussi bien. L'autre jour vous m'avez dit: "Quand je t'écirai..." Je trouve que ce quand est encore bien loin, et s'il faut que je vous tire les oreilles pour le rapprocher, vous savez très bien que j'en aurai le courage, si c'est le mot... Flapperette

Vainqueur. — Quand vient le printemps, frère, quand les prairies reverdisent; quand les arbres de nos montagnes se couvrent de feuilles, quand les oiseaux entonnent leur première chanson en construisant leur nid, peines, épreuves, contrariétés, j'oublie tout et je me retrouve avec un cœur d'enfant. Venez me causer longuement, frère, et je vous répondrai de même.

Cyprès du Val

Ruissellet Jaseur. — Je profite de l'instant où tout sommeille sur la rive, pour vous dire le doux mot: merci!... Alors qu'un mot de vous me paraissait inespéré, je reçois un long et charmant billet... et je serais la plus difficile de tous, si j'enviais le pseudo des charmantes soeurette, quand le mien m'a valu une si douce causerie. A la rose rouge, la nature semble y avoir mise sa plus belle teinte, ce qui me vaut quelques attentions au Foyer... à ses doux pétales, elle y a ajouté un trésor parfumé, ce qui fait qu'en l'aspirant avec délices, on m'adresse de douces choses... elle a un cœur tendre et frêle, qui lui attire des amitiés... et à tout cela, Dame Nature a su lui donner un langage pour tous, et pour vous, elle murmure bien bas, combien elle vous aime et vous admire, ô ma jolie mie!... Mes soeurs, les roses, m'ont confié ce souvenir de vos heures de joie et de tristesse, et après m'avoir longuement parlé de vous, elles m'ont quitté, en me promettant de consoler votre jeune cœur, si un jour la douleur le visitait, ce qui fera vivre et gazouiller gaiement le gentil Ruissellet du Foyer, et de faire toujours douce et belle sa chanson pour les roses que vous aimez, et surtout pour celle du Foyer, qui vous adore et vous attend.

Rose Rouge

Brise du St-Laurent. — Bonjour, vous! Avez-vous bientôt quelque bon mot pour...

Louise du Foyer

Rose Rouge. — Me laisserez-vous bien doucement ouvrir vos pétales veloutés pour voir tout ce que contient le cœur d'une Rose Rouge?

Louise du Foyer

Petit Lutin. — Chanceux vous, qui allez vous promener. Bon voyage! l'ami. Tiens, je vous charge d'un message: embrassez de ma part les jolis minois de là-bas! "Celles qui sont nos soeurette au jardin", vous comprenez! Pas si malin le message de...

Polichinelle

Sourire. — Hier, j'eus le plaisir d'entendre parler de vous. Mais... impossible de vous nommer la personne ici. Cependant juste un petit mot: Ne seriez-vous pas l'amie de Mademoiselle Yvette? Ah! venez vite le dire à...

Guy

A Tous. — Les vagues quelquefois en colère effraient-ils les amis du Foyer? Sinon, j'attends un mot des gentils correspondants, car je suis tout ébahie de voir tant de belles fleurs. Qui viendra me tendre la main pour me conduire dans les allées enchanteresses du jardin.

Vagues du St-Laurent

Noëlline. — Petite amie, j'ai eu bien du plaisir en te lisant. Tes quelques lignes m'ont fait du bien... il y avait si longtemps que tu étais silencieuse... Comment aimes-tu la vie au Foyer?... C'est très bien, n'est-ce pas? Il fait bon parcourir les sentiers fleuris, se promener à l'ombre des grands arbres, cueillir des fleurs, cultiver des amitiés, entendre gazouiller les petits oiseaux et ne voir autour de soi que gens et choses sympathiques... On ne s'ennuie pas, dis! Allons, continue de bien étudier, mais n'oublie pas de te réserver une toute petite minute pour me rendre visite.

Myosotis

Petite Fée. — Ma prière a été exaucée. Dieu a été touché de ma ferveur et a bien voulu que vous jetiez un regard à celui qui d'un oeil, ou en rêve, regardait sur votre domaine, vous êtes vraiment bonne. Je crains que ma pauvre plume ne puisse vous faire comprendre le rêve qui chante dans mon cœur, quand à l'espoir... C'est le plus beau de tous mes rêves, mais ce n'est qu'un rêve. Vous êtes vraiment chancelleuse d'appartenir à un monde où les rêves sont réalité.

Beau Rêveur

Lily. — J'ai suivi très attentivement vos écrits, petite amie, et j'ai deviné en Vous, un grand chagrin concentré, un de ceux qu'il ne faut pas même effleurer d'une main délicate, de crainte d'en envenimer la blessure. Venez vous blottir dans mes bras, et laissez votre Mony bercer votre douleur avec des paroles d'espoir en l'avenir.

Mony

Criquette solitaire, Inconnue. — Je vous souhaite cordiale bienvenue.

Mirza

Ame d'artiste. — Ce que votre présence parmi nous était désirée par moi, une âme d'artiste c'est si compréhensif, si douce chose que se hâte de vous saluer...

Mirza

Yvanot. — O vous dont le pseudonyme ressemble tant à mon nom, je voudrais être votre petite soeur; qui sait, nos idées ont peut-être quelque analogie.

Mirza

NOTRE CONCOURS



Cherchez la victime et indiquez-la d'une croix. Puis retournez avec le coupon-ci-dessous, à Petit Jardinier, "Le Samedi", Montréal.

Dix prix seront donnés.

COUPON A REMPLIR

Nom

Adresse

LA ROBE DE LA MARIEE

Peut être une Robe de Style ou une Toilette Moderne



2036—Robe slip-over, avec jupe d'une pièce. Très chic les manches longues et serrées. Largeur du bord inférieur, 2 verges $\frac{7}{8}$. La grandeur 36 requiert 5 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de satin de 39 pouces. Crêpe de Chine, crêpe de soie, satin moiré, taffetas, soie rayon, etc. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 40 de buste. Prix, 50 cents.

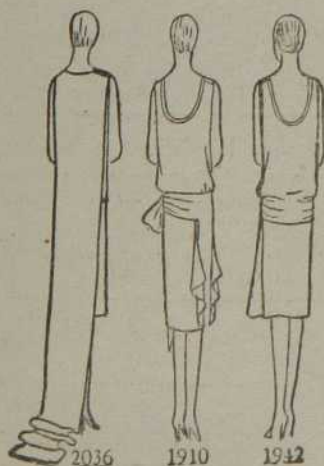
1910—Robe slip-over, avec jupe deux pièces, encolure de jour ou de soir, ouverture des manches normale avec manches ou découpée. Largeur du bord inférieur, 44 pouces $\frac{1}{2}$. La grandeur 36 requiert 3 verges $\frac{3}{4}$ de soie moirée de 39 pouces. Crêpe satin, crêpe de Chine, crêpe roma. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44. Prix, 50 sous.

1942—Robe avec jupe biaisée ou droite, avec dos de deux pièces, la partie supérieure formant ceinture, ouverture des manches normale. Largeur du bord inférieur, 2 verges $\frac{3}{8}$. La grandeur 36 requiert 3 verges $\frac{5}{8}$ de crêpe de satin de 39 pouces. Grandeurs, 32 à 35 et 36 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

1954—Robe d'une pièce, avec jupe à volants attachée, encolure de jour ou du soir, avec ou sans dos forme cape, blousée ou tombant droit. Largeur du bord inférieur, 46 pouces. La grandeur 36 requiert 5 verges $\frac{1}{4}$ de dentelles de 35 pouces. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 50 cents.



1965—Robe fermée sous le bras gauche; jolie jupe bouillonnante attachée au corsage et 4890—robe habillée. Celle-ci avec ouverture des manches normale. Largeur du bord inférieur de la jupe, 2 verges. La grandeur 37 requiert pour la robe et les manches, 7 verges $\frac{1}{4}$ de taffetas de 35 pouces. Prix, robe 50 cents; manches, 30 cents.



Patrons Butterick

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à
THE BUTTERICK PUBLISHING
COMPANY
468 Wellington Street, West, Toronto
Ontario

RECETTES DE CUISINE



CHOUX-FLEURS MARINES

Détail. — Choux-fleurs, vinaigre, épices, sucre.

Mode de préparation. — Séparer le chou-fleur, le faire cuire pendant 10 minutes. Après cuisson le refroidir immédiatement. D'autre part, faire bouillir le vinaigre avec le sucre et les épices. Déposer les choux-fleurs dans des pots, jeter dessus le vinaigre passé au tamis. Fermer les bocaux hermétiquement.

POTAGE CREME DE TOMATES

Détail. — 8 à 10 grosses tomates ou 1 boîte en conserve, 1 pinte de lait, un quart cuillerée à thé de soda à pâte,

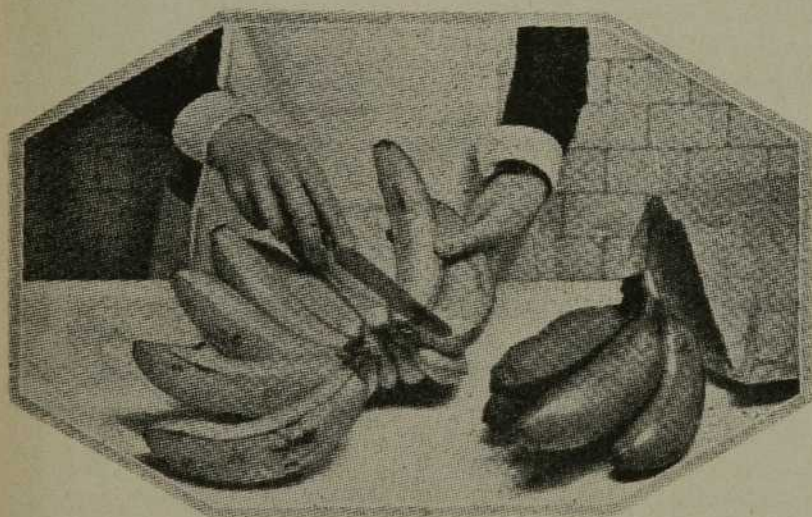
BOUILLON AU POULET

Détail. — 1 poulet, 3 pintes d'eau.

Mode de préparation. — Préparer le poulet, le couper en morceaux, et le mettre dans une marmite avec de l'eau froide salée; le faire cuire sur un feu doux jusqu'à ce qu'il soit bien tendre, et écumer avant la fin de la cuisson. Couler le bouillon, le laisser refroidir, et le dégraisser. Au moment de servir, faire chauffer la quantité nécessaire. Servir à la place du potage.

GATEAU AU GINGEMBRE

Détail. — Trois quarts tasse de mélasse, 1 tasse de cassonade, 8 c. à table de beurre, 1 tasse de lait sur, 3 oeufs, 3 tasses de farine, 1 c. à table



La banane doit rester dans sa pelure jusqu'à ce qu'on s'en serve.
Mangez beaucoup de fruits, mais frais.

1 tranche d'oignon, 3 c. à soupe de farine, 3 c. à soupe de beurre, 1 c. à thé de sucre, sel et poivre.

Mode de préparation. — Faire fondre le beurre. Ajouter la farine puis le lait bouillant dans lequel vous avez mis l'oignon. D'autre part chauffer les tomates avec le sucre et le soda, et joindre ce mélange au premier. Passer le tout au-travers d'une passoire fine. Laisser cuire quelques minutes. Assaisonner et servir.

OIGNONS AU VINAIGRE

Détail. — Oignons, vinaigre.

Mode de préparation. — Peler les oignons, les mettre tremper dans de l'eau salée pendant toute une nuit, les égoutter, les mettre dans des bocaux et les couvrir de vinaigre bouillant.

de gingembre, 1 c. à table de canelle, 1 c. à table de soda.

Mode de préparation. — Défaire le beurre en crème et ajouter le sucre, puis les oeufs battus. Mettre le soda dans le lait sur et tamiser la farine avec les épices. Alternier le lait et la farine et battre le tout en semble. Faire cuire à four modéré.

SAUCE BLANCHE

Détail. — 6 c. à table de matière grasse, 6 c. à table de farine, 2 tasses de lait, 1 tasse de bouillon de légumes, sel et poivre.

Mode de préparation. — Fondre la matière grasse, ajouter la farine, puis le lait et le bouillon de légumes que vous avez fait chauffer au préalable. Saler et poivrer.



FEMMES—Que Signifie Kotex?

*Pourquoi les médecins le recommandent-ils
de préférence aux serviettes sanitaires
faites à la maison?*

DEMANDEZ aux médecins et aux gardes-malades ce qu'ils entendent par Kotex et ils vous répondront que c'est l'unique serviette sanitaire scientifique offrant une protection absolue et pouvant être portée en toute sécurité.

Car Kotex est un surabsorbant. Il absorbe 16 fois son propre poids en humidité. Le coton est cinq fois moins absorbant!

Kotex désodorise et vous soulage ainsi d'un gros souci. Aucune lessive à faire avec Kotex... vous le jetez tout simplement.

Kotex est façonné scientifiquement pour s'ajuster parfaitement et confortablement. Il est invisible—personne ne peut se douter que vous le portez et vous ne vous en apercevez pas vous-même.

Pour toutes ces raisons, huit femmes sur dix emploient Kotex de nos jours. Vous avez tout intérêt à en acheter une boîte, dans les pharmacies, les magasins à nouveautés, et les magasins à rayons.

Fabriquée au Canada

KOTEX

Serviettes Sanitaires



Deux Grandeurs:
Kotex Régulier et Kotex-Super;
12 par paquet

GRATIS Echantillon de **KOTEX**
Le S-6
Fabrication canadienne

Kotex Company of Canada, Ltd.,
330 Bay Street, Toronto 2, Ontario.

Veuillez m'envoyer un échantillon de Kotex et votre brochure sur "L'Hygiène intime", sous enveloppe blanche.

Nom.....

Adresse au long.....



Les Pneus Miller sont Supérieurs

Par 3 Avantages Scientifiques

1 Bande de roulement et Parois latérales d'une seule pièce

Vous n'avez plus à craindre les joints qui se crevaient et les dommages qu'ils causent aux pneus. La robuste bande de roulement Miller prend entièrement contact avec la route, cette bande étant d'une pièce. *Plus de joints d'aucune sorte — plus aucun danger des crevasses.* La façon dont des centaines de milliers d'autos ainsi équipés tiennent la route *démontrent* les avantages scientifiques indiscutables de cette nouvelle invention Miller.

2 Bande de roulement en engrenage avec la route

La large surface de contact de la bande de roulement exclusive Miller, épousant absolument le contour de la route, s'engrène et tourne avec la route. Que la charge soit lourde ou légère — toute la largeur de cette célèbre bande repose sur la route — ce qui lui permet de s'user également et par là *lentement*. Miller élimine ainsi l'usure inégale — qui diminue la durée des pneus. Voilà pour ses deux premiers avantages — voyons le troisième.

3 Fabrication Cordes "Uniflex"

Garantit une flexibilité uniforme — et conséquemment un pneu parfaitement équilibré. Résiste à tous les obstacles et aux cahots des ornières — reprend sa forme normale après les chocs aussi rapidement que du pur caoutchouc — sans que s'abîment la bande de roulement d'une pièce, les parois latérales, la carcasse à talons et cordes Uniflex. C'est ainsi que disparaît la cause première de l'usure interne — et que ces pneus durent beaucoup plus longtemps que les autres.

EN VENTE PARTOUT DANS LES BONS GARAGES
Assortiment complet dans toutes les grandeurs pour autos et camions.

Chez QUESNEL & FRERE

DISTRIBUTEURS GENERAUX AU CANADA :

745 ouest, rue Notre-Dame, Montréal.

Tél : MAin 3002



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

On trouve au Mexique 150,000 descendants de l'ancienne race des Aztecs.

* * *

La première expédition de blé du Manitoba comprenait 500 minots. Les temps ont changé depuis.

* * *

La mer Morte est une des plus chaudes du globe et on dit qu'il s'y évapore un million de tonnes d'eau par jour.

* * *

Il n'y a en Europe que la Suède, la Norvège, l'Autriche et la Russie qui produisent assez de bois pour leur consommation.

* * *

Quarante-deux pouvoirs étrangers ont des représentants en Angleterre.

* * *

La première compagnie d'assurances sur la vie a été fondée en Angleterre en 1698 et fut un fiasco complet.

* * *

La ville d'Amsterdam, en Hollande, est construite sur pilotis et ses canaux sont traversés par 300 ponts.

* * *

Les abattoirs de Chicago abattent, chaque année, plus de quinze millions d'animaux.

* * *

Les Américains achetèrent l'Alaska en 1867 pour \$7,200,000.

* * *

En l'an 1800 les Etats-Unis avaient une population de 5,300,000 habitants; en 1900 le Canada avait une population de 5,300,000 habitants.

* * *

Le Canada fait un commerce direct avec plus de cent pays différents.

* * *

Les exportations canadiennes, l'an dernier, ont dépassé la somme de \$700,000,000, soit le quart de tout ce que nous avons manufacturé ou produit.

* * *

Dans les onze premiers mois de 1927 le Canada a reçu 154,318 immigrants.

* * *

Il coûte exactement \$9.72 à un immigrant anglais pour venir à Québec.

* * *

Le Canada tient la seconde place pour le commerce mondial en regard du chiffre de sa population.

Le Canada possède 1,200,000 milles de forêts qui n'ont pas encore été exploités.

* * *

Les forêts canadiennes donnent un revenu annuel de \$475,000,000.

* * *

Nous avons exporté du bois, l'an dernier, pour \$283,000,000.

* * *

Il y a actuellement un capital de \$241,000,000 de placé dans les mines du Canada.

* * *

L'an dernier le Canada a exporté en Angleterre 185,000,000 de boisseaux de blé.

* * *

La distance de Montréal à Liverpool est de 3,007 milles.

* * *

L'industrie des pêcheries dans la Colombie Britannique emploie un personnel de 17,500 hommes et donne un revenu de \$23,000,000 par année.

* * *

Les touristes étrangers ont laissé l'an dernier dans la province de Québec seulement, une somme approximative de \$200,000,000.

* * *

Le gouvernement de Québec entretient dans la province 9,100 milles de chemins.

* * *

L'an dernier 350,000 automobiles américaines sont venues dans la province de Québec.

* * *

L'an dernier les tramways de Montréal ont transporté 211,789,559 passagers, et les autobus 10,728,400. Ces chiffres ne comptent pas les correspondances qui représentent un nombre de 100,000,000.

* * *

La Saskatchewan a produit, l'an dernier, 212,860,000 boisseaux de blé avec 12,979,000 acres de terre en culture.

* * *

Le port de Montréal a expédié l'an dernier 138,453,000 boisseaux de blé, tandis que le port de New-York n'en a expédié que 84,698,000.

* * *

Montréal, l'an dernier, a reçu la visite de 7,798 navires; sur ce nombre on compte 1,231 transatlantiques.



CURVFIT
Le Rasoir de Madame

Un mignon rasoir créé spécialement pour Elle!
Le seul adapté aux besoins de la toilette féminine!

Elimine les liquides ou les pâtes qui irritent la peau. Elimine le rasoir masculin incommode et dangereux.

Plusieurs très beaux modèles différents.

Prix de \$1.50 à \$2.00

Vendu dans les pharmacies, les magasins à rayons et les salons de beauté.

HERD & CHARTON, INC., MONTREAL



BAS!

Avec du Twink sous la main, vous pouvez teindre vos bas pour les assortir ou harmoniser avec vos toilettes. Il est aussi facile de teindre au Twink que de laver, et plus économique. Passez au Twink vos sous-vêtements, robes d'été, tout tissu terne ou fané. Vingt-deux jolies nuances au choix. En vente chez le pharmacien du coin.

(5)

Par les fabricants du LUX



(5)

Les vers, par l'irritation qu'ils causent dans l'estomac et les intestins privent les enfants du bénéfice qu'ils doivent tirer de leur nourriture et la mauvaise nutrition en résulte. Miller's Worm Powders détruisent les vers et corrigent les conditions morbides de l'estomac et des intestins qui sont favorables aux vers de sorte que la complète nutrition de l'enfant est assurée et le développement encouragé de toutes façons.

UN DON JUAN

(Suite de la page 5)

Elle était troublée, émue, défaillante. Cependant elle se défendit encore. — Peut-être... Je ne sais plus! Demain! Revenez demain, et, espérez!

Gontran s'en fut radieux et sûr de sa réussite, hantée de songes bleus, et dès le lendemain matin, courut chez la jeune femme chercher la promesse qu'elle lui avait fait espérer. Mais elle l'accueillit avec un sourire sardonique qui le glaça. Et, lui tendant un journal, elle dit, moqueuse:

— Lisez, homme sensible, et n'ayez plus de remords!

Ahuri et navré, il lut:

« On connaît enfin la vérité sur le « suicide de Miss Lélia. La charmante artiste exécutait, comme on le sait, « un numéro sensationnel avec un phoque savant et avait parcouru l'Europe avec lui, allant de succès en succès! Or, dans une lettre à son « notaire, Miss Lélia explique que, son « phoque étant décédé dernièrement « d'une indigestion d'eau, elle ne se « sentait pas le courage de survivre à « cet amphibie bien-aimé, qui portait « le nom distingué de Gontran! »

LEO DARTEY

PENSION EXCELSIOR

(Suite de la page 9)

— Son Altesse est préoccupée par les événements de Sofia... Elle a reçu hier un télégramme de 3,000 mots qui l'a beaucoup affectée... Vous m'excusez, monsieur?

Et le policier sortit à son tour. Hugh me considéra, satisfait.

— Vous avez entendu, mon vieux? Nous savons déjà que c'est un Bulgare. Qui sait? Peut-être est-il venu ici pour échapper aux conjurés qui le menacent dans son pays. En tout cas, je suis favorisé par le sort qui va nous permettre d'observer les faits et gestes de ce proscrit... Quand je vous disais, Emile, que la plus belle profession est celle d'hôtelier!

A dix heures, je gagnai ma chambre. L'aventure de mon ami Hugh m'intéressait et, comme lui, j'aurais donné beaucoup pour connaître le drame intime dont ce prince exilé devait être le héros.

Le lendemain, je fus réveillé par le maître d'hôtel, qui m'apporta mon café avec une mine déconfite. Etonné, je le questionnai. Il soupira:

— Ah! monsieur... Quelle histoire!

— Quelle histoire?

— Le prince, monsieur... Le Bulgare et l'inspecteur de la Sûreté... Deux filous qui se sont sauvés au petit jour en emportant l'argenterie de monsieur, sans compter quelques bibelots précieux de la vitrine du salon...

Rafraîchira la peau de vos enfants hâlée par le soleil



LES "bains de soleil" sont excellents — à condition de ne les prendre que peu de temps à la fois jusqu'à ce que la peau s'y soit faite. Mais les enfants, tout aussi bien les vôtres, ignorent cette sage mesure. Ils passeront de longues heures, sous un soleil ardent — résultat, de douloureuses brûlures. En pareil cas, appliquez-en faisant pénétrer bien doucement la crème de miel et d'amande Hinds. Elle rafraîchit de suite la peau hâlée par le soleil. Elle soulage à merveille ce douloureux brûlement. Elle redonne à la peau sa fraîcheur veloutée.

Mieux encore — employez la crème Hinds pour prévenir ces brûlures. Avant

que vos enfants ne sortent au grand air, massagez-les légèrement la peau avec la crème Hinds. Saupoudrez ensuite avec un peu de talc. Ils se riront alors du hâle. Car, voyez-vous, la crème Hinds, avec un soupçon de poudre, déjoue ces mauvais tours de Phébus. Protégez la peau si fine et si délicate de vos enfants par les soins assidus qui lui sont indispensables.

Le coupon ci-joint vous apportera une bouteille échantillon de crème Hinds. Demandez-la dès aujourd'hui.



CREME de Miel et d'Amande HINDS

Marque de commerce enregistrée au Canada

A. S. Hinds Co. (Canada) Limited
Distribuée par Lehn & Fink (Canada) Limited
Toronto

A. S. Hinds Co. (Canada) Limited
Dépt. 1378, 9 Ave. Davies, Toronto 8, Can.
Veuillez m'envoyer une bouteille échantillon de crème de miel et d'amande Hinds, protectrice de la peau.

Nom
Rue
Ville Prov.
Bon jusqu'au mois de juin 1929

"Les Cuisines Clark vous aideront"

Cuisine toute faite pour la St. Jean Baptiste



Les mets Préparés CLARK vous offrent un assortiment de plats excellents, nourrissants, prêts à servir et très économiques. Ayez en un assortiment pour la St-Jean Baptiste, pour ajouter à la jouissance des pique-niques, randonnées en auto etc.

Mets Préparés CLARK

Fèves au Lard
Dîner Bouilli
Canadien
Soupes

Spaghetti cuit avec
sauce tomates et
fromage

W. CLARK Limitée, Montréal, P.Q., St-Rémi, P.Q., Harrow, Ont.

Faites au Canada avec
les produits
Canadiens.

Pour les Sandwichs:
Viandes en Pâté
Viandes en Pain
Boeuf salé cuit
Pâté de Veau Jambon et Langue



Meres! Preservez

Les Dents de vos enfants du "FILM"

C'est à lui que les dentistes attribuent les troubles des dents et des gencives, de même que cette apparence "décolorée"

VOULEZ-VOUS que votre enfant ait des dents plus jolies et soit mieux protégé contre les troubles des dents et des gencives maintenant et pendant toute sa vie?

Envoyez alors le coupon par la poste pour recevoir gratis un tube de 10 jours de Pepsodent. Constatez ce que les principaux dentistes du monde recommandent aux mères de se servir comme étant le dernier perfectionnement de la science quant aux soins des dents et des gencives.

Le "film"... ennemi des dents et des gencives

Vous remarquerez un "film" (couche pelliculaire) sur les dents de votre enfant. C'est fréquemment un signe de danger — l'annonce de troubles des dents et des gencives. C'est le même "film" (couche pelliculaire) tenace que vous pouvez sentir en passant votre langue sur vos propres dents.

Le simple brossage ne le fait pas disparaître. Vous devez le combattre. Les dentifrices ordinaires ne réussissent pas à lutter victorieusement contre lui.

Le "film" (couche pelliculaire) est le grand ennemi de la santé des dents. Il s'attache aux dents, pénètre dans leurs fissures et y

Fabriqué au Canada

Pepsodent

Le dentifrice de qualité nouveau genre
Recommandé par les autorités
dentaires mondiales

reste. Les microbes s'y développent et mettent en péril à la fois les dents et les gencives. Il fait naître l'acide qui entraîne les formes précoces de la carie. Les méthodes vieux genre échouent à le combattre avec succès. Aussi des savants ont-ils consacré leurs efforts à découvrir des combattants efficaces — nouveaux et différents de tous les autres.

Deux nouveaux combattants sont maintenant incorporés dans le Pepsodent — combattants approuvés par les plus hautes autorités dentaires. Ils coagulent le "film" (couche pelliculaire) puis le font doucement disparaître. Le Pepsodent raffermi également les gencives. Il conserve les dents plus blanches, plus propres, plus éclatantes. C'est la méthode scientifique moderne pour une meilleure protection des dents. Exigez-le. Achetez-en un tube dès aujourd'hui chez votre pharmacien. Ou envoyez le coupon par la poste.

GRATIS

Envoyez par la poste, pour recevoir un tube de 10 jours, à
THE PEPSODENT CO.,
Dept. 356, 191 rue George,
Toronto 2, Ont., Canada.

Nom

Adresse

Un tube seulement par famille 1863 Can.

LA FILLEULE

(Suite de la page 8)

J'avais besoin de me confier à la seule affection qui me reste. Plaiguez-moi, priez pour moi, écrivez-moi, pardonnez-moi... C'est dans l'épreuve que nous comprenons le cœur de ceux qui nous aiment et que nous nous tournons vers eux.

« Votre infortunée filleule,

« NICOLE-URSULE LENORMAND

« Je n'aurais pas voulu signer du nom de l'infâme qui m'a délaissée; il le faut, hélas! pour que vous puissiez m'adresser votre réponse. »

Madame Dorion suivait, d'un oeil anxieux, les impressions que trahissait le visage de son mari à la lecture de ces pages déchirantes.

Eusèbe, après un silence méditatif, déclara.

— C'est ta filleule. En acceptant de la tenir sur les fonts baptismaux, tu t'es engagée à lui tenir lieu des parents qui lui manquent. Ce devoir est sacré pour une chrétienne. Je partirai ce soir chercher la pauvre enfant pendant que tu prépareras tout ici pour la recevoir.

— Oh! mon ami! soupira Ursule, je reconnais là ton cœur... Mais comment ferons-nous pour vivre avec cette charge nouvelle.

— Dieu qui nous l'envoie, nous aidera... J'ai touché hier quelques coupons qui défrayeront le voyage et les premiers frais... Après nous verrons...

Deux jours plus tard, Nicole était dans les bras de sa marraine.

Le soir, quand elle fut endormie, Eusèbe dit à sa femme:

— La pauvre femme est atteinte aux sources même de la vie. Le docteur ne m'a pas caché qu'elle s'en ira en donnant le jour à son enfant.

— Alors?

— Alors, il deviendra le nôtre... Nous le lui dirons, et elle mourra consolée.

— Et pour l'élever?

— J'ai trouvé, par notre charitable curé, à faire des écritures chez un de ses généreux paroissiens. Après moi, nos petites rentes suffiront à vous deux. Enfin, quand toi-même viendra me rejoindre, tu lègueras ce qui restera de notre capital à notre pasteur, qui continuera notre oeuvre, et fera de notre pupille un brave homme ou une honnête fille. Dieu payera notre acte en bénédiction sur l'enfant.

Et Nicole, en mourant, put embrasser le fils nouveau-né, avec foi en Dieu, avec reconnaissance pour ceux qui remplissaient la tâche acceptée à l'heure de son baptême.

GEORGES DE LYS

La pipe du Colonel

(Suite de la page 10)

— Je ne le perdrai pas de vue, dit le colonel. Cette nuit, je le ferai coucher sur le tapis de ma chambre que je fermerai à clef. Nous découvrirons bien sa cachette.

Mais ce fut en vain que Julien, désespéré, fouilla jusqu'au moindre recoin de la jolie demeure. Le jardin aussi fut soigneusement exploré. On chercha même au poulailler, même au grenier, même à la cave. Le trésor fut introuvable.

L'argent que le colonel avait chez lui s'en alla tout à fait. Demander une avance sur ses revenus n'était guère possible. Et courber ses cheveux blancs si orgueilleusement portés pour solliciter d'un de ses amis une somme quelconque paraissait à M. Mortier une crucifiante humiliation. Pourtant, il fallut s'y résigner.

— Demain! se dit-il un soir.

Et pour se donner le courage de passer la nuit de fièvre, le vieillard décrocha de sa panoplie de bois sculpté, le gros narghilé.

Alors Coco sauta, cabriola, bondit dans le salon; il applaudit comme il applaudissait aux chansons de Julien à la cuisine.

— Frippouille! tu te fiches de moi! J'ai une envie féroce de te tuer. Va-t'en!...

Tranquillement, Coco prit du tabac sur la petite table et l'offrit à son maître: après quoi, toujours calme, il enflamma une allumette.

Pendant cette minute, le colonel bourra sa pipe.

Mais en introduisant le tabac dans le foyer couleur d'ambre sombre où le savant culottage faisait une couronne, M. Mortier s'aperçut qu'il n'était pas vide.

Précipitamment, il y mit un doigt... et sentit les billets que le singe y avait enfouis...

— Sale bête! cria le colonel d'une voix terrible au chimpanzé qui disparaissait.

Puis il reprit sa belle pipe turque, la posa sur son petit coussin rouge à coins d'or. Il envoya jusqu'au plafond peint la fumée odorante, renversa doucement sa tête en arrière et murmura:

— Pour une pipe, c'est une bonne pipe!

UGY MARIO

ENTRE AMIS

— Ça fait au moins dix ans que je ne t'ai pas rencontré.

— Oh! moi, ça fait bien plus longtemps que ça.

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

CJ-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI

Nom

Adresse

POIRIER, BESETTE & CIE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

T'a pas ?

par — RACEY —



dites simplement -
"Dawes *Black Horse* ale,
s.v.p.!"

Offert à Bas Prix cependant supérieur dans les moindres détails



Nouveaux Bas Prix

Routière	\$625.00
Touring	625.00
Coupé	740.00
Coach	740.00
Sedan	835.00
Sedan Impérial	890.00
Cabriolet convertible	865.00
Châssis commercial	470.00
Routière de livraison	625.00
Châssis-camion 1 tonne	635.00
Routière express	650.00

Tous les prix à l'usine, Oshawa—Taxes
du gouvernement, pare-chocs et
pneu de rechange en plus.

IL EST difficile de concevoir qu'un auto de prix aussi modique que le "plus Gros et Meilleur" Chevrolet puisse posséder un aussi grand nombre de caractéristiques de qualité. Dès que vous montez dans cette voiture, que vous mettez la main au volant et que vous appuyez sur l'accélérateur, vous réalisez, peu importe le prix, que vous êtes dans un auto de qualité.

Car le luxueux aménagement intérieur du Chevrolet... son souple et puissant moteur

... sa vivacité d'accélération... son freinage énergique... son roulement confortable, témoignent de la supériorité de cette voiture, à laquelle les riches et harmonieuses carrosseries Fisher achèvent de donner un cachet de qualité indéniable.

Et lorsque vous êtes parfaitement convaincu de la haute valeur du "plus Gros et Meilleur" Chevrolet, il ne vous reste plus qu'à vous étonner qu'on puisse l'offrir à d'aussi bas prix.

Le mode de Paiement Différé G.M.A.C., propre à la General Motors, vous offre un moyen commode et économique d'acheter votre Chevrolet à termes.

CHEVROLET

CHEVROLET MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

(Subsidiary of General Motors of Canada, Limited)

Winnipeg

OSHAWA

Vancouver

C-6-28M

